

Institut d'ethnologie

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

- Rue Saint-Nicolas 4
- CH-2000 Neuchâtel
- <http://www.unine.ch/ethno>

Sylvain Besençon
Ch. de Grande-Rive 9
1007 Lausanne
+ 41 79 721 88 11
sylvain.besencon@unine.ch

Sylvain BESENÇON

Du tourisme sans touristes ?

La mise en tourisme d'une communauté paysanne des Andes péruviennes,
entre discours, stratégies et interventions de développement



Mémoire de Master en anthropologie
Date de soutenance : 6 avril 2016
Directrice du mémoire : Prof. Marion Fresia
Membre du jury : Dr. Valerio Simoni

Résumé

Basé sur une recherche de terrain ethnographique de 6 mois, ce mémoire de Master revient sur l'importance que le tourisme joue dans la vie quotidienne de la communauté paysanne de Chacán (Cusco, Pérou) malgré la quasi-absence de touristes. En effet, alors que les statistiques régionales montrent clairement une augmentation croissante des arrivées de touristes dans la région, plusieurs initiatives personnelles et collectives liées au tourisme ont vu le jour à Chacán et soulignent l'importance croissante du tourisme au sein de la communauté. Toutefois, le manque notable de touristes visitant la région contraste avec l'optimisme que suscitait ce nouveau secteur parmi la population locale. Partant de ce constat, l'analyse se concentre sur diverses interprétations du phénomène par les acteurs locaux et particulièrement sur la perception émic du lien fait par les acteurs eux-mêmes entre le tourisme et l'amélioration des conditions de vie.

Après les chapitres méthodologique et théorique, ainsi qu'une présentation du contexte socio-culturel de Chacán, le 5^e chapitre analyse la « configuration développementiste » (Olivier de Sardan 1995) et présente diverses facettes de l'association de tourisme rural communautaire « Ñusta Encantada », soutenue par deux ONG. Ce chapitre identifie les acteurs principaux dans le fonctionnement de l'association et revient sur plusieurs conflits importants. Dans une perspective plus large, le 6^e chapitre se concentre sur la manière dont le tourisme est perçu est abordé comme stratégies personnelles et/ou collectives et quel en est l'impact sur la communauté. En mettant l'accent sur la circulation de notions telles que la « propreté » et « l'héritage culturel », ce chapitre révèle la particularité de cette étude de cas où le champ du tourisme était considéré comme une promesse future – mais incertaine – de revenus social et économique.

Finalement, l'intention de cette étude est de montrer comment le tourisme était perçu et vécu par les acteurs locaux et examiner le rôle de l'imagination dans la manière dont les acteurs s'impliquent dans diverses activités touristiques.

Illustration de couverture : membre de l'association Ñusta Encantada de Chacán, posant devant le panneau de l'association au bord de la route principale de Chacán

Abstract

Based on a 6-month ethnographic fieldwork, this dissertation reflects on the important role tourism plays in the everyday life of the peasant community of Chacán (Cusco, Peru) in spite of a quasi-absence of tourists. Indeed, while regional statistics clearly indicate a constant increase in tourists' arrivals, several personal or collective initiatives linked to tourism activities came into existence in Chacán, highlighting the growing importance of tourism within this community. However, the notable lack of tourists visiting the area contrasted with the optimism with which the locals seemed to appreciate this new sector. Taking these premises into account, the analysis focuses on the diverse interpretation of this phenomenon by the research participants and a particular attention has been drawn to the emic perception of the link made by the actors between tourism development and the improvement of the living conditions.

After the theoretical and methodological chapters and a presentation of the socio-cultural context of Chacán, chapter 5 analyses the "developmentist configuration" (Olivier de Sardan 1995) and presents diverse facets of the community-based tourism association "Ñusta Encantada", which is supported by two different NGOs. This chapter identifies the most relevant actors within the association and highlights some of the conflicts. The last part of the study focuses on how tourism is part of many personal and collective strategies and how it has an impact on the community's social dynamic. By emphasizing the circulation of notions such as "cleanliness" and "cultural heritage" within the whole community, the chapter reveals the particularity of this case study where the tourism field was considered as a future – but unsettled – promise of social and economic incomes.

Finally, the intention of this study is to show how tourism is perceived and experienced by the local actors themselves and examining the role of the imagination in the actors' personal agenda for the planning of tourism activities.

Remerciements

Je tiens ici à exprimer ma gratitude à toutes les personnes qui ont rendu possible la réalisation de ma recherche.

J'adresse mes plus sincères remerciements aux villageoises et villageois de la communauté de Chacán qui m'ont chaleureusement accueilli au sein de leur communauté. C'est grâce à leur hospitalité et leurs témoignages que ma recherche a pu prendre corps. Un merci tout particulier aux membres de l'association Ñusta Encantada qui m'ont donné leur temps, leur confiance et leur amitié et sans lesquels ma recherche n'aurait tout simplement pas été possible.

Je remercie aussi particulièrement le personnel du Centro Bartolomé De las Casas, qui m'a ouvert ses portes avec la plus grande ouverture d'esprit. Cette collaboration m'a non seulement permis d'approfondir mes connaissances sur l'association mais aussi de comprendre le quotidien des employés de cette ONG.

Je souhaiterais également adresser ma gratitude au personnel de l'ONG Wara, à l'infirmière de l'ONG Centro de Medicina Andina ainsi qu'aux guides et aux politiciens rencontrés durant mon terrain et qui m'ont fourni de nombreuses informations essentielles pour ma recherche.

Finalement, je souhaite également remercier du fond du cœur mes amis et ma famille qui m'ont soutenu et encouragé lors de la réalisation de ce travail.

Table des matières

1. Introduction.....	7
1.1. La rencontre de deux mondes au bord du lac de Huaypo.....	7
1.2. Entrée en matière : de l'absence de touristes à la présence du tourisme	10
1.3. Tour d'horizon : organisation du texte	14
2. Contexte de la recherche et méthodologie	16
2.1. Une recherche en anthropologie appliquée.....	16
2.2. Méthode de collecte des données	18
2.3. Difficultés du terrain.....	20
2.3.1. La relation avec Wara.....	20
2.3.2. Définir mon statut face aux villageois	21
3. Cadre de référence.....	24
3.1. L'anthropologie du tourisme	24
3.2. Le tourisme et le développement.....	26
3.3. Chacán au cœur de processus de <i>glocalisation</i>	29
4. La communauté de Chacán et le tourisme dans la région de Cusco	31
4.1. Chacán connectée	31
4.2. Vivre à Chacán	37
4.3. La situation économique de Chacán	42
4.4. Le tourisme dans la région de Cusco	47
5. La configuration développementiste	53
5.1. Les acteurs en présence	53
5.2. Hôtes ou bénéficiaires : quel statut pour les membres de l'association Ñusta Encantada ?... 60	
5.3. Le paradoxe du genre : le rôle et l'importance des femmes dans l'association	67
5.4. De la concurrence dans l'association.....	71
5.5. Des ONG partenaires ou rivales ?	78
5.6. Une situation en transformation constante	82
6. Le champ du tourisme	85
6.1. Une communauté propre et heureuse	87
6.2. De qui hérite-t-on la culture ?	96
6.3. Imaginer la relation entre tourisme et amélioration des conditions de vie	105
6.4. Les performances du champ du tourisme	110

7. Conclusion : cultiver le champ du tourisme	114
8. Bibliographie	120
9. Annexes	126
9.1. Accord-cadre de mon volontariat au CBC.....	126
9.2. Programme du Congrès national de TRC à Lima.....	127
9.3. Résolution ministérielle du 7 mars 2007 pour le développement du TRC.....	131
9.4. Dépliant publicitaire de Chacán édité par Wara	133
9.5. Dépliant publicitaire de Chacán édité par le CBC (version provisoire).....	135

Table des images et des tableaux

Table des images

Image 1 : vue sur le lac de Huaypo. La flèche indique l'emplacement du camping.	8
Image 2 : image aérienne de la région de Cusco	31
Image 3 : la famille de Noemi lors de son anniversaire	35
Image 4 : vue sur Chacán depuis la colline de Pumañancoy	38
Image 5 : la maison de Lupita, cour et bâtiments annexes	39
Image 6 : maison de Lupita, bâtisse principale	39
Image 7 : Vue sur les toits de Santa Ana	41
Image 8 : carte touristique de la région de Cusco	52
Image 9 : schéma des acteurs extérieurs intervenant à Chacán	58
Image 10 : une des femmes de l'association et deux collaborateurs de Wara pendant le tournage	70
Image 11 : façade d'une des maisons lauréates du concours en décembre 2014	72
Image 12 : Paula, membre de l'association Ñusta Encantada, posant dans son jardin	99

Table des tableaux

Tableau 1 : les secteurs de développement avec exemples de contributions positives du tourisme	27
Tableau 2 : salaire journalier pour le travail des champs	43
Tableau 3 : PIB de Cusco par secteur, 2012	48
Tableau 4 : l'évolution du nombre de touristes à Cusco, de 1992 à 2012	50
Tableau 5 : critères d'évaluation des <i>viviendas saludables</i>	88
Tableau 6 : liste (non exhaustive) de stéréotypes attachés aux populations hôtes et aux touristes	97
Tableau 7 : exemples d'attentes positives des acteurs par rapport au tourisme	106
Tableau 8 : la structure du champ du tourisme	111

1. Introduction

1.1. La rencontre de deux mondes au bord du lac de Huaypo

C'était l'un de mes derniers jours de terrain dans la communauté paysanne de Chacán, dans la région de Cusco. L'Assemblée générale de la communauté venait de convoquer une *faena*¹ générale de deux jours afin de rénover l'aire du camping communal au bord du lac de Huaypo, à la périphérie du territoire de la communauté (voir image 1). Les Chacavinos² s'étaient réunis pour consolider l'ancienne infrastructure (quelques parasols de paille et des tables) et construire de nouveaux éléments comme un ponton pour les bateaux et des abris pour pique-nique. L'objectif de ce travail collectif était d'attirer à Chacán une partie de l'immense flux de touristes de la région de Cusco afin que plusieurs membres de la communauté pussent directement en profiter et améliorer leur condition économique. L'infrastructure du lieu impliquait en effet quelques stands pour vendre de la nourriture, des sodas ou encore de l'artisanat aux touristes qui y passeraient. De plus, un système de péage prévu pour tout véhicule stationnant dans la zone aménagée permettrait de rapporter de l'argent à la communauté entière.

L'après-midi du deuxième jour de la *faena*, je suis parti en direction du lac pour voir l'avancée des travaux. En route, j'ai croisé Antonio³, l'époux d'une des membres de l'association Ñusta Encantada, association fondée en 2012 sous l'impulsion de l'ONG Wara dans le but d'accueillir des touristes dans les maisons mêmes des hôtes selon le modèle du tourisme rural communautaire⁴. Antonio rentrait chez lui après avoir terminé le travail qui lui incombait lors de la *faena*. Lorsqu'il m'a vu, il a toutefois changé d'avis et m'a accompagné sur le site, pour me montrer ce qu'ils avaient fait et dont il était visiblement fier. Chemin faisant, il m'a confié ses projets personnels : sa femme et lui possédaient quelques champs directement au bord de l'eau et ils prévoyaient d'y construire une auberge pour accueillir des touristes. Quand je lui ai demandé s'il pensait qu'il y aurait assez de touristes, Antonio m'a

¹ La *faena* est un travail communautaire de bénéfice public, obligatoire pour tous les membres de la communauté et décidée par l'Assemblée générale de la communauté. Des responsables de secteur sont nommés et chargés de vérifier qu'un représentant de chaque famille prenne part à ces travaux. En cas d'absence, les amendes peuvent s'avérer coûteuses, s'élevant parfois à plus du salaire moyen journalier.

² Gentilé de Chacán.

³ Tous les prénoms mentionnés dans ce travail sont des pseudonymes.

⁴ Cette expression correspond à la traduction littérale de *Turismo rural comunitario*, utilisée notamment par le gouvernement péruvien (Viceministerio de Turismo 2008, 2014).

⁵ Cette expression correspond à la traduction littérale de *Turismo rural comunitario*, utilisée notamment par le gouvernement péruvien (Viceministerio de Turismo 2008; 2014). Cette expression correspond aux termes *community-based tourism* utilisés dans la littérature anglo-saxonne.

paru tout à fait confiant : il m'a d'ailleurs dit que des touristes venaient de passer quelques heures au bord du lac. De plus, il construirait une maison en adobe⁵, dans le style « inca », ce qui devrait attirer l'attention des touristes et des agences de voyage et qui assurerait, espérait-il, le succès de son entreprise.

Image 1 : vue sur le lac de Huaypo. La flèche indique l'emplacement du camping.



En arrivant sur les lieux, un tableau étonnant m'attendait : alors qu'au moins une cinquantaine de villageois étaient encore occupés à scier, poncer, clouer ou tisser de la paille pour les toits des constructions, quelques employés d'une agence de voyage, reconnaissables à leur uniforme complet (pantalon, t-shirt et chapeau) marqué du logo de l'agence, étaient en train de démonter une grande tente de pique-nique, des WC chimiques portables et de ranger une série de canoës. Les uns construisaient, les autres démontaient. Profitant de l'occasion, je me suis dirigé vers l'un des employés de l'agence, qui m'a indiqué le responsable. Ce dernier, Esteban, travaillait pour plusieurs agences en tant que guide indépendant. Il venait d'accompagner des touristes de Lima pour une journée au bord du lac de Huaypo. Selon Esteban, ces touristes étaient repartis enchantés de cette expérience qui combinait à la fois des activités de loisir originales (en l'occurrence faire du canoë sur le lac) et du bon temps pour

⁵ L'adobe est un mélange de paille et de terre séchée. Les murs ainsi bâtis sont solides et isolent bien mais nécessitent un grand travail d'entretien. En effet, les parois sont généralement recouvertes d'une boue rosée utilisée comme une peinture qui rendrait à la fois le mur lisse et coloré. Ce travail long et pénible doit, selon mes interlocuteurs, être refait régulièrement. La plupart des maisons à la campagne sont construites de cette manière.

profiter des beaux paysages et déguster la bonne nourriture que proposait l'agence. Ensuite, il m'a demandé ce que je faisais là et si j'étais un volontaire. Je lui ai répondu qu'effectivement, je collaborais avec le Centro Bartolomé De las Casas (CBC), une des ONG les plus anciennes et réputées de Cusco, mais que j'étais surtout venu à Cusco pour étudier des projets de tourisme rural communautaire dans le cadre de mon Master en anthropologie. Je lui ai expliqué que c'était justement cette raison qui m'avait poussé à collaborer avec le CBC et à m'intéresser à l'association Ñusta Encantada de Chacán. Je lui ai alors rapidement parlé de l'association : celle-ci était soutenue par le CBC et Wara, qui avait initié le programme en 2012. L'association comptait une douzaine de familles motivées qui avaient aménagé leur maison pour pouvoir y accueillir des touristes. Ces familles avaient également bénéficié de cours de cuisine, de tissage et certaines femmes avaient également participé à des ateliers de leaderships. J'ai encore précisé que l'association proposait différentes activités comme des ateliers de tissage, de médecine andine ou des promenades pour découvrir quelques restes archéologiques mineurs de l'époque inca ou pré-inca. J'ai alors appris, non sans étonnement, que malgré le fait qu'il venait régulièrement au lac de Huaypo avec différentes agences, Esteban n'avait jamais entendu parler de cette association.

Comme il manifestait une enthousiaste curiosité, j'ai fait signe à la présidente de l'association, Eliana, qui participait à la *faena* et les ai présentés l'un à l'autre. Je croyais bien faire, mais Eliana semblait ennuyée d'avoir à quitter son groupe pour parler avec nous. Son inconfort se trahissait par sa manière de regarder ce qu'était en train de faire son groupe, le ton sec et pressé de sa voix ainsi que son air affairé. Elle n'a que très brièvement présenté l'association, en insistant principalement sur le volet développement, c'est-à-dire la collaboration avec Wara. Elle a expliqué à Esteban à quel point leur vie avait changé depuis que les familles participaient à ce projet. Elles vivaient désormais de manière plus ordonnée dans des foyers plus propres et plus sains ; leurs enfants étaient moins souvent malades et avaient plus de facilité à l'école ; en bref, selon elle, ces familles étaient beaucoup plus heureuses qu'avant. Eliana n'a en revanche que peu parlé de l'offre touristique que proposait l'association. De son côté, Esteban semblait aussi pressé car il voulait terminer le rangement de son matériel avant de repartir pour Cusco. Ils se sont échangés leur numéro de téléphone et Esteban a promis d'appeler la semaine suivante. Nous nous sommes alors salués et sommes partis chacun de notre côté.

1.2. Entrée en matière : de l'absence de touristes à la présence du tourisme

Si j'ai narré cette anecdote en introduction de mon mémoire, c'est pour mieux mettre en exergue certaines particularités de mon terrain. En effet, en repensant à ces événements, plusieurs éléments clefs me sont apparus et ont contribué à forger mon analyse du tourisme à Chacán. Cette anecdote m'a notamment confronté à un paradoxe fondamental auquel j'ai dû faire face : il s'agit de la tension qui résulte du constat que le tourisme était à la fois présent et absent à Chacán. La présence du tourisme était visible dans les discours, dans les actions et manifestations d'espoirs pour l'avenir. Toutes les familles étaient concernées par le tourisme : que ce soit dans des projets collectifs ou individuels (ou une combinaison des deux comme le montre l'exemple d'Antonio), tous les villageois étaient amenés non seulement à en parler (lors d'assemblées générales ou en famille) mais également à agir (au moins lors de la *faena*). De plus, la très grande majorité de mes interlocuteurs trouvait que le tourisme était une activité importante qui méritait un investissement en temps, en force et en argent.

Toutefois, cette forte présence symbolique contrastait avec la quasi-absence de touristes. En effet, je n'ai pu observer qu'à trois reprises des touristes à Chacán et dans les trois cas, ils avaient été emmenés ici par mon intermédiaire et je les accompagnais : il s'agissait de la visite de mes parents (trois heures), d'une famille d'expatriés suisses que j'ai rencontrée à Cusco (une journée) et d'un petit groupe de six personnes composé d'étudiants et d'anthropologues (deux jours / une nuit). J'ai en outre eu connaissance – sans pouvoir les rencontrer – de deux volontaires qui étaient venus à Chacán pour quelques jours lors de mon terrain. Finalement, j'ai également vu de loin plusieurs groupes de touristes au bord du lac de Huaypo, mais le temps d'arriver jusqu'à eux, ils étaient déjà partis. Aussi, des touristes venaient effectivement à Chacán, mais leurs visites étaient rares et sporadiques.

La situation particulière de la *fanea* de Huaypo donnait l'impression que deux mondes se faisaient face : les Chacávinos tentaient de canaliser ce flux de touristes et les agences s'en abreuvaient, mais aucun pont n'était encore assez solide pour permettre un dialogue entre les deux mondes. Comment expliquer cette situation ? Qui étaient les acteurs présents (et absents) et quels étaient les obstacles auxquels ils faisaient face ? Comment le tourisme était-il perçu par les villageois et qu'espéraient-ils ? Et finalement : qu'est-ce que le tourisme à Chacán ? Ce paradoxe entre présence du tourisme et absence de touristes forme le point de départ de mon analyse et les questions ci-dessus traversent l'ensemble de mon mémoire.

Cette quasi-absence de touristes m'a en effet amené à focaliser mon attention sur la compréhension et les appréhensions émiques des différents acteurs présents à Chacán : il

s'agissait tout d'abord des familles membres de l'association de TRC Ñusta Encantada et des employés des ONG qui intervenaient à Chacán en mobilisant le tourisme comme stratégie de développement. Ces deux ONG étaient l'*asociación civil Wara* (Wara), qui a initié le projet en 2010 et qui était très présente sur le terrain, et le Centro Bartolomé De las Casas (CBC), qui était lié à l'association depuis 2013 et avec lequel j'ai collaboré en tant que stagiaire dans le but de mener une recherche qualitative à propos de l'influence qu'avait le TRC sur la communauté de Chacán⁶. Toutefois, je me rendais compte qu'il fallait aussi prendre en compte d'autres catégories d'acteurs, à commencer par l'ensemble des villageois, les personnalités influentes de Chacán, les politiciens et les guides de voyage.

Il est évident que si ces acteurs partageaient bel et bien un enjeu commun, le tourisme, leurs interprétations de cet enjeu différaient largement. J'aimerais illustrer cela en revenant quelques instants sur la conversation entre Eliana, Esteban et moi-même au bord du lac de Huaypo. Nous étions trois personnes issues de contextes totalement différents : Eliana, présidente de l'association Ñusta Encantada, ayant passé l'immense majorité de sa vie à Chacán même ; Esteban, guide *freelance* ayant grandi en ville et ayant une formation universitaire ; et moi, *gringo*, volontaire pour une ONG et en formation universitaire. Lors de cette conversation, Eliana a insisté sur les conséquences positives que la formation de l'association avait eues pour les familles concernées, affirmant notamment que grâce à Wara, les familles « vivaient mieux », d'une manière « plus ordonnée » et « avec moins de soucis ». Elle n'a en revanche pas décrit l'offre de l'association à proprement parler. Esteban a pour sa part exprimé sa curiosité pour cette association, mais comme il semblait pressé par le temps, il s'est contenté de prendre le numéro de téléphone de la présidente. Quant à moi, j'ai non seulement présenté l'offre touristique de l'association mais surtout été l'intermédiaire qui a permis à ces deux personnes de se rencontrer. Je me demande – sans pouvoir répondre à cette question – à quel point ma présence, en tant qu'observateur extérieur et volontaire d'une ONG promouvant le tourisme à Chacán, a eu une influence sur cette conversation. Se pose notamment la question de savoir si l'intérêt que manifestait Esteban pour l'association était sincère ou si ce n'était pas juste pour faire bonne figure face à moi (par exemple pour ne pas ternir la réputation de l'agence pour laquelle il travaillait). Quoi qu'il en soit, cette interaction met en lumière deux éléments fondamentaux qui ont guidé mon analyse et que je détaille ci-dessous.

Le premier élément est d'ordre méthodologique et invite à prendre en compte le fait que cette interaction ne s'est produite que par mon intervention. Sans moi, la présidente et le

⁶ Les détails de cette collaboration sont donnés dans le chapitre 2.1 (p. 21).

guide ne se seraient sans doute pas adressés la parole puisqu'Esteban était sur le point de partir (il est parti une dizaine de minutes plus tard) et personne n'était venu lui parler avant mon arrivée. Mon intervention dans cette situation m'a semblé tout à fait naturelle et ce n'est qu'après coup que je me suis rendu compte qu'il ne coulait pas de source que la présidente aille parler au guide : plusieurs facteurs tels que le genre, l'origine, le niveau d'espagnol, la gêne ou la peur d'être jugée (par le guide et/ou par les autres villageois) peuvent expliquer le fait qu'Eliana n'ait pas voulu, pas pensé ou pas imaginé aller parler au guide. Par conséquent, je ne pouvais m'extraire de cette situation et nous étions bel et bien trois à y être impliqués. Bien que je ne sois pas beaucoup intervenu dans la conversation elle-même, c'est moi qui ai créé les conditions pour qu'elle se produise. Je me suis rendu alors compte à quel point une posture réflexive sur mes propres actions s'imposait : en effet, je me suis dirigé vers le guide parce que cela me semblait « logique » d'un point de vue de ma recherche (je n'avais pas encore eu l'occasion de m'entretenir avec un guide visitant Chacán), comme il m'a semblé « logique » d'un point de vue de mon statut de volontaire pour le CBC de mettre en contact Esteban et Eliana (c'était une occasion de faire connaître l'association). Mais en y réfléchissant *a posteriori*, je suis obligé de constater que d'autres comportements auraient pu être tout aussi légitimes. En tout cas, mon intervention posait plusieurs questions : qu'aurais-je conclu si je n'avais fait qu'observer la scène de loin ? Quelle aurait été mon analyse si, au lieu de me précipiter vers le guide, je m'étais précipité vers un groupe de villageois ? Et surtout, combien d'autres situations auraient pu prendre un tour aussi différent suite à une intervention (de ma part ou de quelqu'un d'autre) ?

Le deuxième élément que je désire évoquer concerne le fait que le tourisme et le développement ne partagent pas le même langage. Pour reprendre la terminologie de Bourdieu (2002a), il m'a semblé que les paroles d'Eliana n'étaient pas « acceptables »⁷ sur le « marché linguistique » de l'industrie touristique. Mes observations au sein de l'agence CBCtupay m'ont montré que ce sont des éléments très concrets et techniques qui intéressent d'abord le milieu de l'industrie touristique : le nombre de touristes pouvant être pris en charge, les prix, les activités offertes, le temps que ces dernières prennent, les horaires, l'accès aux sites, la qualité du service ou encore la disponibilité des acteurs. Ce sont d'ailleurs ces éléments dont j'ai parlé à Esteban avant de lui présenter Eliana. Dans un contexte aussi concurrentiel que la

⁷ « Dans sa définition complète, l'acceptabilité suppose la conformité des mots non seulement aux règles immanentes de la langue, mais aussi aux règles, maîtrisées intuitivement, qui sont immanentes à une "situation" ou plutôt à un certain marché linguistique. Qu'est-ce que ce *marché linguistique* ? [...] Il y a marché linguistique toutes les fois que quelqu'un produit un discours à l'intention de récepteurs capables de l'évaluer, de l'apprécier et de lui donner un prix. » (Bourdieu 2002a, 123)

région de Cusco⁸, il est primordial – du point de vue du milieu de l’industrie touristique – de se démarquer efficacement des autres associations qui offrent des produits souvent très similaires. Or, Eliana n’a rien dit à ce sujet et n’a pas même mentionné les services offerts par l’association. En revanche, ses propos étaient tout à fait conformes au type de discours promu et encouragés par l’ONG Wara qui, à travers ses supports de communication, insistent beaucoup sur les activités de développement, comme l’amélioration des conditions de vie, l’assainissement des maisons ou l’*empowerment* des femmes⁹. Il me semble pertinent de relever cette différence entre le langage du développement et celui du tourisme dans la mesure où le tourisme est justement utilisé comme stratégie de développement : ces deux champs sont liés dans une sorte d’interdépendance réciproque. Les interférences qui résultent de leur cotoiement sont non seulement révélatrices de situations sociales particulières qu’il s’agit d’étudier, mais également de la limite respective des champs en question.

De plus, cette situation rappelle qu’un même acteur peut recouvrir plusieurs statuts. Le cas d’Antonio est exemplaire : il recouvre en effet trois niveaux de stratégies liées au tourisme. En tant que villageois, il participe de manière collective à la rénovation du camping de Huaypo ; en tant que bénéficiaire du programme de TRC des ONG, il utilise également le tourisme comme élément permettant d’améliorer concrètement les conditions de vie de sa famille en transformant sa maison selon les normes de Wara ; finalement, en tant qu’entrepreneur privé, il prévoit de construire une auberge au bord du lac. Ce dernier type de projet individuel était souvent interprété comme d’individualisme ou d’opportunisme par de nombreux acteurs dont le personnel des ONG car il pourrait court-circuiter les projets à visée « communautaire » comme l’association de TRC et ces employés trouvaient contradictoire le fait qu’Antonio voulût à la fois faire partie de l’association et créer un projet individuel. Toutefois, d’un point de vue analytique, les projets d’Antonio ne devaient pas être considérés comme contradictoires mais plutôt comme le fruit d’une stratégie de cumulation (Olivier de Sardan 1995) par rapport aux différents projets touristiques.

Les éléments mentionnés ci-dessus montrent que le champ du tourisme ne pouvait se restreindre au seul cas de l’association de TRC. Aussi ai-je axé ma réflexion autour de trois di-

⁸ Lors de sa reformation le 24 novembre 2014, la Red Regional de Turismo Rural Comunitario “Redturc Inca” (réseau régional de TRC) comptait 17 associations. Celle de Chacán n’en faisait pas encore partie et a été intégrée peu avant ma dernière visite en novembre 2015.

⁹ J’ai pu réalisé cela de manière très marquée lorsque j’ai participé au tournage d’un petit film promotionnel organisé par Wara. Les éléments filmés étaient bel et bien liés au tourisme, mais dans une perspective de développement qui s’adresse peut-être plus aux volontaires et aux bailleurs de l’ONG qu’à l’industrie du tourisme. Ce film peut être visionné sous l’URL suivant : <https://youtu.be/8JdhzAppFLU> (consulté le 22.03.2016).

mensions qui dépassaient largement le cas de l'association et incluait l'ensemble des acteurs qui intervenaient dans le champ du tourisme :

1. **Les rapports de force.** Quels sont les particularités du champ du tourisme à Chacán et quelles en sont les « règles du jeu » (Bourdieu 2002b) ? Qui a le contrôle des activités touristiques et de développement et qui est autorisé à participer et à en bénéficier (Telfer 2009) ?
2. **L'agency des acteurs.** Quelles sont les logiques des acteurs et quelles stratégies mettent-ils en œuvre par rapport aux différents projets touristiques et aux différentes interventions des ONG (Olivier de Sardan 1995) ? Quels sont les facteurs qui peuvent expliquer les types particuliers d'investissement des villageois (Stronza 2001) ?
3. **La conception des enjeux.** Quels sont les enjeux du tourisme ? Comment les notions d'héritage culturel et d'amélioration des conditions de vie, notions centrales dans les discours officiels des acteurs institutionnels engagés dans la promotion du tourisme dans la région de Cusco, sont perçues par les différents acteurs intervenants à Chacán et mises en relation avec les activités de tourisme au sein de la communauté ?

La plupart de ces questions étaient inabordables dans le cadre d'une analyse centrée uniquement sur le cas de l'association, ce qui m'a conduit à élargir mon champ d'observation à l'ensemble des phénomènes touristiques touchant la communauté de Chacán notamment en posant la question de la perceptionémique du lien entre tourisme et amélioration des conditions de vie. J'ai ainsi orienté mon analyse non plus seulement sur les conséquences « objectives » du tourisme, mais également sur les conceptions des acteurs concernés quant aux conséquences du tourisme.

Ma question de recherche peut donc être formulée de la manière suivante : **comment les acteurs sociaux engagés dans le champ du tourisme à Chacán interprétaient-ils le lien entre tourisme et amélioration des conditions de vie et comment s'en inspiraient-ils pour mettre en œuvre diverses stratégies individuelles, familiales ou collectives ?**

1.3. Tour d'horizon : organisation du texte

Après un chapitre consacré à la méthodologie qui clarifie les conditions de mon enquête de terrain et expose quelques-unes des difficultés auxquelles j'ai été confronté sur le terrain, un deuxième chapitre précise la perspective théorique qui a guidé mon analyse qui se situe à

l'articulation des champs de l'anthropologie du tourisme et de la socio-anthropologie du développement.

Le chapitre suivant est consacré à la présentation du lieu de mon étude, la communauté paysanne de Chacán. Je souligne dans un premier temps les importantes relations qui relient la communauté au reste de la région et du pays et explique pourquoi la communauté de Chacán ne peut pas être considérée comme une communauté isolée ou même éloignée. Les conditions de vie à l'intérieur de la communauté sont ensuite abordées, avant que le profil économique de Chacán soit établi, notamment en mobilisant la théorie de la base (Hoyt 1954; Davezies 2009).

Le texte se recentre ensuite sur la configuration développementiste en commençant par dresser un mapping des acteurs en présence. Puis, différentes facettes de l'association de tourisme rural communautaire Ñusta Encantada sont exposées en suivant quelques-uns des conflits marquant qui ont marqué l'association lors de ma présence. Ainsi, mon analyse aborde la question du statut qu'avaient les membres de l'association, les effets que le projet avait sur pour les femmes et la manière dont les membres entraient en concurrence au sein de l'association. Je relève ainsi les principaux enjeux des acteurs en présence et tente de rendre compte des différentes stratégies mises en œuvre.

Le dernier chapitre est quant à lui consacré à une analyse plus large de la manière dont le tourisme s'inscrit dans la communauté. En plaçant l'emphasis sur la circulation des notions de « propriété » et « d'héritage culturel » au sein de la communauté, mon analyse révèle la façon dont les acteurs agissaient de manière réfléchie, en usant de leur *agency* et en mobilisant des notions tirées de l'imaginaire touristique (Salazar 2013).

Finalement, la conclusion revient sur l'importance de dépasser une vision dichotomique des effets positifs ou négatifs de la mise en tourisme et d'y préférer une vision certes plus complexe mais qui prend en compte le caractère dynamique des processus de transformation du milieu social en cours.

2. Contexte de la recherche et méthodologie

2.1. Une recherche en anthropologie appliquée

Ma recherche de terrain dans la région de Cusco s'est déroulée en trois temps. J'y ai séjourné une première fois pendant environ cinq mois (de septembre 2014 à février 2015), durant lesquels je vivais à Cusco mais je passais au moins trois jours par semaine à Chacán. Je suis ensuite retourné sur le terrain tout le mois de juin 2015 et cette fois j'ai séjourné presque exclusivement à Chacán. Finalement, en novembre 2015, j'ai eu l'occasion de retourner dans la région deux semaines, dans le cadre du projet du *Grupo Reflexivo de Estudios en Antropología del Turismo* (GREAT)¹⁰, indépendamment de mon mémoire. Durant cette dernière visite, je n'ai pas fait de recherche de terrain à proprement parler mais cela m'a tout de même permis de visiter Chacán une journée (avec un groupe d'étudiants en anthropologie associé au projet GREAT) ainsi que de rencontrer les employés des différentes ONG intervenant à Chacán.

Lors de mon premier séjour, j'ai été engagé comme volontaire au sein du CBC. La convention-cadre de ce stage (cf. annexe 9.1, p. 126) stipulait que j'étais engagé au sein de la section « économie solidaire et tourisme responsable » dans le but de mener une enquête qualitative sur « la manière dont le tourisme s'incluait dans la vie quotidienne des communautés visitées » et de « mesurer les conséquences du TRC sur les dynamiques sociales, politiques et économiques de la communauté ». Quatre domaines devaient être principalement étudiés :

- Dans une approche sectorielle, il s'agissait de se demander quels types d'entreprises et d'activités liées au tourisme étaient considérées par les villageois comme étant les plus bénéfiques ;
- Dans le domaine du développement territorial, il s'agissait d'analyser, dans la mesure du possible, comment les activités de TRC influençaient la question de l'emploi, des flux migratoires et du dynamisme territorial ;
- Il s'agissait aussi d'interroger l'implication des villageois dans des activités de TRC ;

¹⁰ Le GREAT est un réseau de chercheurs et d'étudiants en anthropologie du tourisme à Cusco. Il a été formé dans le cadre du projet « *Towards an anthropological approach to tourism in the Cusco region, Peru: Institutional cooperation and partnership* » financé par le Cooperation & Development Center de l'EPFL, Suisse (Chefs du projet : Valerio Simoni, Graduate Institute, Genève, Jean-Jacques Decoster, UNSAAC, Cusco).

- Finalement, je devais également faire une cartographie des acteurs intervenants dans la communauté en relation avec de activités liées au tourisme.

En outre, la convention-cadre notifiait que je devais également être présent au moins un jour par semaine dans le bureau de l'ONG, que je devais participer aux ateliers de formation que la section « économie solidaire et tourisme responsable » organisait une fois par semaine dans les différentes communautés dans lesquelles intervenait le CBC (celles de Ccamahuara, Chari et Chacán) et qu'au moins trois jours par semaines devaient être passés sur le terrain pour mener mon enquête. Finalement, ce contrat stipulait qu'à la fin de mon stage, je devais présenter les résultats de ma recherche à tous les membres de l'ONG et formaliser ceux-ci dans un rapport écrit.

Cet accord ne stipulait pas dans quelle(s) communauté(s) je devais mener ma recherche de terrain. Aussi, trois éléments ont orienté mon choix vers la communauté de Chacán : sa proximité avec Cusco (compte tenu que je devais fréquemment voyager, qui plus est en transport en commun), le fait qu'un assez grand nombre de ses habitants parlaient espagnol – les habitants des autres communautés parlaient pour la plupart seulement quechua – et la sécurité de la route : la saison des pluies approchait et certaines routes pouvaient devenir dangereuses voire impraticables selon les circonstances. Il est intéressant de remarquer que ces éléments ont eu une influence considérable sur mon travail : au lieu de me retrouver dans une communauté donnant l'illusion d'être « isolée », « authentique » voire « exotique » à cause de son éloignement, de la pratique du quechua et du style vestimentaire de ses habitants qui correspondait plus aux clichés visuels présentés dans les catalogues touristiques, je me retrouvais dans une communauté qui entretenaient d'intenses relations avec les différents centres urbains de la région et qui ne correspondait guère aux stéréotypes véhiculés par l'industrie touristique.

Dans le cadre de mon stage, j'ai assisté à sept ateliers organisés par le CBC dans les communautés de Ccamahuara, Chari et Chacán : ces ateliers traitaient de thèmes allant de l'auto-estime et l'interculturalité dans le contexte touristique à des recettes de cuisine végétarienne, en passant par la résolution de conflits communautaires. J'ai également pris part à la refonte de la RedTURC Inca, un réseau d'associations proposant des activités de TRC¹¹. Enfin, j'ai aussi eu l'occasion de participer, avec une délégation d'une vingtaine de membres de la RedTURC Inca, au *VIII Encuentro nacional de Turismo Rural Comunitario*, un congrès de

¹¹ Selon le personnel du CBC, cette association, fondée initialement en 2011, avait cessé de fonctionner suite au manque de suivi et à la démotivation des membres de son comité. Aussi, en 2014, avec le soutien de la *Dirección regional de comercio exterior y turismo* (DIRCETUR) de Cusco et du CBC, cette association a été reformée, de nouveaux statuts ont été écrits et adoptés par l'Assemblée générale et un comité avait été élu. En novembre 2014, lors de la formalisation de cet exercice, 17 associations membres étaient présentes.

trois jours organisé par le *Ministerio de comercio exterior y turismo* (MINCETUR) et ayant eu lieu à Lima (cf. son programme en annexe 9.2, p. 127). Ce congrès a été pour moi une formidable expérience de terrain, non seulement grâce aux différentes présentations qui ont eu lieu mais également au fait d'avoir été intégré en tant que représentant du CBC à cette délégation. Cela m'a tout d'abord permis de rencontrer des villageoises et villageois impliqués dans des activités de TRC, des politiciens, des employés de différents secteurs de l'industrie touristique, des étudiants ainsi que des guides dont certains sont devenus de proches amis. Ces différentes rencontres ont été l'occasion de me familiariser avec différentes visions du TRC et m'ont beaucoup appris sur les politiques en place dans le domaine du TRC ainsi que sur certains enjeux clefs du tourisme dans la région de Cusco. De plus, certains villageois et moi-même séjournions pour la première fois dans la capitale et partager cette expérience touristique avec eux a été pour moi une expérience très intéressante qui a sans doute façonné ma façon de percevoir le tourisme.

2.2. Méthode de collecte des données

Ma démarche méthodologique s'inspire de l'interactionnisme symbolique et de la micro-sociologie de terrain prônée par cette approche. En effet, cette approche « s'efforce de dégager les significations vécues par les acteurs et mettre en évidence les logiques qui sous-tendent leurs actions » (Le Breton 2008, 3) ; les humains sont perçus comme des êtres actifs qui agissent et interagissent avec le monde extérieur, et non comme des êtres passifs et contraints par des structures ou des systèmes qui les dépassent. Comme le mentionne entre autres Stronza (2001), cela est particulièrement important dans le cas d'étude traitant d'écotourisme ou de tourisme ethnique car les populations accueillantes sont souvent décrites comme déguisées voir aliénées par le tourisme ; porter l'emphase sur l'*agency* des acteurs, c'est leur reconnaître leur capacité d'agir de manière consciente et réflexive. Ainsi, je retiens de l'interactionnisme symbolique les trois prémices de Blumer (1969) :

1. *Humans act toward things on the basis of the meanings they ascribe to those things.*
2. *The meaning of such things is derived from, or arises out of, the social interaction that one has with others and the society.*
3. *These meanings are handled in, and modified through, an interpretative process used by the person in dealing with the things he/she encounters.*

Dans le cas de ma recherche de terrain, cela prenait un sens particulièrement fort puisque les acteurs agissaient en mobilisant des notions qui n'étaient pas comprises de la même manière selon les acteurs ou les situations. Ainsi, les notions de « développement », de « propre-

té », « d'héritage culturel » ou encore de « loi de l'offre et de la demande » changeaient de signification et de contenu en fonction des acteurs qui en discutaient. De plus, je me suis également largement inspiré de la phénoménologie sociale, en m'appuyant en particulier sur des auteurs tels que Schütz (1996; 1998; 2011), Berger et Luckmann (2014) et Garfinkel (Garfinkel 2007). Ce sont certes des approches relativement anciennes mais les leçons théoriques et méthodologiques que j'en retire m'ont particulièrement inspiré à cause de la proximité qu'elles instaurent avec les acteurs du terrain. C'est également pour cette raison que de nombreux récits plus ou moins détaillés d'anecdotes jalonnent mon texte.

Concrètement, la méthode de récolte de données repose principalement sur la pratique de l'observation participante, que j'ai effectuée aussi bien dans la communauté de Chacán que dans le bureau du CBC. Je ne saurais d'ailleurs assez souligner l'importance que cela a eu pour moi de « faire partie de l'équipe » du CBC, que ce soit pour mieux comprendre les différentes contraintes qui régissaient le travail des employés ou pour partager leurs attentes, leurs joies ou leurs déceptions. De plus, je considère aussi ma participation aux différents ateliers et au congrès de TRC à Lima comme de véritables observations de terrain. Ce travail repose en outre sur 42 entretiens pour la plupart semi-directifs enregistrés et menés avec des habitants de Chacán, des professionnels travaillant dans la communauté (employés des ONG, directeurs du collège, personnel du centre de santé) ainsi que de quelques touristes rencontrés dans d'autres communautés.

Finalement, je me suis aussi servi des différents catalogues et d'autres publicités touristiques (cf. notamment les deux dépliants publicitaires de Chacán, en annexe 9.4 p. 133 et 9.5 p. 135) ainsi que de plusieurs documents internes au CBC et à Wara pour compléter mes données. J'ai également utilisé les sites internet et les pages des réseaux sociaux des différents acteurs institutionnels afin d'avoir si possible les dernières informations mises à jour.

Le processus d'écriture a pour sa part duré plusieurs mois puisqu'il a commencé dès mon retour de terrain en juillet 2015 et a duré jusqu'en mars 2016. J'ai d'abord rédigé le rapport de stage pour le CBC puis un article pour la *Society for Applied Anthropology* qui présentent certains aspects des chapitres 5 et 6 du présent texte. Ces différentes étapes m'ont à chaque fois permis d'affiner mes analyses, notamment à cause du processus de traduction : en effet, le rapport pour le CBC a été écrit en espagnol et l'article pour la *Society for Applied Anthropology* en anglais. Si écrire dans ces deux langues a été un défi relativement difficile pour moi, j'en tire une leçon très positive puisque les difficultés linguistiques m'ont à chaque fois forcé à être sûr de ce que je voulais affirmer et à préciser les mots et concepts théoriques que j'utilisais.

2.3. Difficultés du terrain

La plus grosse difficulté que j'ai rencontrée lors de mon terrain était liée aux types de relations que j'entretenais avec mes interlocuteurs. En effet, si l'accès au terrain a été facilité par ma collaboration avec le CBC, l'accès à mes interlocuteurs a été largement influencé par cette affiliation. D'une part, ma relation avec le CBC m'a directement identifié comme un « concurrent » pour les employés de Wara, l'ONG la plus active à Chacán à l'époque de mon terrain, et comme je l'explique en détail ci-dessous, le personnel voyait en moi une présence perturbatrice, inutile, voire même dangereuse. D'autre part, à mon statut de volontaire se mêlait mon identification en tant que touriste et mon statut d'étudiant en anthropologie qui n'était généralement pas bien compris.

2.3.1. La relation avec Wara

Dès mon arrivée au sein de l'équipe du CBC, j'ai senti qu'il existait une tension certaine avec Wara. J'ai très vite compris que des problèmes de communication majeurs existaient entre les deux organisations (cf. chapitre 5.4, p. 71) et que ma présence à Chacán n'allait pas arranger la situation. En effet, bien que j'aie tout de suite clarifié auprès des employés de Wara que mon intention était avant tout d'être utile à l'association Ñusta Encantada et qu'en cela, je pensais que mon travail pouvait intéresser Wara, ma présence sur le terrain a été considérée comme un élément perturbateur et non désiré par Wara. Plus le temps passait, plus j'avais l'impression de faire face à des stratégies d'évitement de la part des deux employés de Wara chargés du projet à Chacán, Octavia et Claudio : en effet, bien que lors de nos rencontres et de nos échanges, ils se montraient cordiaux, enthousiastes et curieux de ma recherche, dans les faits, ils arrivaient souvent en retard à nos rendez-vous, ne me transmettaient pas certains documents qu'ils s'étaient engagés à me donner et je n'ai pu obtenir une rencontre officielle avec le responsable de Wara qu'en janvier, alors que je le demandais depuis octobre. Même mes tentatives pour inclure Wara de manière active en partageant avec eux l'avancée de ma recherche restaient sans réponse. Par exemple, à la fin du mois de janvier, je les ai invités de manière personnelle ainsi que par le secrétariat du CBC à venir à la présentation officielle de mes résultats, mais là encore, ils n'ont pas répondu.

Bien entendu, malgré la contrariété et les complications que cette situation impliquait pour moi, je comprenais que cela n'était pas dirigé contre moi de manière personnelle et qu'il s'agissait en fait d'une configuration normale de compétition entre institutions. Par conséquent, cette situation de conflit tacite même était une donnée pertinente pour mon étude et me renseignait sur le type de rapport que Wara et le CBC entretenaient.

Pour résumer, ma relation avec Wara, bien qu'en apparence toujours polie et agréable, était en fait assez conflictuelle. Cela m'a d'ailleurs parfois mis mal à l'aise lors de la rédaction de ce mémoire car j'avais beaucoup plus d'informations sur les interventions de Wara que sur celles du CBC et d'une manière générale, Wara avait une place centrale dans ma recherche. Or, cela avait pour conséquence que je me suis retrouvé à exercer un regard critique sur une institution pour laquelle je n'ai pas travaillé alors que je ne pouvais pas le faire de la même façon pour le CBC, par manque de données.

2.3.2. Définir mon statut face aux villageois

Toutefois, le véritable défi a été pour moi de clarifier mon statut par rapport aux villageois : la question n'était pas seulement qui étais-je, mais qu'étais-je : un touriste, un volontaire, un étudiant, un anthropologue, un employé d'une agence de voyage, un promoteur, un bailleur, un expert en développement ou encore un « colonisateur » voire un « civilisateur » comme on m'a parfois qualifié.

Tout d'abord, il faut relever la confusion entre anthropologue et touriste. Cette question a été traitée probablement par tous les anthropologues consciencieux qui ont travaillé sur le tourisme et je ne veux pas ici refaire le tour d'un thème déjà largement abordé (voir notamment Crick 1995; Simoni et McCabe 2008). Je veux seulement affirmer que ces deux identités me correspondaient¹² et que je n'avais aucune raison de refuser d'être touriste. Il est vrai que dans un premier temps, à l'instar des étudiants de Nelson Graburn (Graburn 1980), j'ai eu du mal à accepter le statut de touriste, notamment à cause de tous les clichés négatifs qui y sont assimilés, tant dans le sens commun que dans certains ouvrages scientifiques (voir notamment la première partie de l'ouvrage de Equipe MIT 2008: « Pourquoi tant de haine? »). Cependant, j'ai vite réalisé que comme le soulève Crick (1995, 207), la distinction entre touristes et anthropologues pouvait paraître étrange et artificielle et ne devait pas me faire peur :

The avoidance of the suggested overlap in identities between anthropologists and tourists is the more curious given the very obvious fact that almost anywhere anthropologists go to do research nowadays there are likely to be tourists, and, indeed, an anthropologist is likely to be classified as one by locals.

¹² D'autant plus si on prend la définition du touriste proposée par Valene Smith (1989, 1) : « *in general, a tourist is a temporarily leisured person who voluntarily visits a place away from home for the purpose of experiencing a change* ». Bien entendu, je n'étais pas là uniquement en tant que touriste, pour le plaisir et l'expérimentation du changement de ma vie de tous les jours ; mais il m'est impossible d'affirmer que je n'ai jamais rien entrepris dans le but d'avoir du plaisir et d'expérimenter du changement en visitant des nouveaux sites, en faisant des promenades ou en tant que spectateur (et non participant) à certaines cérémonies ou fêtes.

C'est pourquoi je trouve particulièrement intéressant de me qualifier d'*antropurista*¹³ qui combine les mots *antropólogo* [anthropologue], *turista* [touriste] et *purista* [puriste]. Par là, je veux ironiser sur la volonté de nombreux anthropologues et bien entendu de moi-même de nous différencier des touristes grâce au statut « d'authentiques chercheurs » – des *puristes* eux-mêmes en quête d'authenticité – tout en étant incapables « d'exorciser » complètement le touriste en nous. En effet, sous beaucoup d'aspect, je me comportais comme un touriste (par exemple en logeant dans les familles des membres de l'association de TRC) et n'avais donc pas le choix d'assumer le fait d'être un touriste aussi pour mes hôtes. Certes le statut du chercheur était le plus gratifiant et celui que je m'appliquais le plus à mettre en valeur, tant du point de vue de la méthodologie que de celui de l'apparence (éviter de porter un appareil photo autour du cou, avoir un cahier de notes à portée de main, etc.), mais je ne pouvais éviter celui de touriste.

Cela présentait d'ailleurs certains avantages : d'une part, j'ai pu analyser mon propre comportement, mes propres émotions et mes propres réactions à l'égard de certaines expériences. Cette « auto-ethnographie » n'était pourtant pas suffisante pour tirer des conclusions sur les relations entre *hosts and guests* (Smith 1989) et c'est pourquoi je n'ai pas utilisé directement ces données qui apparaissent plutôt en filigrane de certaines anecdotes. D'autre part, être un touriste m'a permis d'observer la réaction de mes interlocuteurs qui eux aussi changeaient dès lors de statuts : ils n'étaient plus des « informateurs » mais des « fournisseurs de services ». Bien entendu, j'essayais ensuite, dans la mesure du possible, de revenir sur cette expérience avec mes hôtes quand ils comprenaient mieux mon statut de chercheur, ce qui me donnait parfois un retour intéressant.

À ces deux statuts s'ajoutait encore celui de volontaire. Je dois ici d'emblée préciser que mes interlocuteurs savaient parfaitement que j'étais affilié au CBC. Ainsi, lors des entretiens, la situation n'était bien entendu pas neutre et mes interlocuteurs orientaient leurs propos en fonction de moi : critiquer Wara ou louer les pratiques du CBC était une manière de se positionner face à moi, d'autant plus qu'il est très probable que mes interlocuteurs espéraient que je transmise aux responsables du CBC leur bonne volonté et leur motivation de renforcer le partenariat avec le CBC. Je me retrouvais donc au centre de stratégies de captage de ressource mise en œuvre par les villageois. Une fois de plus, en acceptant ce statut qu'on m'attribuait (légitimement d'ailleurs), j'ai pu avoir accès à l'interface entre développeurs et développés et

¹³ Mon propre néologisme.

ainsi observer les stratégies des « courtiers en développement » (à ce propos, voir notamment Bierschenk, Chauveau, et Olivier de Sardan 2000; Lewis et Mosse 2006).

Une autre grande difficulté qui émergeait de l'existence de mes multiples statuts (touriste, volontaire, chercheur) concernait le fait que ces différentes identifications n'étaient jamais explicites ni définitives pour mes interlocuteurs et impliquaient des incertitudes à mon sujet qui m'ont rendu difficile la tâche d'établir une relation de confiance avec les acteurs présents sur le terrain. En effet, en tant que touriste, je n'avais souvent accès qu'à des propos stéréotypés, notamment utilisés par les ONG ou les guides touristiques : par exemple, les membres de l'association me parlaient de la manière dont les conditions de vie s'étaient améliorées grâce au tourisme comme s'il s'agissait de faire la promotion du projet, sans mentionner ni les difficultés rencontrées, les conflits en cours et les déceptions. Creuser la question ou mettre en doute certains postulats allant-de-soi n'était pas toujours constructif car cela pouvait augmenter la méfiance de mes interlocuteurs. De plus, en tant que volontaire affilié au CBC, ma curiosité était parfois perçue comme une volonté de tester les acteurs, d'autant plus que je voulais enregistrer mes entretiens. Bien entendu, je prenais soin d'expliquer que je n'étais pas là pour les juger et qu'en aucun cas je rapporterais leur propos aux responsables des ONG, mais l'ambivalence de mon statut avait tôt fait de me rattraper, par exemple quand je participais à un atelier de formation avec le CBC.

Pour obtenir la confiance souhaitée, je n'ai trouvé qu'une seule solution vraiment efficace : prendre du temps. Accorder du temps à mes interlocuteurs était d'autant plus important que leur emploi du temps était parfois difficile à prévoir. Ainsi, je les accompagnais dans leurs tâches quotidiennes (par exemple en les suivant lorsqu'ils amenaient les animaux sur le lieu de pâture ou en préparant le repas avec eux) tout en discutant de manière informelle avec eux, ce qui me permettait non seulement d'avoir déjà certaines informations à leur égard mais également de construire une relation de confiance. Ce sont ces moments informels qui m'ont permis de rendre perméables, aux yeux de mes interlocuteurs, les frontières qui séparaient mes statuts identitaires.

Au final, afin de garantir la qualité de mon travail d'analyse, j'ai surtout dû faire preuve de prudence dans la manière d'utiliser les données que j'avais récoltées. Ainsi, en m'appuyant notamment sur les recommandations d'Olivier de Sardan (1996), j'ai privilégié très tôt l'analyse des contre-exemples et des « contradictions » apparentes de mes données. Cela m'a notamment permis de multiplier les pistes d'analyse et de ne pas me figer sur une seule interprétation de mes données.

3. Cadre de référence

3.1. L'anthropologie du tourisme

On peut faire remonter les origines des *tourism studies* aux années 1960. C'est à cette époque que le tourisme et ses effets sur les lieux visités et les populations locales ont commencé à susciter un grand intérêt tant auprès des scientifiques que des milieux onusiens. En effet, tandis que ces derniers voyaient dans le tourisme un formidable levier pour engendrer la croissance économique des pays en voie de développement (Organisation des Nations Unies 1963)¹⁴, des anthropologues comme Nuñez (1963) avaient un regard critique en décrivant le tourisme comme un catalyseur de l'acculturation des peuples natifs. Il est d'ailleurs intéressant de constater qu'aujourd'hui encore cette scission existe entre les positions d'une part des milieux onusiens (notamment UNWTO 2006; 2015) et économiques axés sur la relation entre le tourisme, le développement et la réduction de la pauvreté (e.g. Holden 2013; Mitchell et Ashley 2010; Zhao et Ritchie 2007) et d'autre part un grand nombre d'études socio-anthropologiques qui, comme le mentionne Crick (1989), portent des regards très négatifs sur les phénomènes touristiques et leurs effets sur les populations hôtes, allant jusqu'à parler de « *golden hordes* » (Turner et Ash 1975; voir également De Kadt 1979; Equipe MIT 2008).

La réalisation de nombreuses études de cas dès les années 1980 a largement contribué à ouvrir la porte à des ouvrages de synthèse, ce qui a contribué, selon Michaud (2001), à l'institution d'un cadre analytique divisant les études anthropologiques sur le tourisme en trois branches : il y a d'une part les études qui s'occupent des touristes eux-mêmes (voir notamment MacCannell 2013; Urry 2011) ; les analyses qui se focalisent sur les communautés accueillantes, dont on distinguera celles qui concentrent leur attention autour de la question de l'acculturation et de la mise en scène de l'authenticité (MacCannell 1973; Olsen 2007; voir aussi les articles de synthèses de Cravatte 2009; Olsen 2002; Wang 1999), et celles qui sont liées à l'étude des impacts économiques, sociaux, politiques et culturels du tourisme (voir plus bas). Finalement la troisième catégorie consiste en l'analyse des « thèmes de la rencontre, de la découverte, de l'altérité, du concept d'étranger et de l'acculturation » (Michaud 2001, 20), c'est-à-dire l'interface entre le monde des touristes et celui des hôtes.

Toutefois, dans ma recherche, c'est plutôt l'absence des touristes qui caractérise mes données. En effet, je n'ai pu observer des touristes qu'à de très rares occasions et ces observa-

¹⁴ On peut notamment lire dans ce rapport que « le tourisme peut apporter et apporte effectivement une contribution vitale à la croissance économique des pays en voie de développement » (1963, 6).

tions directes apparaissent de manière secondaire dans mon corpus de données. J'ai cependant considéré cette absence comme une donnée primordiale pour mon étude car elle montre comment cette catégorie d'acteurs apparaissait à la périphérie des activités touristiques. Aussi, dans l'immense majorité des cas, « touriste » correspond à une catégorie émique émise par mes interlocuteurs, que j'aurais moi-même probablement divisés en plusieurs catégories, selon les observations faites dans d'autres communautés : touristes guidés (avec comme sous-catégories : service de groupe ou service privé), *backpackers*, volontouristes¹⁵, *pasantías*¹⁶ et *antropuristas*.

Si je n'ai pas pu observer les touristes à Chacán, j'ai en revanche pu accorder une grande attention aux autres acteurs présents à Chacán. En effet, il y avait une très vaste palette d'intervenants qui dépassait largement le cadre des *hosts and guests* :

Within the touristic contact zone, actors may include various groups of tourists, possibly from a variety of nations ; their drivers and guides (who are not necessarily local nor of the same origin as the tourists) ; local guides ; performers ; employees at tourist sites; workers in restaurants, hotels, shops, and other service industries; street vendors; sex workers; NGO representatives, researchers, and even other anthropologists (Picard 2007); and people who live in the area but have no direct relationship to the tourism industry. (Leite et Graburn 2009, 47s)

La notion de *tourate* proposée par Causey (2003) me semble particulièrement utile dans le cadre de ma recherche : Causey définit ainsi les personnes interagissant avec des touristes dans un site touristique donné, en opposition avec les autres résidents qui n'ont pas de contacts avec le tourisme. Ainsi, à Chacán, la catégorie des *tourates* dépassait largement celle des membres de Ñusta Encantada puisque d'autres interactions avaient lieu en dehors des activités de l'association. Ces *tourates* comprenaient notamment les personnes qui accueillait des touristes chez elles sans faire partie de l'association, les tisserands qui vendaient leurs produits ou encore les villageois qui venaient parler spontanément aux touristes. À l'inverse, certains membres de l'association n'étaient pas des *tourates* car leur maison n'était pas encore aménagée et ils n'avaient pour le moment aucun (ou très peu) de contact avec les touristes. Comme le montre l'analyse des rencontres informelles proposée par Simoni (2016), il existe

¹⁵ Depuis les années 2000, ce néologisme tend à remplacer le terme « *volunteer tourist* » qui fait référence aux touristes « *who, for various reasons, volunteer in an organized way to undertake holidays that might involve aiding or alleviating the material poverty of some groups in society, the restoration of certain environments, or research into aspects of society or environment* » (Wearing 2001, 1).

¹⁶ Les *pasantías* [stages] correspondent à la pratique relativement répandue au sein du TRC qui consiste pour les membres d'une association à aller visiter (souvent sous l'impulsion et l'aide financière et/ou logistique d'une ONG) une autre association. Ainsi, plusieurs *pasantías* sont venues à Chacán, mais les membres de l'association Ñusta Encantada ne les comptaient souvent pas parmi les touristes, alors que les services proposés étaient exactement les mêmes.

parfois une grande ambiguïté dans le rôle et le statut des acteurs au sein du phénomène touristique, d'où l'importance de se focaliser sur les acteurs et leur *agency*.

Baser ma recherche sur les *tourates* et autres acteurs intervenants à Chacán me permettait de rendre compte du processus de *tourismification* (Salazar 2009) en cours dans la communauté. En reprenant cette notion de *tourismification*, j'entends parler du processus socio-économique par lequel une société et son environnement sont transformés en spectacle, en attraction, en divertissement, en lieu de consommation (Wang 2009, 197, cité in Salazar 2009), autrement dit en lieu touristique. À l'instar de Salazar, je préfère utiliser le terme *tourismification* que celui de « touristification », plus utilisé (par exemple Lanfant 1994) mais mettant plus l'accent sur les touristes et moins sur le tourisme en tant que processus de transformation. Or, comme je souhaite le montrer dans ce travail, la *tourismification* d'une communauté telle que Chacán peut très bien se passer de touristes.

3.2. Le tourisme et le développement

J'aimerais aussi souligner le considérable corpus de travaux anthropologiques existant sur les interventions de développement liées au tourisme. D'une part, de nombreuses études macrologiques montrent l'importance économique du secteur touristique dans l'économie mondiale : ainsi, selon l'Organisation mondiale du tourisme (UNWTO 2015), 1'133 millions d'arrivées de touristes internationaux ont été comptabilisées en 2014 et, pour cette même année, les recettes liées au tourisme international engendrées par les destinations se situent autour de US\$ 1'245 milliards, représentant 9% du PIB mondial. Le secteur de l'emploi est aussi très concerné puisqu'à l'échelle mondiale, un emploi sur onze serait lié au le tourisme. Plusieurs ouvrages généraux traitant du lien entre tourisme et pauvreté montrent ainsi un intérêt marqué dans ce domaine (Hall et Richards 2003; Holden 2013; Mitchell et Ashley 2010; Wahab 1997). D'autre part, les analyses économiques¹⁷ ont montré que le tourisme pouvait être un facteur important et déterminant pour la transformation des équilibres économiques locaux, régionaux et globaux en produisant trois types d'effets (principalement en terme de revenus et d'emploi, bien qu'on puisse certainement étendre ce cadre théorique à d'autres effets socio-culturels ou environnementaux) :

- **Les effets directs** sont les effets les plus évidents et faciles à observer. Il s'agit par exemple des revenus directs après la vente d'un produit ou d'un service et concernent tous les travailleurs directement impliqués dans le tourisme : marchands, em-

¹⁷ Je ne veux pas entrer dans le détail ici mais je renvoie au bon résumé de John Fletcher (2009) à propos du tourisme international et au fameux ouvrage de John Tribe (2016), publié il y a plus de 20 ans et qui en est aujourd'hui à sa 5^e édition.

ployés dans un hôtel, chauffeurs de taxi, guides, employés dans une agence de voyage, etc.

- **Les effets indirects** sont produits par le tourisme mais ne concernent pas directement des activités liées au tourisme. Les fournisseurs des restaurants, les personnes employées dans la construction d'infrastructures ou l'entretien de sites archéologiques ou certains grossistes sont des exemples de personnes dont l'activité n'est pas directement liée au tourisme mais qui profite indirectement de l'arrivée des touristes. L'arrivée de touristes représente alors un accroissement potentiel de la demande d'un produit ou service qui est de toute manière consommé.
- **Les effets induits ou dynamiques** couvrent des effets à long terme qui résultent principalement des changements macroéconomiques liés à la croissance des économies nationales concernées. À la différence des deux premières catégories, ces effets ne sont observables qu'à long terme et sont donc rarement pris en compte dans les études de cas.

Comme le suggère Telfer (2009), ces effets sont généralement répartis dans quatre domaines distincts : économiques, socio-culturels¹⁸, environnementaux et politiques (voir tableau 1). C'est d'ailleurs pour cette raison que le tourisme s'est vu à la base de nombreux programmes de développement, qu'il s'agisse de plans gouvernementaux¹⁹, de recommandations d'institutions internationales (par exemple la Banque Mondiale, le FMI ou la UNWTO) ou de programmes d'ONG.

Les études de cas socio-anthropologiques qui analysent les projets de développement via le tourisme mettent souvent l'accent sur les impacts socio-culturels nuancés pour les populations locales (par exemple, pour le Pérou : Chaumeil 2009; Doan 2000; 2011; Gordillo, Hunt, et Stronza 2008; Jaime, Casas, et Amparo 2011; Raymond 2001b; Terry

Tableau 1 : les secteurs de développement avec exemples de contributions positives du tourisme

<i>Area of Development</i>	<i>Potential Positive Contribution</i>
Economic	• GDP • Foreign exchange • Employment • Income • Poverty reduction • Infrastructure development
Social/Cultural	• Strengthening local culture • Self-reliance • Revitalization of crafts
Environmental	• Sustainable development • Environmental management • Protected areas
Political	• Empowerment • Self-reliance • Freedom • Image of stability and security

Source : Telfer 2009, 148.

¹⁸ On peut cependant s'interroger sur la pertinence de ne pas séparer les effets culturels des effets sociaux.

¹⁹ Comme le plan COPESCO pour la région de Cusco-Puno (cf. chapitre 4.4 p. 49).

2011; Ugarte et Portocarrero 2014) ou sur des conflits (voir par exemple Carpentier 2011), phénomènes que les études macrologiques ne prennent que peu en compte. En outre, ces études de cas soulignent également le type de partenariat sur lesquels sont basés les projets de TRC et montre l'importance des partenaires du projets. Bien que certains projets soient issus d'un accord entre certains membres de la communauté et une entreprise privée (c'est par exemple le cas de Posada Amazonas, dans la partie amazonienne du Pérou, cf. Gordillo, Hunt, et Stronza 2008), la plupart des initiatives de TRC sont le fruit d'une intervention d'ONG, comme c'est le cas de l'association Ñusta Encantada de Chacán.

C'est pourquoi je me suis particulièrement inspiré de l'ouvrage en socio-anthropologie du développement d'Olivier de Sardan (1995) dans lequel l'auteur donne plusieurs clefs afin de faire face de manière rigoureuse aux questions que posent de telles interventions. Tout d'abord, j'aimerais m'arrêter sur son inspirante définition du développement à cause de l'accent qu'elle place sur la pratique du développement et non sur le développement comme une fin en soi :

« [le développement consiste en] l'ensemble des processus sociaux induits par des opérations volontaristes de transformation d'un milieu social, entreprises par le biais d'institutions ou d'acteurs extérieurs à ce milieu mais cherchant à mobiliser ce milieu, et reposant sur une tentative de greffe de ressources et/ou techniques et/ou savoirs » (1995, 7)²⁰.

Dans la deuxième partie de son ouvrage, l'auteur aborde plusieurs aspects théoriques de la question. Dans ce travail, je reviens donc fréquemment sur plusieurs des thèmes traités dans cet ouvrage de référence, mais je tenais ici à souligner une prise de position primordiale qui a notamment déterminé ma méthodologie d'enquête. Il s'agit de l'importance et de l'utilité de documenter les conflits qui traversent le terrain :

Certains croient qu'un village est une communauté unie par la tradition, cimentée par le consensus, organisée par une "vision du monde" partagée, et régie par une culture commune. La position ici adoptée est évidemment inverse : un village est une arène, traversée de conflits, où se confrontent divers "groupes stratégiques". (Olivier de Sardan 1995, 176)

Cette notion d'arène où s'affrontent divers groupes stratégiques me paraît intéressante dans le sens où elle implique des alliances et donc leurs corolaires également : des luttes. J'ai

²⁰ Cette définition diverge en cela de la définition de Rist (2013, 40ss) : « Le "développement" est constitué d'un ensemble de pratiques parfois contradictoire en apparence qui, pour assurer la reproduction sociale, obligent à transformer et à détruire, de façon généralisée, le milieu naturel et les rapports sociaux en vue d'une production croissante de marchandises (biens et services) destinées, à travers l'échange, à la demande solvable. » Pour sa part, Harrison (1988, 154) suggère que le terme « développement » a pris plusieurs significations à travers l'histoire, dont celles de « *economic growth, structural change, autonomous industrialization, capitalism or socialism, self-actualization and individual, national, regional and cultural self-reliance* ». Dans les deux cas, le « développement » est défini comme un but (quel qu'il soit) et non comme une pratique.

apporté une grande importance à la notion de conflit, qu'il oppose des personnes individuelles ou des groupes. Comme le dit d'ailleurs l'auteur, « un conflit n'est pas seulement l'expression d'intérêts "objectifs" opposés, c'est aussi l'effet de stratégies personnelles et de phénomènes idiosyncratiques » (Olivier de Sardan 1995, 177). Ainsi, en suivant l'approche orientée vers les acteurs préconisée par Long (2001), je me suis efforcé de comprendre les conflits selon les différents points de vue en présence afin d'avoir une idée plus riche des enjeux et des stratégies mises en œuvre.

3.3. Chacán au cœur de processus de *glocalisation*

Finalement, j'aimerais revenir sur les travaux liés à la globalisation et à l'interaction des sociétés contemporaines. En effet, ma question de recherche était dirigée vers la compréhension de la perception des acteurs en présence par rapport au tourisme. Mais pour y répondre, l'ancrage dans le local était nécessaire et primordial, mais insuffisant car il manquait une partie du puzzle, celle de l'interaction avec « le reste du monde ». Comme l'a très bien dit Geertz (1973, 22), « *the locus of study is not the object of study. Anthropologists don't study villages (tribes, towns, neighborhoods . . .); they study in villages* » (souligné dans l'original). Or, étudier *dans* des villages, c'est aussi prendre en compte les constants échanges que le village entretient avec la région, le pays, le monde. Le défi méthodologique principal auquel j'ai donc été confronté a consisté à rendre compte de la manière dont la communauté de Chacán était connectée à un monde globalisé, soit en tant que récepteur (Chacán comme destination touristique ou comme zone bénéficiaire de programmes de développement), soit en tant qu'émetteur créatif : les habitants de Chacán agissant de manière consciente et réflexive dans un monde globalisé, par exemple en participant à la *tourismification* de leur communauté. Aussi, le concept de *glocalization*, théorisé par Robertson (1995) et repris notamment par Salazar, a retenu mon attention, car il souligne justement cet aller-retour constant :

Globalization always takes place in some locality, while at the same time localities, as particular places, are produced in discourses of globalization (Salazar 2005, 2006c). Glocalization—the patterned conjunctions that shape localities and by means of which they shape themselves—is a first approximation that suggests equal attention to globalization and localization (local differentiation) existing in a complex, two-way traffic. (Salazar 2013, 12)

Ceci est particulièrement le cas quand il s'agit d'étudier le tourisme et le développement. Effectivement, bien que caractérisés par différentes logiques, différents enjeux et différents types d'acteurs, ces deux phénomènes se rejoignent sur un point : tous deux n'ont de sens que dans un monde interconnecté où des normes qui se veulent universelles existent et circulent

parmi différents types d'acteurs. Le tourisme, défini par les géographes Knafo et Stock (2006, 931) comme un « système d'acteurs, de pratiques et de lieux qui a pour finalité de permettre aux individus de se déplacer pour leur récréation hors de leurs lieux de vie habituels afin d'aller habiter temporairement d'autres lieux »²¹, ne saurait être imaginé sans voyage. De même, la définition du développement énoncée par Olivier de Sardan (1995) met à juste titre l'accent sur le fait qu'il s'agit essentiellement d'interventions d'acteurs extérieurs, ce qui souligne bien qu'il ne saurait se produire en complète autarcie. Aussi, selon ces deux définitions, ces phénomènes nécessitent non seulement la mise en relation d'acteurs et d'institutions au niveau global, mais ils font également émerger des notions vagues et jamais explicitement et définitivement définies, telles que l'amélioration des conditions de vie ou l'héritage culturel. Ces notions en effet sont mobilisées à des fins fort contrastées par une palette hétérogène d'acteurs tout autour du globe. Une grande partie de mon travail trouve donc sa source d'inspiration dans les travaux liés à l'anthropologie de la globalisation (Abélès 2012; Appadurai 1996; Hannerz 1996; Inda et Rosaldo 2008; Marcus 1995; Robertson 1992). La mobilité des capitaux, des idées et des personnes, et les constants échanges qui en découlent est en effet primordiale pour comprendre le tourisme et le développement, d'autant plus si le premier est perçu comme stratégie d'action pour mettre en œuvre le second.

²¹ Cette définition est partielle et est proche du sens commun où le tourisme serait considéré comme un voyage d'agrément. En cela, cette définition n'est notamment pas en accord avec la définition officielle de la UN-WTO : « Un visiteur est un voyageur qui fait un voyage vers une destination principale située en dehors de son environnement habituel, pour une durée inférieure à un an et pour un motif principal (affaires, loisirs ou autre motif personnel) non lié à l'emploi par une entité résidente dans le pays ou le lieu visité. Ces voyages faits par des visiteurs sont des voyages de tourisme. Le tourisme se rapporte à l'activité des visiteurs » (2011, 10).

4. La communauté de Chacán et le tourisme dans la région de Cusco

4.1. Chacán connectée

La communauté de Chacán se situe dans la province de Anta, à environ 40 kilomètres au nord-ouest de Cusco, dans les Andes péruviennes (cf. image 2 ci-dessous). Avant toute chose, il me paraît primordial de souligner sa proximité avec Izcuchaca, Urubamba et surtout Cusco. En effet, cela a une grande incidence non seulement sur le contexte socio-économique dans lequel s'insère le projet de TRC, mais aussi sur la venue même des touristes. Depuis Cusco, l'accès à Chacán est facile et rapide : il faut d'abord emprunter la route principale Cusco-Lima jusqu'à la ville d'Izcuchaca (route goudronnée et bien entretenue), puis poursuivre sur une piste de terre battue²² qui monte dans les collines au nord d'Izcuchaca sur environ quatre kilomètres. Cette piste traverse une partie de la communauté, contourne le lac de Huaypo et rejoint ensuite la route principale qui relie Cusco à Urubamba, dans la « Vallée sacrée des Incas ».

Image 2 : image aérienne de la région de Cusco



²² Il se pourrait qu'actuellement (mars 2016), des travaux aient été entrepris pour asphalté cette piste.

Source : <https://goo.gl/maps/T4SFZgbHUUU> (consulté le 22.03.2016).

Ainsi, en transport privé et sans prendre en compte les fréquents embouteillages pour sortir de Cusco, le trajet pouvait se faire en moins d'une heure ; en transport collectif, il fallait compter au moins une heure et quart (deux changements), mais ce temps pouvait augmenter très rapidement en fonction du temps d'attente avant que le véhicule ne parte, ainsi que du type de véhicule utilisé. Je n'ai toutefois jamais mis plus de trois heures porte à porte. Cette proximité et facilité d'accès font dire à Barrio de Mendoza (2012, 123) que :

Su ubicación y condiciones físicas, así como su articulación a otros centros de mayor importancia, hacen de Chacán una comunidad con una historia de vinculaciones dilatadas y constantes con la vida económica y política regional²³.

Il me paraît d'autant plus important de souligner cela à cause des stéréotypes liés à l'expression « communauté paysanne ». En effet, cette dernière correspond à la traduction littérale du terme officiellement adopté au Pérou « *comunidad campesina* ». Ce terme est apparu lors de la réforme agraire pour parler des anciennes réductions des haciendas et son usage pour désigner les agglomérations paysannes a été formalisé par la loi générale des communautés paysannes de 1987. Avec le temps, le terme a pris le sens de « village », qui selon moi est un parfait synonyme de « communauté » dans ce contexte. En aucun cas, le mot « communauté » ne doit être considéré dans ce travail comme l'expression d'une entité solidaire et unie et encore moins comme l'expression d'une groupe social vivant en autarcie.

Cette affirmation prend une dimension d'autant plus importante ici que la communication typique du TRC vante généralement l'éloignement des communautés en question, renforçant la figure du « bon sauvage » vivant à l'écart du monde moderne. Or, Chacán est définitivement tournée vers l'extérieur et un flux quasiment constant de personnes y transitait quotidiennement. Qu'il s'agît des villageois qui allaient travailler ou étudier en dehors de la communauté, des citadins qui venaient travailler à Chacán (professeurs d'écoles, personnel du centre de santé, pasteur), des villageois qui partaient vendre leurs produits lors des foires hebdomadaires, des acheteurs qui venaient acheter directement chez les personnes, sans oublier des employés d'ONG ou de l'État, quelques touristes et autres chercheurs ; les allées et venues étaient constantes.

Mes entretiens m'ont d'ailleurs montré que l'histoire de Chacán est liée dès le départ à la migration, comme l'atteste l'histoire du nom de la communauté : ce dernier était à l'origine

²³ « Sa situation et ses conditions physiques, ainsi que son articulation à d'autres centres de plus grande importance, font de Chacán une communauté à l'histoire marquée par des liens dilatés et constants avec la vie régionale économique et politique. » (Traduction personnelle)

Equecco-Chacán. *Equecco* signifie en quechua « trapu, petit, robuste » et les habitants de Chacán auraient reçu ce nom car une vague de migration serait arrivée de la région de Puno, où les gens étaient supposés être plus petits que ceux de Cusco. J'ai pu m'entretenir avec plusieurs personnes dont les grands-parents ou parents avaient effectivement migré à Chacán au cours du siècle dernier car la région était considérée à l'époque comme « *tierra de oro* » [terre d'or] à cause de ses terrains fertiles et peu accidentés qui permettaient de cultiver facilement toutes sortes de céréales et de légumes²⁴. Quant à la deuxième partie du nom, elle serait liée à l'histoire d'un pont inca, comme l'explique une ancienne politicienne de Chacán :

Et avec les chemins incas, nous avons un pont ici, nous l'appelions *chanquilchaca*. C'était un pont avec de grandes pierres. Maintenant, on ne peut plus le voir, les pierres ont été prises. Le pont se dit *chaca* en quechua. Comme il y avait une herbe, *chanquil*, alors nous disions *chanquilchaca*. C'est donc de là que le village s'appelle *Equecco-Chacán*, à cause des petites personnes et de ce pont. (Yoni, 27.06.2015)

Sans vouloir entrer dans les détails de cette explication anecdotique que je n'ai pu confirmer auprès d'historiens, je trouve très intéressant que le nom originel de la communauté se réfère, du moins pour les villageois eux-mêmes, à deux éléments liés au déplacement : ces témoignages semblent indiquer que la communauté se trouvait depuis plusieurs siècles sur un lieu de grande production agricole (*tierra de oro*), et donc un lieu de passage (*le pont*) puisqu'il fallait vendre ces produits.

De plus, certains événements de l'histoire récente attestent également l'importance qu'a eu la communauté lors de la réforme agraire des années 1960 qui a mené à la confiscation des terres des *haciendados* par les paysans (Eguren 2006; Caballero 1977; Molinié 2005). J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec trois personnes qui avaient été très actives lors de la réforme agraire et qui elles m'ont expliqué comment Chacán était devenue un lieu de lutte où les paysans organisaient des réunions et des veillées. De plus, en 1979, Chacán a accueilli le *Quinto Congreso de la Confederación Campesina del Perú*, un événement d'importance nationale auquel ont participé plus de 1'500 personnes (Bendezú Aybar 1993).

À l'instar de l'histoire de Chacán qui liait la communauté à l'ensemble de la région (voire du pays), la vie quotidienne des Chacavinos était elle aussi « connectée » au reste du pays. C'est évidemment vrai pour toute société agricole qui vend ses produits sur des marchés (régionaux, nationaux, mondiaux) et où les logiques de l'économie de marché ont un grand

²⁴ En effet, contrairement à d'autres parties de la région, le territoire de Chacán est peu accidenté et peut être irrigué grâce aux deux lacs qui fournissent de l'eau à une grande partie de la communauté durant toute l'année. Cela est beaucoup plus rare dans les hauts plateaux de la région de Puno, qui sont en outre marqués par un climat encore plus rude qu'à Chacán à cause de l'altitude : en effet, Chacán se trouve à environ 3'500 mètres au-dessus du niveau de la mer mais les hauts plateaux de Puno se situent pour la plupart à plus de 4'000 m.

impact sur la société exportatrice. À Chacán toutefois, les liens avec « l'extérieur » allaient bien au-delà de la production et de la vente de produits agricoles : c'était les personnes mêmes qui étaient connectées au reste de la région.

Je veux ici raconter une anecdote qui permet de se rendre compte de manière concrète du type de relations que pouvaient entretenir les villageois avec Cusco : alors que je venais à peine d'arriver à Chacán pour mon deuxième terrain en juin 2015, j'ai été invité à l'anniversaire de Noemi qui fêtait ses 30 ans. C'était la fille aînée d'une membre de l'association *Ñusta Encantada* chez qui je logeais. La fête d'anniversaire à proprement parler s'est passée à Cusco dans la maison de Noemi et Jonas, son mari, mais le couple est venu à Chacán la veille en fin d'après-midi pour passer du temps en famille. Ils ont commencé par donner un coup de main au fauchage d'un champ d'orge, que nous²⁵ avons ensuite chargé dans la voiture de Jonas afin de ne pas devoir le porter jusqu'à la maison qui se trouvait à plus un quart d'heure de marche. Une fois rentrés, nous sommes passés à table. Là, je n'arrivais pas à suivre l'entier de la conversation qui était principalement en quechua mais j'ai été en mesure de comprendre de quoi il s'agissait, c'est-à-dire principalement de l'organisation de la fête du lendemain et des nouvelles locales : un tel avait quitté Chacán en début de semaine, tel couple avait envoyé son faire-part de mariage, le voisin avait perdu un de ses moutons qui, peut-être, avait été volé. Finalement, Noemi et Jonas sont restés pour la nuit et ont dormi dans l'ancienne chambre de Noemi, reconvertie depuis en chambre pour touristes.

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, nous avons commencé les préparatifs de la fête. Il s'agissait principalement de préparer trois cochons d'Inde (les tuer, les nettoyer et les assaisonner) et de prendre quelques légumes et pommes de terre. Puis nous sommes partis à Cusco, en nous arrêtant deux fois en chemin afin de faire des courses au marché. Une fois arrivés à la maison de Noemi, nous avons commencé à préparer le repas. La deuxième sœur de Noemi et son compagnon qui revenait de Lima où il travaillait dans une mine, sont arrivés vers 15 heures et nous avons commencé de manger vers 15h30, pour ne sortir de table qu'à 19h30, heure limite pour la mère de Noemi et moi-même si nous ne voulions pas manquer les derniers bus pour rentrer à Chacán.

²⁵ J'ai participé à ces travaux.

Image 3 : la famille de Noemi lors de son anniversaire



De gauche à droite : ses deux filles, Jonas, Noemi, le compagnon de sa sœur avec sa fille, sa sœur, sa mère.

Cette anecdote me paraît intéressante parce qu'elle montre d'une manière vivante les liens entre Chacán et Cusco et permet de s'éloigner de l'image de la communauté comme une sorte d'îlot reculé, authentique et préservé de la culture « occidentale », argument que l'on entend aussi bien parmi les ONG que parmi les agences touristiques. La proximité et facilité d'accès permettaient aux villageois des voyages quotidiens, que ce soit pour le travail, les études ou les visites de familles.

Cette proximité permettait également de maintenir un lien avec la communauté tout en n'empêchant pas l'immigration en ville. En effet, à l'instar de Noemi et Jonas, une importante part de la population de la communauté avait quitté Chacán. Toutefois, beaucoup de ces personnes y revenaient régulièrement. Au cours de la journée, j'ai demandé à Noemi et Jonas pourquoi ils avaient décidé de venir habiter à Cusco, Jonas m'a répondu qu'ils aimaient bien la vie à la campagne, qu'il qualifiait de « plus tranquille », « moins stressante » et « moins polluée » que celle à la ville de laquelle il se plaignait du « bruit », de « l'odeur suffocante » des gaz d'échappement des voitures et de la « laideur des rues ». Mais la raison de leur départ avait été avant tout économique :

Il n'y a pas d'avenir à Chacán pour mes enfants parce qu'ils n'auront presque pas de champs et comment vont-ils pouvoir se dédier à l'agriculture avec quelques champs seulement ? C'est pour ça qu'à Chacán, il faut un développement, qui amènera la construction, des hôtels, des restaurants. [...]

L'agriculture ne donne presque plus [de revenu], c'est pour ça que nous disons qu'ici, nous travaillons pour le sport, c'est tout. L'agriculture ne donne plus rien. (Jonas, 08.06.2015)

Pour comprendre tout le sens de cette citation, il faut préciser que l'agriculture et l'élevage étaient les deux principales activités économiques de la communauté. Or, suite à la réforme agraire, les terrains agricoles ont été distribués aux paysans (bien que le terrain lui-même restait formellement la propriété de la communauté). Si ces champs représentaient à l'époque de grandes surfaces pour les familles, au cours du temps, les enfants recevaient en héritage des parcelles toujours plus petites et dispersées dans le vaste territoire de Chacán. En plus, il semblerait que les prix des produits agricoles aient largement chuté durant la dernière décennie, contribuant encore à la dévalorisation économique du travail agricole.

C'était la raison pour laquelle Noemi et Jonas étaient partis de Chacán : ils ne voulaient plus d'une vie aussi dure et humiliante, qui ne leur offrait en outre aucune perspective économique réjouissante. Ils m'ont expliqué que les champs qu'ils possédaient devaient être cultivés à la main ou grâce à la force animale car les terrains n'étaient pas accessibles aux tracteurs et autres machines agricoles. C'est d'ailleurs pourquoi Jonas m'a dit en riant : « À Chacán, nous travaillons seulement pour le sport. À Cusco, c'est pour manger et dormir. » (Jonas, 08.06.2015) La ville était donc perçue tout d'abord comme une solution au manque de perspectives économiques viables à Chacán, mais d'autres avantages existaient, comme le fait d'offrir des écoles qui étaient globalement de meilleure qualité que celle de Chacán ou la facilité de se procurer les biens qui manquaient à la campagne. Cette migration vers la ville mêlée à un attachement à Chacán était un phénomène si répandu parmi les villageois que la création d'un registre électoral pour les Chacavinos vivant à Cusco avait été discutée et approuvée lors d'une assemblée générale de la communauté.

J'aimerais également porter l'attention sur une autre facette de la relation de Chacán avec les centres urbains environnants : la fragmentation de la famille. La sœur qui apparaît sur l'image 3 ci-dessus vivait à Cusco, mais son compagnon travaillait pour une entreprise minière près de Lima : il revenait environ une semaine par mois à Cusco pour voir sa femme et sa fille. Durant son absence, la sœur de Noemi, sans emplois, venait vivre à Chacán avec sa mère qu'elle aidait dans diverses tâches. On remarque aussi des absents sur la photographie, et notamment le père de Noemi, qui travaillait à une centaine de kilomètres de Cusco et n'avait pas pu prendre congé ce jour-là ; le frère aîné était quant à lui enseignant dans une ville au Nord du Pérou ; finalement, la petite sœur de Noemi (11 ans) était à l'école d'Izcuchaca (et non pas de Chacán) et n'avait pas pu manquer les classes. Cette situation

n'était pas particulière et de nombreuses autres familles étaient dispersées de la sorte, ce qui contribuait d'ailleurs à l'interconnexion de la communauté. Comme dans la famille de Noemi, les familles s'envoyaient des paquets, qu'il s'agît d'un sac de fèves ou d'un lecteur DVD ; les gens se téléphonaient et, de plus en plus, communiquaient grâce à internet. En effet, si l'usage d'internet n'était pas familier à la plupart des adultes de Chacán, tous savaient de quoi il s'agissait et ce que cela permettait de faire. De plus, l'internet-café de Chacán était souvent, en fin d'après-midi, plein de jeunes entre 10 et 20 ans qui venaient jouer, chatter ou faire des devoirs pour l'école. Cet internet-café se situait d'ailleurs à un point de rencontre à la croisée des chemins qui menaient aux différents secteurs et où il y avait notamment l'arrêt principal des bus.

4.2. Vivre à Chacán

Le territoire de Chacán est divisé en six secteurs (Lucre, Santa Ana, Santiago, Chacán Chico, Agua Dulce y Chillapucyo) qui forment des hameaux séparés les uns des autres par des distances importantes (cf. image 4). Pour se faire une idée des distances, de la place centrale de la communauté (à Santa Ana), il faut marcher environ 10 ou 15 minutes pour se rendre à Chacán Chico ou Lucre, environ 20 ou 25 minutes pour aller jusqu'à Agua Dulce et environ 40 minutes pour se rendre à Santiago ou Chillapucyo. Les gens se déplaçaient généralement à pied à l'intérieur du territoire de la communauté, en empruntant des sentiers à travers les champs et les forêts d'eucalyptus ; de plus, depuis quelques années, plusieurs pistes avaient été aménagées et de plus en plus de villageois possédaient une moto, une voiture ou un camion.

Image 4 : vue sur Chacán depuis la colline de Pumañancoy



Légende : a = secteur Chacán Chico ; b (caché par la forêt) = secteur Agua Dulce ; c = secteur Santiago ; d (idem) = secteur Chillacpucyo ; e = secteur Santa Ana ; f = secteur Lucre ; g = lac de Huaypo ; h = colline de Huanacaure ; i = collège et terrain de foot ; k = lac artificiel de Chacán

Selon son président, la communauté comptait environ 950 familles recensées, soit une population probable comprise entre 4'000 et 5'000 personnes²⁶. L'immense majorité des habitations étaient construites en adobe avec une armature en bois d'eucalyptus ; quelques rares cas de construction en briques étaient à signaler, notamment pour les bâtiments officiels (la municipalité, le collège, le centre de santé) et quelques constructions privées. Les toits étaient quant à eux en tuile ou en tôle d'acier avec des « fenêtres » en plastique afin de laisser passer la lumière. Les maisons étaient souvent bâties sur deux étages : au niveau du sol se trouvait en général un entrepôt pour les produits agricoles et là où les chambre(s) se situai(en)t à l'étage. De plus en plus, la cuisine était construite à part, de même que le hangar pour l'élevage des cochons d'Indes. Ces différentes constructions étaient généralement organisées autour d'un patio central. Les accès aux pièces se faisaient presque toujours par l'extérieur, c'est pourquoi toutes les maisons ont un balcon et je n'ai connu qu'un seul cas où une maison comptait un escalier intérieur.

²⁶ Ces chiffres ont été fournis par le nouveau président de la communauté (entretien du 16.01.2015). Je n'ai malheureusement pas pu avoir accès aux données officielles.

Image 5 : la maison de Lupita, cour et bâtiments annexes



Image 6 : maison de Lupita, bâtisse principale



Comme le montre l'image 5 ci-dessus, les foyers comportaient souvent plusieurs bâtiments construits à différentes époques. Par exemple, la famille vivait au début dans la maison dont on devine une partie sur la gauche de l'image. Puis, pour leur mariage, les parents ont décidé de construire une nouvelle cuisine qui a par la suite été agrandie. Ensuite, alors que la famille a commencé à s'agrandir et que le père a trouvé un métier qui garantissait une certaine disponibilité économique, la famille a finalement décidé de construire une nouvelle bâtisse (image 6). La salle de bain était plus récente et datait d'à peine quelques années en arrière, de même que le hangar pour les cochons d'Inde. Ces deux constructions ont été faites dans le cadre de deux programmes de développement visant à améliorer les conditions de vie des paysans (le programme initial des *viviendas saludables* de Wara ainsi qu'un programme du gouvernement régional qui a apporté de l'aide pour les constructions de hangar). Ce foyer n'est pas représentatif de l'esthétique des maisons que l'on peut voir à Chacán car il fait justement partie des *viviendas saludables* – d'ailleurs un des meilleurs exemples selon Wara. Ces deux images sont néanmoins représentatives de la manière de concevoir et de structurer le foyer : une cour intérieure autour de laquelle s'organisent des constructions qui n'ont souvent pas été construites au même moment et qui ont changé de fonction avec le temps. De plus, on voit ici les trois revêtements muraux utilisés : les parois en adobe du hangar ont été laissées brutes, sans aucun revêtement ; la cuisine a été « peinte » grâce à un mélange de terre glaise naturellement rose et la construction où se trouvent les chambres à coucher a été revêtue avec du plâtre. Aussi, interroger mes hôtes sur leur maison me permettait souvent d'entrer de manière concrète sur l'histoire de la famille car souvent, chaque partie de la maison était reliée à une époque et un événement particulier.

L'image 7Image 7 ci-dessous donne un aperçu de ce à quoi pouvait ressembler Santa Ana, le secteur le plus densément peuplé de Chacán. On distingue bien les différents types de revêtement mural ainsi que l'organisation des foyers autour de cours intérieures.

Image 7 : Vue sur les toits de Santa Ana



Grâce au lac artificiel de Chacán situé à côté de Lucre et au lac de Huaypo, dont une partie appartient au territoire de Chacán, les habitants pouvaient avoir accès à l'eau pour un usage domestique (bien que l'eau du lac de Huaypo soit légèrement salée) ; certains secteurs avaient également leur propre puits mais certains foyers situés sur les hauteurs de la communauté n'avaient qu'un accès restreint à l'eau (environ une heure par jour le matin). L'eau des lacs servaient aussi pour l'arrosage des champs qui se faisant grâce à un système de canaux qui sillonnaient toute une partie de la communauté. Finalement, depuis 1985, un réseau électrique a été installé et alimentait presque tous les foyers de la communauté. Il n'y avait en revanche pas de système d'égout et les habitations qui étaient dotées de services hygiéniques fonctionnaient grâce à un système de fosse septique propre à chaque maison. La majorité des villageois utilisaient toutefois soit des toilettes sèches soit allaient se soulager dans les champs avoisinants.

Les distances importantes d'un endroit à l'autre impliquaient des différences notables entre chaque secteur. Tout d'abord, dans la répartition des services publics : la communauté comprenait deux écoles enfantines (à Santa Ana et à Santiago), un collège de niveau primaire et secondaire (à Lucre), un centre de santé (toujours à Lucre), plusieurs lieux de cultes catholiques et protestants (sur tout le territoire), un cimetière (Santa Ana) et un terrain de football (dans l'enceinte du collège, à Lucre). De plus, la municipalité se situait sur la place principale

de Santa Ana, place sur laquelle se réunissait la population à l'occasion des fêtes qui s'y déroulent (surtout la fête patronale de la *Virgen Purificada* le 2 février et l'anniversaire de la communauté le 20 février). Les assemblées générales avaient généralement lieu à une centaine de mètres en dessous de cette place. Ainsi, Santa Ana est devenu au fil du temps le secteur principal avec une concentration toujours plus importante de foyers (Barrio de Mendoza 2012).

Le secteur de Lucre s'étalait quant à lui à l'entrée de la communauté, le long de la route principale. La proximité de cette dernière, du collège, du terrain de football et du centre de santé en faisait un secteur également très important. De plus, comme ce secteur était situé légèrement plus bas que les deux lacs, les champs pouvaient être arrosés presque toute l'année et les foyers n'étaient pas ou peu limités en eau, ce qui n'est pas le cas des autres secteurs (à l'exception de Chacán Chico). À l'inverse de Santa Ana et de Lucre, les autres secteurs n'étaient fréquentés généralement que par leurs habitants. Ils étaient moins accessibles et bien qu'une piste mène jusqu'à Santiago et Chillapucyo, les conducteurs de bus n'étaient pas toujours d'accord de monter jusque là-haut, surtout pendant la saison des pluies où le terrain glissant devenait dangereux.

À Chacán, comme dans la plupart des campagnes des Andes péruviennes, la langue quotidiennement utilisée était le quechua. La plupart des Chacavinos parlaient aussi l'espagnol qui était nécessaire dès qu'on voulait se rendre en ville où le quechua était beaucoup moins fréquent et souvent mal perçu. Toutefois, depuis une dizaine d'années environ, il était fréquent que la langue maternelle des enfants fût l'espagnol et non le quechua. En effet, les jeunes de moins de 12 ans que j'ai rencontrés maîtrisaient en général beaucoup mieux l'espagnol que le quechua qu'ils comprenaient bien mais ne pratiquaient guère. Cela était un autre signe de la connexion de la communauté avec les autres centres urbains de la région : en effet, les parents trouvaient préférables que leurs enfants sussent une langue « d'avenir » et ne fussent pas « handicapés » par le quechua. De plus, les cours d'école étaient donnés en espagnol et les élèves recevaient des cours de quechua comme s'il s'agissait d'une langue étrangère.

4.3. La situation économique de Chacán

Comme je l'ai déjà mentionné, l'économie de Chacán était traditionnellement basée sur les revenus de l'agriculture et, dans une moindre mesure, de l'élevage. Ses habitants cultivaient principalement des pommes de terre, du maïs, du quinoa, du lupin blanc, des fèves, des petits pois, du blé, de l'orge et de l'avoine, qu'ils destinaient à leur propre consommation et à

la vente. Les produits sont vendus lors de la foire animalière du vendredi à Inkilpata (à une dizaine de kilomètres), au marché de Huan Caro les samedis à Cusco, et la foire agricole d'Izcuchaca les dimanches.

À Chacán, je n'ai rencontré aucune famille qui ne détînt de champs mais tous ne cultivaient pas pour vendre leurs produits et l'agriculture vivrière était souvent pratiquée²⁷. Les paysans étaient propriétaires de leurs champs et généralement, toute la famille participait aux travaux agricoles. En cas de besoin, les familles faisaient appel aux voisins ou aux autres membres de leur famille (comme c'était le cas de Noemi et Jonas dans l'exemple ci-dessus). Traditionnellement, cette aide était gratuite et basée sur un système de réciprocité entre voisins (*aene* ou *minka* en quechua) : les familles se réunissaient pour travailler ensemble différents champs et une rotation s'opérait pour que les champs de toutes les familles aient reçu la même attention. Actuellement, ce système tendait de plus en plus à être remplacé par un système monétarisé : la famille qui avait besoin de main d'œuvre supplémentaire pouvait faire appel à ses voisins mais devait alors les payer selon un tarif établi :

Tableau 2 : salaire journalier pour le travail des champs

	Pour le matin (de 5h00 à 8h00)	Pour toute la journée
Femme	S/. 10 ; environ CHF 3.00	S/. 20 ; environ CHF 6.00
Homme	S/. 15 ; environ CHF 4.50	S/. 30 ; environ CHF 9.00

Toutes les familles que j'ai rencontrées possédaient également des animaux. Les cochons d'Indes étaient les plus fréquents d'entre eux car leur viande était très appréciée. Ils étaient souvent élevés dans les cuisines à même le sol et étaient principalement destinés à la consommation personnelle. Toutefois, depuis 2010, Wara et un programme du gouvernement régional ont encouragé de nombreuses familles à construire des hangars pour leur élevage, principalement pour des raisons d'hygiène et pour dynamiser l'économie familiale par la vente de cochons d'Inde aux marchés locaux. Certaines familles élevaient également des poules pondeuses et des poulets. La plupart d'entre elles possédaient aussi quelques têtes de bétail (cochon, mouton, vache à lait, taureau, âne). On m'a souvent expliqué que ces bêtes représentaient avant tout une « assurance » au cas où il fallait débloquer une grande somme

²⁷ Il est d'ailleurs intéressant de noter que certaines familles faisaient la distinction entre les champs cultivés pour soi et les champs destinés à la vente. C'était par exemple le cas de Lupita, membre de l'association Ñusta Encantada : alors que je mangeais chez elle des pommes de terre, elle m'a averti de faire attention parce qu'il y avait des vers. Elle m'a alors expliqué que dans sa famille, on aimait le goût doux des pommes de terre avec des vers (sans toutefois manger les vers eux-mêmes !) mais qu'il était hors de question de vendre de tels produits au marché. C'est pourquoi ils utilisaient des produits chimiques pour la culture des produits qu'ils voulaient vendre.

d'argent d'un coup, suite à un accident par exemple. Certaines familles se dédiaient bien entendu plus spécifiquement à l'élevage en vue de la revente pour la viande, mais les quantités n'étaient jamais très importantes et je n'ai pas vu d'élevage de plus d'une vingtaine de moutons ou cochons. Quant aux bœufs, ils n'étaient généralement pas plus de cinq.

Depuis les années 2000, il semblerait néanmoins que les activités liées à l'agriculture et à l'élevage tendaient à perdre de l'importance et de plus en plus de personnes exerçaient en plus d'autres activités économiques. Certains avaient un travail régulier, à Chacán même ou ailleurs dans le pays : par exemple, tenancier d'une épicerie à Chacán, chauffeur de bus et de camions, ouvrier manuel, mineur, porteur ou cuisinier sur des treks régionaux, employé de bureau, professeur, personnel d'entretien de sites archéologiques de la région, politicien ou encore guérisseur (*curandero*). Quand le besoin d'argent se faisait sentir, les hommes pouvaient aussi décider de manière ponctuelle de consacrer un ou plusieurs jours aux métiers de la construction à Izcuchaca, un secteur en pleine expansion où les contrats étaient généralement faits de manière informelle au jour le jour sans aucune garantie ni assurance. Plusieurs villageoises et villageois profitaient également de certains événements pour vendre des repas (lors des assemblées générales de la communauté ou des tournois de football qui avaient commencé à avoir lieu tous les dimanches depuis le mois d'avril 2015).

Quant aux femmes, plusieurs d'entre elles m'ont raconté être parties pour quelques mois voire quelques années travailler dans les grandes villes du Pérou, notamment à Lima. Certaines rejoignent des industries (notamment de textile) et d'autres travaillent en tant qu'aide-ménagère dans des familles aisées. De manière générale toutefois, la majorité des femmes se consacrait aux tâches ménagères du foyer, à l'élevage, à certains travaux agricoles et à la vente des produits lors des foires.

Je ne fais ici que citer les activités les plus répandues, mais cette liste n'épuise nullement toutes les stratégies qui étaient mises en œuvre dans un but économique. Les membres de l'association me l'ont souvent répété : une seule source de revenu n'était pas suffisante pour faire vivre confortablement une famille et offrir aux enfants une bonne éducation. C'est pourquoi il fallait élaborer des stratégies afin d'accroître les possibilités économiques de la famille et le tourisme faisait naturellement partie de celles-ci.

Pour compléter le panorama de la situation économique de Chacán, je me suis servi de la théorie de la base de Hoyt (1954) et de sa mise à jour par le courant de l'économie territoriale (par exemple Davezies 2009). L'idée de la théorie de la base est de considérer l'activité économique à l'intérieur d'un territoire (dans ce cas, ce serait le territoire de la communauté de Chacán) selon trois types d'activités :

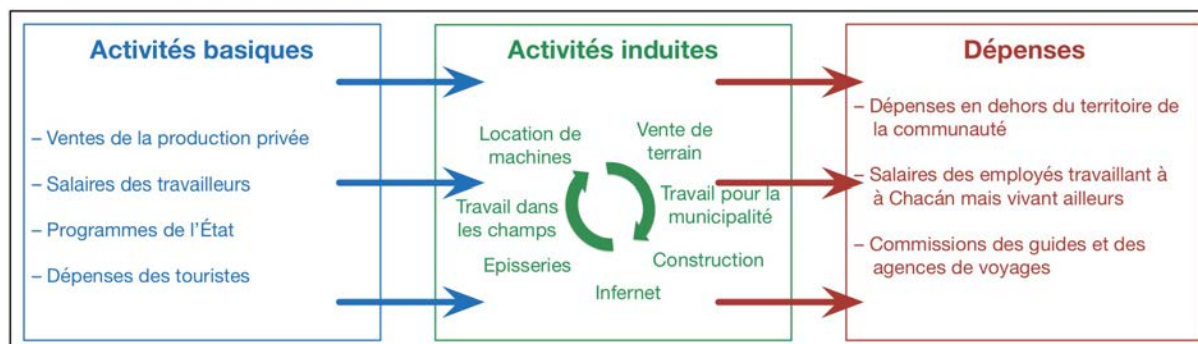
- I. Les activités basiques** regroupent toutes les activités qui font entrer des liquidités à l'intérieur du territoire. Il s'agit autrement dit de l'exportation de biens et services et des captations de ressources extérieures au territoire : vente des produits de l'agriculture et de l'élevage, des dépenses des touristes, des salaires des travaux effectués à l'extérieur de territoire (par exemple la construction à Izcuchaca) ou encore du personnel payé par l'état (par exemple l'enseignante au collège). Toutefois, dans cette catégorie, il faut aussi inclure l'aide directe que l'Etat apporte à certaines familles de Chacán dans le cadre de ces programmes sociaux : le *Programa juntos* est un programme qui vise à aider les familles pauvres²⁸ dont au moins un des enfants est scolarisé et dont l'état de santé est contrôlé au centre de santé. Ces familles recevaient S/. 200 (environ CHF 60.00) tous les deux mois. Le *Programa pensión 65* avait quant à lui pour objectif d'aider les personnes de plus de 65 ans à payer leurs nécessités de base avec un apport d'égalité S/. 200 tous les deux mois.
- II. Les activités induites** sont les activités qui font circuler les liquidités à l'intérieur du territoire et qui, selon la théorie de Hoyt, ont un effet démultiplicateur car l'argent mis en circulation a la possibilité d'arriver dans les mains de ceux qui n'ont pas accès aux revenus extérieurs. Ces activités induites à Chacán pouvaient prendre plusieurs formes, de la location de matériel agricole à la vente de produits dans une boutique locale, en passant par le travail dans les champs ou de la vente de nourriture lors des assemblées générales de la communauté ou des tournois de football. Elles ont toutes en commun de se passer directement à Chacán et de s'adresser à la population autochtone principalement.
- III.** La troisième catégorie concerne les **dépenses en dehors de la communauté**²⁹ : ces dépenses concernent avant tous les achats effectués notamment à Izcuchaca où l'immense majorité des villageois allaient faire leurs courses. Cela concerne aussi

²⁸ Je ne veux pas aborder ici les critères de la définition de la pauvreté ici, mais il s'agissait d'une pauvreté monétaire et des visites étaient parfois faites pour contrôler si les familles correspondaient à ces critères.

²⁹ Ce que Hoyt a nommé fuites, c'est-à-dire la sortie des capitaux en dehors du territoire considéré. Personnellement, je n'aime pas ce terme de fuite qui est connoté négativement et son usage présupposerait qu'il soit favorable que l'argent ne sorte pas de la communauté. Or, comme le montre l'anecdote de Noemi, sortir de la communauté, géographiquement, ne signifie pas forcément quitter les réseaux de parentés s'étalant largement au-delà des frontières géographiques de Chacán. C'est pourquoi je préfère parler des dépenses en dehors de la communauté.

par exemple les dépenses liées à la téléphonie, au déplacement en transport collectif en dehors de la communauté ou encore les consultations médicales privées³⁰.

Figure 1 : les activités basiques, des activités induites et les dépenses de la communauté de Chacán



Je mobilise ici la théorie de Hoyt à des fins purement descriptives : mon but est uniquement de caractériser les différentes activités économiques présentes à Chacán en montrant que les activités basiques et induites étaient très diversifiées mais que l'argent ne « restait » pourtant pas longtemps à Chacán car la majorité des dépenses étaient faites à l'extérieur de la communauté. Ce tableau permet aussi de situer les activités liées au tourisme, qui *a priori* sont plutôt des bases (vente de biens et services) mais pourrait aussi impliquer des activités induites dans le cas où un fournisseur de service ferait appel à un voisin pour l'aider à préparer un repas par exemple. Toutefois, je me restreins ici à un usage purement descriptif qui détourne la théorie de Hoyt de son objectif premier qui était d'aider à la compréhension du développement régional. L'idée, derrière la description, était de montrer qu'une région devait non seulement avoir une importante part d'activités basiques afin d'attirer des capitaux, mais devait également présenter suffisamment d'activités induites pour que ces capitaux circulent et se répartissent au sein de la population ; quant aux fuites, elles devraient, selon cette théorie, être évitées autant que possible³¹.

³⁰ L'État péruvien a mis en place un système d'assurance maladie gratuite, le *Seguro Integral de Salud* (SIS). D'après l'infirmière du centre de santé, presque tous les villageois de Chacán y sont inscrits et ceux qui ne le sont pas bénéficient d'une autre assurance. Le SIS prend en compte tous les services de bases liés à la santé (consultation au centre de santé, planification familiale, médication, etc.) mais certaines interventions plus importantes comme des opérations ne sont pas prises en charge et doivent être payées par les familles. C'était le cas par exemple de Lupita qui a dû vendre ses moutons afin de payer son opération. Pour plus d'information sur le SIS : <http://www.sis.gob.pe/nuevoPortal/index.html> (consulté le 22.03.2016).

³¹ Dans mon rapport pour le CBC, je me suis inspiré de ce modèle de développement régional en expliquant comment on pouvait imaginer des stratégies pour dynamiser les retombées économiques du tourisme. J'ai statué que si les dépenses des touristes pouvaient effectivement s'avérer importantes, elles n'auraient qu'un faible impact sur la communauté si tout l'argent était dépensé à l'extérieur ; afin de faire circuler cet argent, j'ai proposé de me tenir à disposition afin de réfléchir à des solutions pour renforcer les activités induites. Suite à cela, j'ai eu un retour intéressant d'une des employées du CBC qui m'a expliqué que justement, le CBC avait mis en place une telle stratégie dans une autre communauté en proposant aux membres de l'association d'implanter un

4.4. Le tourisme dans la région de Cusco

Cusco : « le nombril du monde », « la capitale de l'empire Inca », « le cœur des Andes péruviennes ». Les qualificatifs évocateurs d'exotisme ne manquent pas pour décrire cette ville incontournable pour l'immense majorité des circuits touristiques à l'intérieur du territoire péruvien. Rien que l'orthographe de son nom évoque la destination « exotique », « mythique » voire « mystérieuse »³² vantée par les catalogues touristiques : Cusco, orthographe officielle en espagnol, se transforme fréquemment en Cuzco. Parfois même, c'est l'orthographe quechua qui est utilisée « Qosqo », nom qui signifie « nombril » et qui était utilisé à l'époque impériale. Comme le souligne Raymond (2001b, 31ss), cette ville concentre tous les éléments de « l'image touristique » du Pérou : héritage historico-culturel des Incas, passé colonial, sublime beauté des sommets enneigés des Andes sans oublier les indigènes eux-mêmes et leurs habits bariolés en laine d'alpaca. La réputation de la ville tient également à la présence du sanctuaire historique du Machu Picchu, « l'une des plus grandes réalisations artistiques, architecturales et d'aménagement du territoire au monde et le plus important patrimoine matériel laissé par la civilisation inca » (UNESCO 2016). « La légendaire cité perdue des Incas », pour reprendre une expression des guides de tourisme, est d'ailleurs informellement qualifiée comme l'une des sept merveilles du monde moderne.

Mon objectif n'est pas de présenter en détail la situation touristique de la région de Cusco mais, afin de pouvoir situer Chacán dans le contexte régional, il était important de préciser certains éléments. Je me restreins pourtant à des informations de bases en renvoyant à la littérature déjà existante pour plus de détails (Aisner 1988; Figueroa Pinedo, Arellano, et Tello-Rozas 2014; Raymond 2001b; van den Berghe et Flores Ochoa 2000).

Située dans la région du « sud andin » à 3400 mètres d'altitude et comptant environ 350'000 habitants, Cusco est une destination quasiment obligatoire pour les circuits touristiques passant par le Pérou. Comme beaucoup de touristes et en tant qu'étranger, vivant dans le centre historique (une toute petite partie de la ville) et fréquentant certains milieux seulement, j'ai d'abord eu une vision très caricaturale et limitée de la ville : en effet, le centre historique semble quasiment entièrement dirigé vers l'industrie du tourisme, avec ses innombrables hôtels, restaurants, marchés, boutiques de souvenirs et agences de voyage, sans parler des marchands ambulants ou des « paysannes en habits traditionnels » proposant de se faire prendre en photo avec leur lama ou agneau. Les aspects culturels voire ethniques étaient

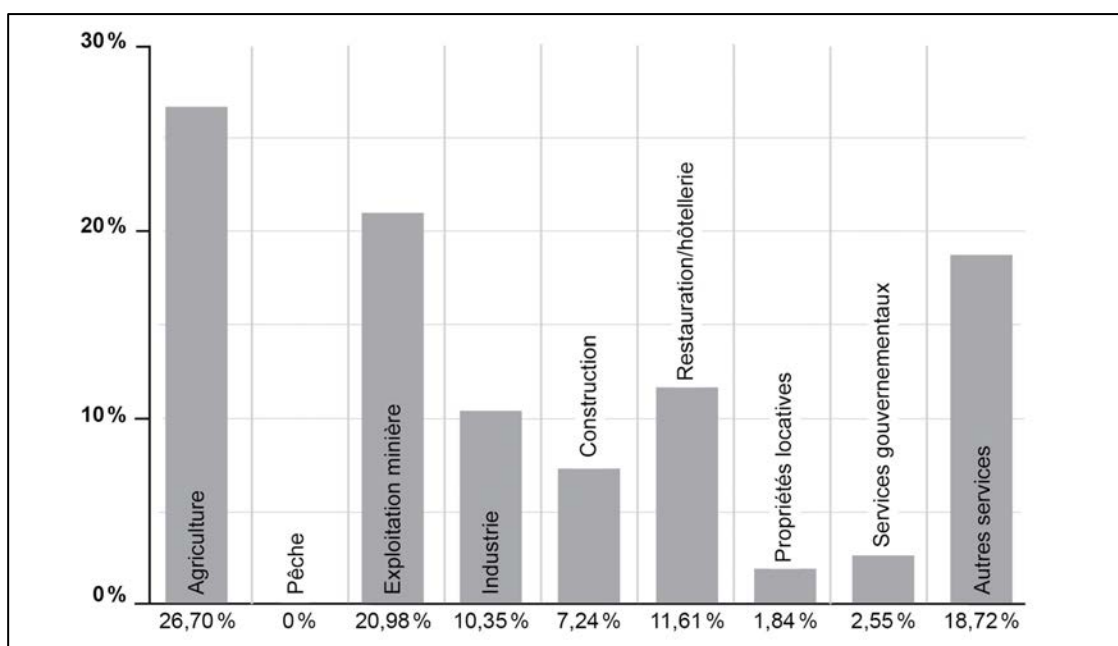
restaurant destiné à la fois aux touristes et aux locaux (avec bien entendu des tarifs différents). Cette approche m'a naturellement beaucoup intéressé mais il est encore trop tôt pour en avoir reçu un retour.

³² Quelques-uns des qualificatifs qui ressortent de l'analyse des catalogues touristiques effectuée par Raymond (2001b). J'ai complété cette liste par mes propres observations.

sans cesse mis en avant et il m'était souvent impossible de traverser le centre-ville sans me faire accoster au moins une fois pour un produit touristique.

Toutefois, il convient de rappeler que la ville de Cusco est très grande et le centre fréquenté par les touristes très restreint. Aussi, comme le montre le tableau 3 ci-dessous, l'industrie du tourisme (qui, d'après les auteurs, est ici représentée par la restauration et l'hôtellerie)³³, bien que très importante, n'était que le troisième contributeur au PIB de Cusco, derrière l'agriculture et l'activité minière.

Tableau 3 : PIB de Cusco par secteur, 2012



La *tourismification* « de masse » de la région remonte à 1969 avec la création du plan COPESCO³⁴ (coopération entre le Pérou et l'Unesco). Ce plan visait à mettre en valeur les monuments et lieux d'intérêt historique de la région de Cusco et Puno, tout en orientant son action principalement autour du tourisme comme activité moteur principale du développement régional (Aisner 1988). Parmi les réalisations les plus importantes, on compte la construction d'infrastructures touristiques et d'hébergements, l'amélioration des voies de communication et la restauration de certains sites archéologiques. Cette période coïncide également avec une facilité d'accès largement influencée par l'offre de vol de charters bon marché au départ de l'Europe.

³³ Personnellement, je plaiderais pour l'élargissement de l'industrie du tourisme à d'autres secteurs, notamment à ceux des transports et des tour-opérateurs, sans oublier tout le secteur de l'économie informelle que nourrit le tourisme.

³⁴ Ce plan a connu diverses mises à jour dont la dernière date du 12 juin 2015.
<http://www.planconpesconacional.gob.pe/quienes-somos.html> (consulté le 22.03.2016).

Au cours de la décennie de 1970, Cusco confirme son statut de ville phare du tourisme au Pérou. L'amélioration des chemins d'accès y a beaucoup contribué, de même que la réputation croissante de Machu Picchu : en effet, comme le souligne Raymond (2001a), entre 1969 et 1979, le nombre annuel de visiteurs à Machu Picchu a été multiplié par dix, passant de 10'000 à presque 100'000 en dix ans. Il faut ici mentionner que l'inscription en 1983 sur la liste du Patrimoine mondial de l'humanité de l'Unesco a largement contribué à la place prédominante de Cusco. Ce qui paraît intéressant, c'est que selon Aisner (1988), le plan COPSECO et l'espoir que le développement touristique apportait à la région de Cusco semblent avoir largement contribué au fait que Cusco n'a que peu été touché par la guerre civile de *Sendero luminoso* qui a particulièrement frappé le Pérou durant la décennie de 1980. Aisner soutient que le tourisme et la présence de nombreux étrangers semblent avoir concouru à tenir à l'écart les conflits politiques, renforçant du même coup l'importance touristique de Cusco dans la configuration nationale.

Finalement, le règne de A. Fujimori, le président libéral qui a redynamisé l'économie péruvienne et mis fin au conflit avec le *Sendero luminoso*³⁵, a vu un véritable « boom touristique » dès l'année 1993. Ainsi, comme le montre le tableau 4 ci-dessous, le nombre d'arrivées a considérablement cru depuis 1992 et a dépassé le million en 2011. Il est aussi intéressant de constater que si le nombre de touristes nationaux a doublé en 20 ans, l'augmentation est surtout due au nombre de touristes étrangers qui a été multiplié par 17.

³⁵ Bien que ce conflit continue encore actuellement (mars 2016) à faire des victimes principalement liées au narco trafic, l'arrestation de son leader, Abimaël Guzmán, en 1992 a mis fin au pic de violence.

Tableau 4 : l'évolution du nombre de touristes à Cusco, de 1992 à 2012

Année	Touristes étrangers	Touristes nationaux	Total
1992	45 734	196 530	242 264
1993	69 173	228 118	297 291
1994	131 536	256 913	388 449
1995	173 894	254 795	428 689
1996	216 758	247 415	464 173
1997	218 752	248 963	467 715
1998	269 762	227 204	496 966
1999	330 349	232 070	562 419
2000	361 211	218 483	579 694
2001	410 448	233 084	643 532
2002	366 325	249 908	616 233
2003	455 249	241 542	696 791
2004	491 822	242 504	734 326
2005	528 394	243 466	771 860
2006	564 967	244 428	809 395
2007	601 540	245 390	846 930
2008	638 112	246 351	884 463
2009	614 374	247 313	861 687
2010	517 123	248 275	765 398
2011	674 685	325 876	1 000 561
2012	775 423	408 765	1 184 188

(source : Figueroa Pinedo, Arellano, et Tello-Rozas 2014)

À Cusco, l'offre touristique est immense. Il y a tout d'abord lieu de relever l'intérêt principal lié au tourisme culturel qui constitue le corps du tourisme à Cusco. En première loge se trouve le sanctuaire historique du Machu Picchu, qui constitue l'attraction principale de la région, avec près d'un million de visites en 2012 (INEI 2016a; INEI 2016b), équivalent à plus de 2660 entrées par jour. Les agences de voyage proposent également de nombreux circuits à la découverte du patrimoine archéologique des Incas, que ce soit à Cusco même ou dans la « Vallée sacrée des Incas ». Il faut ici soulever l'immense marché qui émerge du tourisme culturel et de l'imagerie utilisée, focalisée sur la culture inca.

Un autre des attraits touristiques de la région concerne l'héritage patrimonial de l'époque coloniale (de 1532 jusqu'à l'indépendance du pays en 1824) et il faut mentionner de nombreuses églises catholiques avec notamment, sur la *Plaza de Armas* de Cusco, la cathédrale et l'église des Jésuites. De plus, plusieurs hôtels parmi les plus luxueux de Cusco ont été construits dans les murs d'anciennes demeures coloniales, elles-mêmes sont souvent construites sur des fondations incas. Il est finalement intéressant de noter que seuls les époques impériale (vers 1400 jusqu'en 1533, avec l'exécution de l'Inca Atahualpa par Pizzaro) et coloniale soient identifiées comme des attractions culturelles (Raymond 2001b).

Cusco est aussi connu pour son offre de tourisme d'aventure (de nombreux treks sont proposés, mais également des sorties en VTT, du rafting, etc.) ; le tourisme rural ou ethnique est aussi à l'honneur (visites de « communautés natives » qui s'incluent aussi bien dans les

circuits de masse que dans les offres de niches, telle Chacán), de même que le tourisme spirituel lié surtout au néo-chamanisme. Il convient également de souligner que l'offre touristique de la région se décline pour s'adapter à de nombreux budgets : du tourisme *backpackers* au tourisme de luxe, tout un éventail d'offres est disponible.

Le TRC s'inscrit au carrefour de ces divers types de tourisme et la rhétorique des publicités met en avant aussi bien l'aventure, l'authenticité, la découverte de la nature et la rencontre avec la population locale. Les années 2000 ont également vu l'offre de TRC s'accroître de manière considérable, notamment avec l'émergence d'un plan gouvernemental en 2007 (MINCETUR 2016; Viceministerio de Turismo 2008)³⁶. En outre, depuis 2012, un plan de développement pour un tourisme durable (Viceministerio de Turismo 2013) a été adopté par le gouvernement. Les origines de cette pratique remontent aux années 1970 sur les îles et les rives du lac Titicaca (principalement Amantaní et Taquile). Plus qu'un choix, c'était en fait la seule possibilité pour y résider, en dehors du camping : il s'agissait avant tout d'une pratique informelle réservée aux touristes les plus aventureux. Petit à petit, le concept s'est étendu d'abord à la région de Cusco puis à l'ensemble du Pérou, grâce notamment au soutien du gouvernement³⁷. Actuellement, l'offre de TRC est très diversifiée au Pérou³⁸ et plusieurs initiatives ont fait l'objet d'études de cas (concernant le Pérou, voir notamment Abarca 2005; Jaime, Casas, et Amparo 2011; Stronza 2005; Ugarte et Portocarrero 2014).

Il y aurait bien entendu encore beaucoup à dire sur le tourisme à Cusco. Mais cette présentation a pour seul objectif d'introduire Chacán dans le contexte régional du tourisme (représentée par l'image 8 ci-dessous). On en retiendra surtout une concurrence marquée avec une offre relativement limitée à certains circuits. Ainsi, les circuits des services *pool* (car touristique) proposent des arrêts à Pisac (ruines, marché artisanal), puis au musée Inkariy (situé dans la Vallée sacrée, entre Pisac et Urubamba), à Ollantaytambo (ruines, départ du train pour le Machu Picchu), Maras (salines, ruines) et Chinchero (ruine, marché et démonstrations de tissage andin, église). S'il est relativement facile pour les voyageurs indépendants de se rendre sur ces lieux en transport en commun, des communautés qui se trouvent en dehors des routes touristiques comme Chacán sont très handicapées de ce point de vue.

³⁶ Voir également l'annexe 9.3 p. 130.

³⁷ Les informations données ici proviennent en grande partie des témoignages de guides et de politiciens rencontrés lors de ma participation au *VIII Encuentro Nacional de Turismo Rural Comunitario* en novembre 2014 à Lima.

³⁸ Je renvoie ici au site internet officiel présentant l'offre de TRC : <http://www.turismoruralcomunitario.com.pe/> (consulté le 22.03.2016).

Image 8 : carte touristique de la région de Cusco



Source : <http://buscuscoollanta.com/images/assets/mapa-del-valle-sagrado-cusco.jpg> (consulté le 22.03.2016).
L'indication de Chacán a été ajoutée par moi-même.

5. La configuration développementiste

Ce chapitre est consacré à l'analyse des acteurs et de leurs relations au sein de ce qu'Olivier de Sardan (2001, 731) a nommé la « configuration développementiste », c'est-à-dire un « ensemble complexe d'institutions, de flux et d'acteurs, pour qui le développement constitue une ressource, un métier, un marché, un enjeu, ou une stratégie ». Je précise que ce chapitre se concentre uniquement sur le cas de l'association de TRC Ñusta Encantada et se distingue donc du chapitre suivant qui implique tous les *tourates* de Chacán ainsi que d'autres acteurs professionnels pour proposer une analyse du champ du tourisme.

Je tiens d'ailleurs ici à soulever la distinction que j'opère entre les notions de configuration développementiste et de champ. Olivier de Sardan (2001) considère que le terme « configuration développementiste » est plus souple, neutre et descriptif que celui de champ qui provient des théories de Bourdieu et qui est notamment utilisée par Lavigne-Delville (2000). Je ne partage pas complètement cette opinion car s'il est vrai que les théories de Bourdieu peuvent, selon la manière dont elles sont mobilisées, faire émerger des rapports de forces « figés » dans des rapports de classes, ses écrits ont été d'une grande inspiration pour moi (cf. chapitre suivante). Si j'ai choisi d'utiliser la notion de « configuration développementiste » ici et celle de « champ » là, c'est parce qu'à mon avis, elles ne recouvrent pas tout à fait les mêmes éléments. L'idée de champ fait pour moi référence à un espace social relativement ouvert et définitivement globalisé. En effet, quand Bourdieu parle de champ littéraire, la limite de ce champ n'est bien entendu pas territoriale mais relationnelle et les notions de réseau, de reconnaissance et de positionnement sont fondamentales. De fait, qu'il faille lutter pour y avoir sa place et y maintenir sa position, la notion de champ met l'accent sur le caractère dynamique et amplement ouvert de cet espace. La « configuration développementiste » fait en revanche référence à une analyse effectivement plus descriptive d'une situation localisée où le développement, en tant que processus social, est visible et observable à travers les pratiques et discours des acteurs présents.

5.1. Les acteurs en présence

Je veux d'abord présenter les différents acteurs qui intervenaient à Chacán en précisant vers quoi étaient dirigées leurs interventions. Pour ce faire, j'ai divisé le territoire de la communauté en trois espaces distincts, bien que perméables (cf. image 9 p. 58) :

- L'espace domestique regroupe les foyers ainsi que les champs qui sont la propriété privée des villageois (cercle vert). J'ai fait ici la distinction entre les foyers de l'association Ñusta encantada et les autres foyers, non parce qu'il existait une différence fondamentale entre eux mais parce que d'un point de vue des interventions des ONG, ces deux groupes n'étaient pas au même niveau. Toutefois, il ne faut pas oublier que le TRC concernait l'entier de la communauté, dans le sens que chacun pouvait être vu (et photographié) par les touristes et participait dès lors à la construction de l'image de la communauté que se faisaient les touristes. Cela ne signifie pourtant pas qu'il n'y ait pas de laissés-pour-compte qui ne pouvaient pas profiter de la venue des touristes.
- L'espace collectif (en brun) regroupe d'une part les infrastructures publiques (le bâtiment de la municipalité, le collège et son stade de foot attenant, les jardins d'enfants, le centre de santé, la place centrale de la communauté ainsi que les diverses infrastructures telles que les puits, les routes, les poteaux électriques ou encore les canaux d'irrigation) et d'autre part des entités privées ou associatives (épiceries, associations de transport en commun).
- L'espace touristique (en bleu) regroupe finalement les principales attractions touristiques : le lac de Huaypo, le mirador de Huanacaure, les restes archéologiques et, à cheval entre l'espace domestique et l'espace touristique, les maisons des membres de l'association Ñusta Encantada.

Je tiens à préciser qu'il s'agit d'une catégorisation étique car quand je l'ai présentée à Lupita ou à Victor, deux membres de l'association, ceux-ci ne qualifiaient pas de la même manière les éléments en question. Il y a une raison évidente à cela : certains lieux ou certains éléments étaient à la fois touristiques, domestiques et collectifs. Par exemple, le lac de Huaypo était la principale attraction touristique de Chacán, mais il s'agissait également d'un lieu où les villageois allaient pêcher, au bord duquel ils avaient des champs et dont l'eau servait à alimenter toute une partie de la communauté ; dès lors, plusieurs interprétations lui étaient assignées. Je précise donc que ce sont des catégories perméables, basée sur mes observations et qui ont été définies afin de mieux positionner les acteurs extérieurs intervenant à Chacán.

À partir de là, il est donc possible de montrer l'activité des principaux acteurs extérieurs qui participaient à la configuration développementiste. Sur l'image 9 (p. 58), j'ai placé à droite les acteurs publics qui se déclinaient en trois niveaux :

- Le gouvernement national intervenait aussi bien dans l'espace collectif (en finançant les infrastructures les plus importantes comme le collège ou le centre de santé) que dans l'espace domestique, grâce à ses programmes sociaux qui bénéficiaient directement à certains villageois.
- Le gouvernement régional intervenait surtout au niveau de l'espace collectif (financement de certaines routes par exemple). Toutefois, depuis que l'association Ñusta Encantada a intégré la RedTURC Inca en septembre 2015, elle recevait de DIRECTUR (Dirección Regional de Comercio Exterior y Turismo – Cusco), qui dépend du gouvernement régional, un appui principalement en termes de formation.
- Le *Municipio provincial de Anta*, qui correspond à une entité politique regroupant huit communautés dont Chacán, intervient dans l'espace touristique en apportant un soutien financier ou logistique à certains projets (par exemple le camping touristique de Huaypo). De plus, le *Municipio* avait divers projets d'intervention directement dans les maisons des villageois, en les aidant à construire des hangars pour l'élevage de cochons d'Inde par exemple. Il y avait également, comme je l'ai déjà mentionné plus haut, un projet de partenariat avec Wara pour un programme de *viviendas saludables* à Chacán Chico.

Sur la partie gauche de l'image 9, j'ai placé les acteurs de la société civile :

- Wara était l'ONG la plus présente à Chacán et était active sur plusieurs fronts. Il s'agissait d'une organisation sans but lucratif fondée en 2007 et qui intervenait dans 26 communautés paysannes de la région de Cusco. Ses domaines d'interventions allaient du renforcement de l'économie locale à l'amélioration de la santé, en passant par le thème de l'éducation et la protection de l'environnement. Son bailleur de fond principal était l'ONG espagnole Ayuda en Acción. Wara comptait une demi-douzaine d'employés salariés, dont deux travaillaient principalement à Chacán : Claudio, présent depuis le début du projet de Chacán, et Octavia, qui a travaillé pour Wara entre 2014 et septembre 2015. Ces deux employés connaissaient parfaitement le contexte de la communauté, étaient toujours au courant de tout ce qu'il s'y passait (toutes les *faenas*, les assemblées, les réunions, etc.) et parlaient couramment quechua, même s'ils menaient la plupart de leurs réunions en espagnol.

Ainsi, son activité directe était dirigée vers les foyers de ses bénéficiaires (dont les membres de l'association Ñusta Encantada) et il s'agissait avant tout de formations sur la manière d'améliorer les conditions de vie et d'appui matériel. Mais Wara a aussi travaillé pour la construction de l'image touristique de Chacán et la promotion

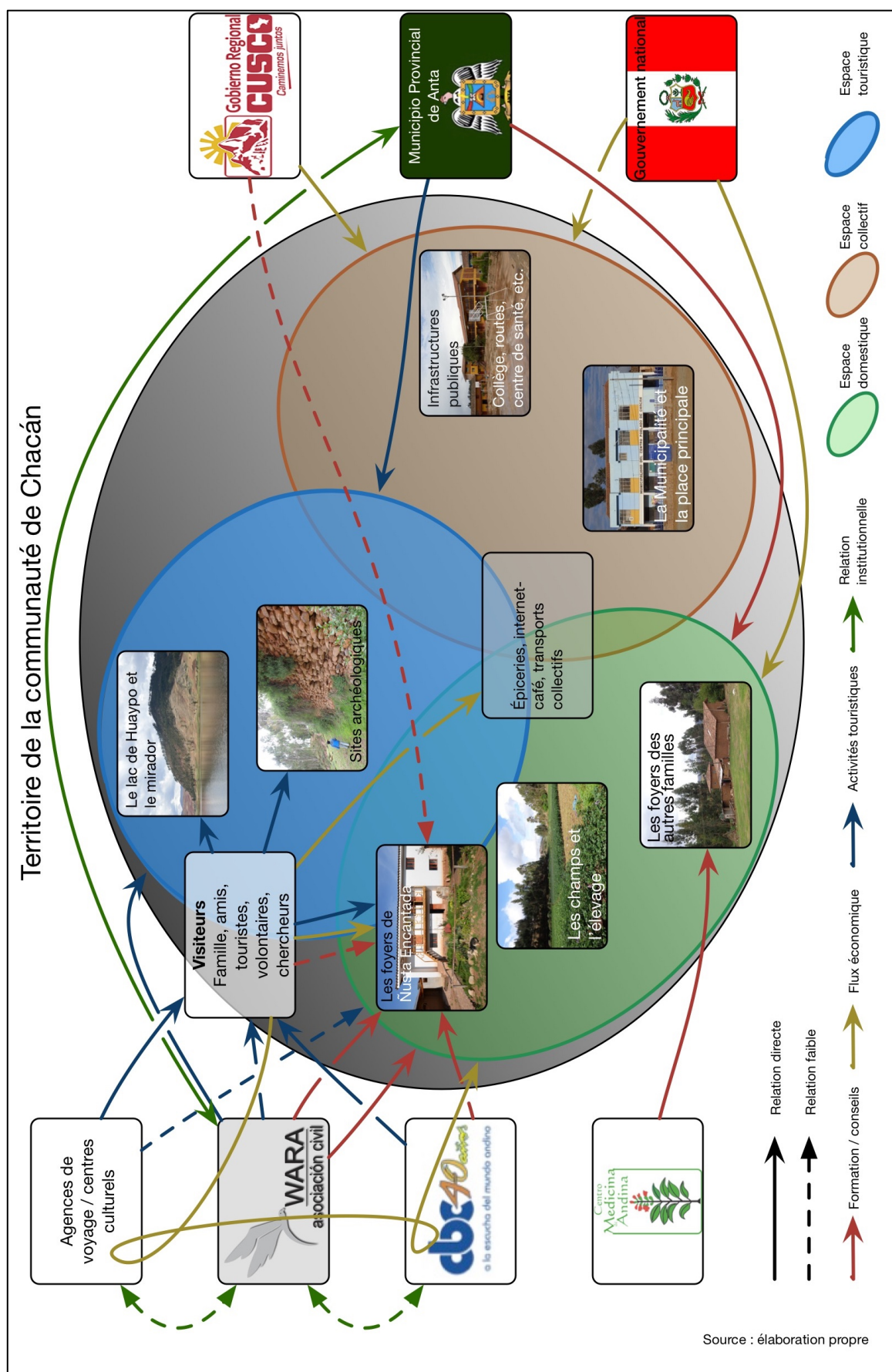
de la destination, par exemple à travers un flyer (cf. annexe 4 p. 133) ou de vidéos publiées sur Youtube (par exemple : Productora Wayruro 2015). Wara organisait aussi les séjours touristiques des volontouristes de son bailleur de fond principal Ayuda en Acción et des *pasantías*.

- Vient ensuite le Centro Bartolomé De las Casas, qui devait intervenir une fois par mois. Fondé en 1974, le CBC était l'une des institutions cusquéniennes les plus reconnues pour ses interventions de développement ainsi que pour son académie de quechua, sa grande bibliothèque et sa maison d'édition qui a publié de nombreux ouvrages scientifiques³⁹. L'ONG employait une trentaine de personnes et était financée principalement par Brot für die Welt, une ONG allemande. Elle déclinait son activité de développement en plusieurs secteurs : « gouvernabilité et justice interculturelle », « éducation interculturelle », « gestion sociale de l'eau » et « économie solidaire et commerce équitable », où j'ai justement fait mon stage entouré de trois employés : Clara et Pedro étaient employés au sein de l'ONG pour mener à bien des activités de développement dans ce domaine, alors que Roberto était un guide de voyage engagé par l'ONG pour travailler à l'agence CBCtupay. En intervenant à Chacán autour de ce projet de TRC, le CBC avait comme objectif principal de permettre aux membres de l'association d'améliorer leurs conditions de vie notamment grâce à un nouveau revenu économique. Il voulait également agir pour « valoriser le patrimoine culturel » et lutter contre l'immigration en ville. Ces employés connaissaient très bien la situation touristique de la région de Cusco (notamment en ce qui concerne les standards et les tarifs) et ils étaient au courant des différentes politiques publiques en termes de tourisme et notamment de TRC. Toutefois, contrairement à Wara, le CBC était peu présent à Chacán : en théorie, des ateliers étaient prévus une fois par mois mais en pratique, les interventions étaient moins régulières. En tant qu'agence de voyage responsable, CBCtupay envoyait également des touristes à Chacán. En 2014, quatre groupes de touristes (dont deux de plus de 20 personnes) ont voyagé avec le CBC à Chacán ; à ma connaissance, aucun touriste du CBC n'est allé à Chacán en 2015.

³⁹ Ce constat est tout à fait empirique : presque systématiquement, quand j'expliquais ce que je faisais au Pérou à différentes personnes (amis, villageois des communautés paysannes, étudiants ou professeurs à l'université, guides de voyage, politiciens, chauffeur de taxi, à Cusco mais aussi dans d'autres villes du Pays et même parfois à l'étranger), les gens acquiesçaient dès que je parlais du CBC. Il me paraît important de souligner cela car la dysmétrie de la réputation était l'un des enjeux important de conflits entre les ONG.

- Le *Centro de Medicina Andina* (CMA) était la troisième ONG qui intervenait à Chacán. Elle a participé à fonder la *Asociación de Adultos mayores de Medicina Andina* (AAMA) dont le but était de valoriser le savoir médical traditionnel des « anciens » de la communauté. La fabrication de pommades ou de sirops médicinaux, de même que la diffusion de connaissances liées à l'usage médical d'infusions de certaines plantes, étaient les objectifs directs. Toutefois, cette association avait aussi un but social plus général en voulant proposer un cadre pour que les personnes âgées qui n'avaient plus forcément de famille à Chacán pussent se rencontrer une fois par mois. Cette association reposait beaucoup sur le savoir d'un *curandero* [guérisseur] habitant à Chacán et très connu dans la région.
- Des agences de voyage organisaient parfois des visites à travers le village mais les bus ne s'arrêtaient généralement qu'au lac de Huaypo, où une courte pause était faite pour prendre des photos. Il n'y avait en général pas de lien avec la population locale mais au moins une agence proposait aux touristes de s'arrêter dans le village pour visiter la maison d'une villageoise qui habitait à Lucre et qui leur faisait voir sa cuisine et son élevage de cochons d'Inde.
- À ces acteurs institutionnels s'ajoutait un groupe d'acteurs individuels que j'ai nommés « visiteurs » sur l'image 9 (p. 58). Ce groupe a été représenté à l'intérieur du cercle de la communauté pour signifier la proximité des relations à l'échelle individuelle. Il s'agissait surtout des visites de familles, de touristes, de volontouristes de Wara, ou encore des chercheurs, comme je l'ai été moi-même. On peut s'interroger sur la pertinence d'une seule catégorie pour regrouper autant de types différents d'acteurs ; j'ai fait ici ce choix car l'important était pour moi de montrer que quel que soit le statut « officiel » de ces personnes, d'autres interprétations risquaient d'émerger parmi les villageois. Ainsi, j'étais moi-même officiellement un anthropologue engagé par le CBC, mais dans la pratique, j'étais aussi bien touriste, volontaire et, avec le temps, simplement ami. Ce qui m'importait en revanche, c'était le fait que ces visiteurs non seulement fréquentaient les lieux de l'espace touristique et étaient des usagers des épiceries, de l'internet-café et des transports ; mais surtout, ils étaient souvent amenés – du moins selon ma propre expérience – à intervenir directement dans l'espace domestique en prodiguant les conseils que leur demandaient les villageois, en les aidant dans leurs tâches quotidiennes ou encore en achetant certains biens (artisanat) ou services (repas, nuitées) ; or seuls ces achats différenciaient les touristes des visites de familles.

Image 9 : schéma des acteurs extérieurs intervenant à Chacán



Ce schéma permet de visualiser les acteurs en présence et la manière dont ceux-ci intervenaient non seulement sur la scène touristique mais également sur celle du développement. Un premier constat d'une grande importance d'un point de vue de l'étude de la configuration développementaliste concerne la confusion générale qui ressort de ce schéma : de nombreuses flèches partent dans de nombreuses directions et il est difficile d'avoir une idée générale de la situation, et cela alors même que ce schéma est simplifié. La notion d'arène est ici très explicite, mais c'est une arène fragmentée avec des frontières floues entre les différentes logiques d'interventions. Il convient donc de soulever quelques-unes des caractéristiques de cette situation avant d'approfondir plus spécifiquement certaines relations dans la suite de ce chapitre.

Aussi, on constate que chacun des trois espaces était investi par différentes institutions. Si l'espace collectif était très peu concerné par les interventions provenant de la société civile, les deux autres l'étaient beaucoup plus. On remarque toutefois que le CBC n'intervenait pas directement dans l'espace touristique : bien sûr, il envoyait des touristes, mais il n'était pas actif dans l'identification et la mise en valeur des attractions de Chacán et se contentait de ce qu'il y avait déjà. En revanche, Wara avait investi beaucoup d'énergie et de temps pour amplifier qualitativement et quantitativement l'offre touristique de Chacán (par exemple en faisant un inventaire des lieux à promouvoir). Quant à l'espace domestique, on peut noter le fait qu'un grand nombre de flèches convergent spécifiquement vers les foyers des membres de l'association Ñusta Encantada. Bien entendu, cela est en partie dû à la distinction que j'ai moi-même opérée dans le but de rendre visible cette convergence d'intérêt et il est vrai que je n'ai pas fait figurer les autres associations. Ces dernières n'étaient cependant soutenues que par une seule institution (sauf dans le cas de l'association des *viviendas saludables* de Chacán Chico) alors que l'association Ñusta Encantada recevait non seulement un soutien de Wara et du CBC, mais percevait également un soutien indirect de DIRCETUR. Cette situation particulière sera étudiée dans la section suivante.

Un autre point concerne le manque de collaboration entre chaque institution intervenante. Certes Wara et le *Municipio provincial de Anta* collaboraient pour le projet des *viviendas saludables* de Chacán Chico ; il est également vrai que le CBC avait collaboré de très près avec DIRCETUR dans le but de reformer la RedTURC Inca. Mais ce sont les deux seuls exemples de collaboration institutionnelle et seule la première avait une conséquence directe sur Chacán. Au contraire, plutôt qu'un esprit de collaboration, j'ai remarqué qu'il existait soit une concurrence marquée parmi les ONG (notamment entre Wara et le CBC, comme je l'explique plus en détail dans la section 5.5 p. 78), soit une indifférence (par exemple entre ces deux ONG et

le CMA). Il convient aussi de dire que les agences de voyage qui proposaient déjà des tours à Chacán n'avaient à ma connaissance jamais été contactées ni par les membres de l'association ni par les ONG, et que les agences ou centres culturels qui avaient été contactés par Wara n'envoyaient pas encore de touristes à Chacán.

Je dois finalement remarquer que par manque de données disponibles, je n'ai pas pu quantifier de manière précise les relations, que ce soit en termes économiques, d'énergie ou de temps. Toutefois, il est clair que les acteurs institutionnels qui intervenaient n'avaient ni les mêmes moyens, ni le même pouvoir au sein de cette arène. Ainsi, Wara investissait beaucoup à Chacán et les employés y venaient plusieurs fois par semaine pour donner des formations, organiser des réunions, évaluer des maisons et, plus rarement, rencontrer certaines personnalités. De plus, ils ont fourni à l'association Ñusta Encantada un grand nombre de biens (par exemple des sacs de ciment, des meubles ou des éléments de la salle de bain). En comparaison, le CBC était nettement moins investi dans les affaires de l'association, n'y intervenant que pour donner une fois par mois une formation.

5.2. Hôtes ou bénéficiaires : quel statut pour les membres de l'association Ñusta Encantada ?

Il convient maintenant d'interroger la relation qu'entretenaient les membres de l'association Ñusta Encantada avec les deux ONG. Tout d'abord, il faut ici préciser que cette association est née d'un projet antérieur lié à la première intervention de Wara dans la communauté de Chacán, en 2010 : il s'agissait de créer une association de *viviendas saludables*, c'est-à-dire de foyers sains, dans le but principal d'améliorer la santé des enfants en âge d'aller à l'école. La première association comptait 97 familles. Dès le départ, une sélection a été opérée parmi les villageois car cette première association n'était qu'aux familles avec enfants. Comme l'explique un des employés de Wara, cela était dû aux conditions du projet que l'ONG avait soumis à son bailleur :

En principe, pour le financement que nous donne Ayuda en Acción, nous devons nous dédier aux enfants de la communauté. Donc nous devons nécessairement intervenir dans la maison des familles qui avaient des enfants. Donc oui, nous sommes coincés de ce côté. (Alfredo, 20.01.2015)

Par ailleurs, il est intéressant de noter que le secteur Chillacucyo a été complètement écarté de ce premier projet, alors que justement il était considéré comme le plus pauvre de la communauté⁴⁰. La raison n'était bien entendu pas la même pour tout le monde : d'après un

⁴⁰ Le Président de la communauté – qui habitait justement ce secteur – m'a confié que la vie y était beaucoup plus difficile principalement à cause de son éloignement du centre de Chacán, du manque de voies de

villageois venant justement de ce secteur, les réunions initiales de Wara avaient eu lieu en même temps que d'autres activités du secteur et pour cette raison, les villageois avaient manqué l'occasion de participer à ce projet. Du côté de Wara, un des employés m'a dit qu'il avait essayé plusieurs fois de contacter des personnes de ce secteur mais que celles-ci n'avaient pas été intéressées, « peut-être parce qu'elles ne voulaient pas se déplacer ». Il est évident ici que les deux partis étaient sur la défensive et qu'ils essayaient de se justifier face à ma question qui était certainement perçue comme un reproche. Je précise toutefois que je n'ai aucune raison de croire que l'ONG ait voulu exclure ces personnes *a priori*.

Dès la deuxième moitié de 2012 et notamment sous l'impulsion de volontaires de Wara, le projet des *viviendas saludables* s'est transformé en projet de TRC. L'association avait perdu beaucoup de membres qui n'assistaient plus aux réunions ; toutefois, une soixantaine continuaient d'être actifs. Comme certains volontaires trouvaient certaines maisons très belles, la proposition de réorienter le projet en l'axant sur le TRC a été faite et acceptée par l'assemblée générale de l'association, de même que par le bailleur de Wara. Aussi, dès le mois de juillet 2012, une série d'ateliers ont été organisés avec les destinataires du projet et la nouvelle association a été fondée le 2 décembre 2012. La nouvelle association, de son nom complet *Asociación turismo vivencial i [sic] artesanal "Ñusta Encantada de Chacán" – Anta*, comptait 58 membres fondateurs et avait pour finalité de « parvenir à l'amélioration de la qualité de vie des associés grâce à la création de moyens de travail dignes » (traduction personnelle des statuts de l'association).

Quand je suis arrivé en octobre 2014, 24 familles membres participaient activement aux réunions de l'association. Toutefois, dans les mois qui ont suivi, je n'ai pu rencontrer qu'une quinzaine de familles actives. Les entretiens que j'ai menés ne me permettent pas d'aboutir à des conclusions générales mais une des raisons qui revenait souvent concernait le grand investissement en terme de temps qu'impliquaient les travaux exigés par l'ONG. Plusieurs anciens membres m'ont parfois aussi confié qu'ils avaient arrêté de venir parce qu'ils trouvaient la manière de faire de Wara injuste envers eux, car l'ONG aurait été beaucoup plus généreuse avec d'autres personnes. Une raison qui n'a jamais été évoquée explicitement mais qui était pourtant clairement présente concernait le manque de retour sur son propre investissement. En effet, plusieurs membres m'ont avoué être découragés par le manque de touristes et m'expliquaient que recevoir un touriste de temps en temps n'était pas rentable. Il me paraît

communication (les bus ne montaient pas systématiquement jusque là-haut) et du manque d'eau. Cet avis était également partagé par Felicia qui avait grandi dans ce secteur avant d'emménager dans la maison de son époux à Agua Dulce.

donc tout à fait sensé de croire que ce manque de touristes était aussi une raison de découragement. Finalement, je pense aussi que Wara ait encouragé un maximum d'adhésion en début de projet (58 familles fondatrices de l'association) et ait eu tendance à grossir les chiffres officiels en considérant la qualité de membre le plus largement possible (24 familles actives en janvier 2015 alors que, selon mes observations, une douzaine seulement était active), dans le but de maintenir ce projet de développement. En effet, en produisant des chiffres importants – qui, à défaut de correspondre à la situation actuelle, émergeaient du moins du terrain –, l'ONG légitimait son projet et justifiait les changements de direction (Mosse 2005). L'insistance avec laquelle les employés de Wara essayaient d'inclure de nouveaux membres au projet renforce également cette hypothèse.

Ce dernier point nous ramène à la question qui fait le titre de cette section, à savoir : quel était le statut des membres de l'association ? Étaient-ils des hôtes ou des bénéficiaires ? Pour les employés de Wara, être membre de l'association, c'était participer au projet des *viviendas saludables* afin d'accueillir des touristes dont les dépenses devaient, à terme, permettre l'autonomie de l'association. Ces deux statuts semblaient complètement équivalents. Il m'a d'ailleurs semblé percevoir à plusieurs reprises une certaine confusion entre ces deux statuts. Par exemple, lors du deuxième atelier de formation du projet des *viviendas saludables* de Chacán Chico, organisé par Wara et le *Municipio provincial de Anta*, il était prévu de visiter la maison de Victor, membre de l'association de Ñusta Encantada. Cette visite avait pour but de montrer un exemple de *vivienda saludable* aux autres participants du projet et ainsi les motiver à y participer. Octavia, l'employée de Wara, a expliqué aux personnes présentes que grâce au travail qu'avait fourni la famille de Victor pour améliorer sa maison, il vivait « plus tranquillement » et « plus sainement » dans une maison « plus ordonnée et propre ». En plus, elle a insisté sur le fait que grâce à sa maison, Victor pouvait désormais compter sur de nouveaux revenus économiques : le tourisme – elle m'a alors désigné comme si j'étais une « preuve » de ce qu'elle avançait. Cette explication n'était pas fausse en soi, mais passait sous silence le fait qu'avoir une *vivienda saludable* n'était une condition suffisante pour travailler avec le tourisme, ce qui nécessitait beaucoup plus de qualités que de posséder une maison « belle » et « bien ordonnée ». Octavia n'a pas non plus précisé que Victor n'avait accueilli que trois touristes en deux ans [j'étais le troisième d'entre eux], ce qui n'avait pu engendrer qu'un revenu très modeste. Autrement dit, son discours reposait sur la conception théorique du projet de développement tel qu'il était proposé au bailleur, sans prendre en compte le contexte local dans lequel il s'inscrivait. Cette pratique fait écho à la recherche de Mosse (2005)

sur les écarts observés entre la conception politico-théorique d'un projet de développement et sa réalisation dans la pratique.

Cette confusion était par ailleurs reproduite lors des interactions entre les membres de l'association et le personnel de l'ONG : en effet, bien qu'officiellement l'association fût complètement indépendante de Wara, dans la pratique, c'était bel et bien Wara qui gérait l'association. Par exemple, lorsqu'un touriste venait, un système de rotation avait été mis en place pour garantir une certaine équité dans la répartition du nombre de touristes parmi les hôtes ; or, presque tous les membres parlaient comme si c'était Wara qui décidait *qui* allait recevoir *combien* de touristes :

Tu vois, le problème, c'est qu'il n'y a pas d'équité. Moi, je viens toujours aux réunions, je suis toujours ponctuelle et Wara me dit : "Oui, tu travailles bien, la prochaine fois, c'est toi qui va recevoir les touristes." Mais quand ils arrivent, au dernier moment, Wara a changé d'avis et les a donnés à une autre membre. (Maite, le 14.01.2015)

Cette citation montre clairement le rôle prépondérant de Wara dans les affaires de l'association. Cela était aussi visible quant à la question des admissions. En effet, durant mes six mois de terrain, je n'ai jamais entendu parler d'une admission officielle. J'ai toutefois eu vent que certaines familles qui recevaient une aide plus ou moins marquée de Wara pour améliorer leurs foyers allaient entrer dans l'association. Par conséquent, on peut en conclure que l'accès à l'association devait impérativement passer par l'ONG. Or, cette dernière avait certains critères de sélection des bénéficiaires et contrairement à ce que laissent présumer les statuts de l'association, celle-ci n'était pas ouverte à tous.

Tout d'abord, il fallait être une femme. En effet, avec le temps, il était devenu de plus en plus clair que Ñusta Encantada devait être une association de femmes. Cela n'empêchait pas que toute la famille fût impliquée dans le projet, ni même que la personne la plus active fût parfois le mari. Ce n'était cependant que les femmes qui pouvaient officiellement obtenir la qualité de membre. De plus, ces familles devaient avoir des enfants scolarisés, sinon Wara ne pouvait institutionnellement pas les soutenir. Finalement, il fallait s'engager à améliorer sa maison pour en faire une *vivienda saludable* ainsi qu'à participer à toutes les réunions de l'association.

À ces trois conditions s'en ajoutaient d'autres, plus tacites et souvent implicites. En effet, pour pouvoir répondre aux exigences ci-dessus, il fallait disposer de suffisamment de temps et de ressources matérielles et financières pour pouvoir s'engager dans une telle démarche. Il

fallait en outre avoir une maison⁴¹ et que celle-ci fût transformable et améliorable. S'engager dans l'association nécessitait également d'avoir un capital socio-économique relativement conséquent qui permît d'investir dans ces activités. Cela impliquait donc qu'une certaine partie de la population était privilégiée et une grande partie des familles membres de l'association comptaient parmi « l'élite » de la communauté : on y dénombrait par exemple les grandes familles (six membres sur les douze les plus actifs appartenaient à seulement deux familles), quelques acteurs politiques (la famille de l'*alcalde*⁴² et ancien pasteur de la communauté, la fille d'un des villageois qui avaient été des plus actifs durant la réforme agraire) et quelques unes des familles les plus « riches » de la communauté (par rapport au nombre et à l'emplacement de leurs champs, au nombre d'animaux qu'elles possédaient ou, dans le cas du capital socio-culturel, à leur expérience de vie, à la maîtrise de l'espagnol, au type d'activités lucratives exercées ou au type d'éducation⁴³). Toutefois – et contrairement à ma première impression – je dois préciser aussi que plusieurs familles avaient rejoint l'association justement car elles possédaient si peu de champs et d'animaux que ceux-ci ne leur prenaient presque pas de temps, laissant ainsi une grande marge de manœuvre pour les activités de l'association. De plus, avoir beaucoup d'animaux étaient souvent un handicap pour faire partie de l'association car Wara exigeait d'avoir des espaces spécifiques pour les animaux, ce qui non seulement comportait des coûts (construction d'enclos), mais qui n'était pas non plus possible dans toutes les maisons (dépendant du terrain à disposition). L'association était donc fermée à toutes les personnes qui ne remplissaient pas ces critères explicites ou implicites car, une fois de plus, si un villageois voulait entrer dans l'association, il devait impérativement passer par Wara et cette dernière exerçait donc un grand contrôle sur les affaires de l'association.

Je soutiens dès lors que l'association de TRC telle qu'elle existait en juin 2015 ne consistait pas en un groupe de personnes liées entre elles par le tourisme, mais par leur statut de bénéficiaires du programme de TRC de l'ONG Wara. Cette distinction me paraît importante à faire car elle souligne le fait que l'association ne regroupait pas les Chacavinos les plus motivés à travailler avec le tourisme mais des personnes qui s'étaient trouvées impliquées dans ce projet de développement pour différentes raisons. Certaines membres comme Lupita, Victor, Maite ou Antonio avaient effectivement rejoint l'association pour pouvoir travailler avec le

⁴¹ Plusieurs jeunes couples vivaient dans la maison de leurs parents et ne possédaient pas leur propre foyer. Cela ne les empêchait forcément de devenir membres, mais ils ne pouvaient pas recevoir le soutien de Wara pour transformer la maison de leurs parents, ce qui les empêchait d'accueillir des touristes.

⁴² Elu au gouvernement exécutif de la province de Anta.

⁴³ Plusieurs enfants des membres de l'association allaient à l'école d'Izcuchaca et non pas à celle de Chacán afin d'avoir une meilleure éducation.

tourisme ; mais d'autres membres comme Annabel, Rebeca ou Sara concevaient leur participation à l'association principalement comme un moyen d'améliorer leurs conditions de vie grâce au soutien de l'ONG qui les aidait à transformer leur maison.

Cette situation n'était d'ailleurs pas sans entraîner certains conflits entre les membres et l'ONG ou entre les membres mêmes. Par exemple, Victor, un des membres qui avaient été très actifs dès le début de l'association, m'a un jour raconté qu'il avait décidé de construire deux petites maisons indépendantes afin d'y accueillir des touristes dans une ambiance « typiquement inca ». Il m'a affirmé avoir demandé plusieurs fois l'avis d'un employé de Wara, mais, d'après son récit, ce dernier n'avait jamais répondu à son appel. Il a donc construit ces deux petites maisons en adobe avec un toit en paille et des fenêtres en trapèze selon la « tradition de nos ancêtres les Incas ». Toutefois, après que ces maisons ont été terminées, l'ingénieur est venu et lui a fait savoir qu'elles étaient trop petites et mal conçues, qu'il avait eu tort de les construire et que Wara ne lui donnerait pas de touristes s'il ne proposait pas une autre chambre plus adaptée. Victor m'a expliqué qu'il trouvait les propos de l'ingénieur injustes et qu'il avait compris qu'il devait attendre que Wara s'en aille avant de réaliser ses projets. Cet exemple montre un élément intéressant puisqu'ici, la présence de l'ONG semblait même contraindre Victor à la passivité et au statut de bénéficiaire plutôt qu'à celui d'hôte et entrepreneur privé. Le conflit était devenu si important entre les deux que Victor a fini par se retirer presque complètement de l'association.

Un autre exemple est celui de Lupita qui se plaignait sans cesse du comportement des autres membres de l'association qui, selon elle, n'étaient pas du tout motivés à travailler mais seulement à recevoir. Elle m'a expliqué qu'elle en avait un jour parlé avec une membre du comité et qu'elles étaient tombées d'accord pour en parler lors d'une prochaine réunion. Je n'ai malheureusement pas pu assister à cette réunion qui s'est déroulé quand j'étais déjà reparti du terrain mais il semblerait que plusieurs alliances avaient été faites au préalable pour tenter d'écarter certaines personnes qui, selon Lupita et cette autre membre du comité, bénéficiaient trop de l'appui de Wara.

Ces témoignages montraient tout d'abord un rapport de pouvoir important entre Wara et l'association. Mais au-delà de ce constat, ils montraient également une dynamique que j'ai constatée chez la majorité des membres de l'association et qui donnait une autre explication à l'existence de la confusion entre hôtes et bénéficiaires : être bénéficiaire était un état « passif » dans le sens que l'ONG s'occupait de tous les aspects et qu'il suffisait de se laisser conduire par les ordres de Wara ; au contraire, le statut d'hôte était un véritable métier qui

impliquait une posture « active » et entreprenante dans le contexte régional hautement concurrentiel.

Le terme « passif » que j'utilise pour qualifier le statut de bénéficiaire ne doit pas être mal interprété. Je ne veux absolument pas faire l'impasse sur la façon dont les bénéficiaires mettaient en œuvre différentes stratégies de captage ou de détournement des ressources en laquelle consistait l'intervention des ONG. En cela, les bénéficiaires agissaient activement selon les deux principes généraux de sélection et de détournement théorisés par Olivier de Sardan (1995). De même, certains acteurs se détachaient clairement des autres bénéficiaires en agissant en tant que courtiers en développement cherchant à se positionner à l'interface entre le groupe des bénéficiaires et le groupe des « développeurs » (Bierschenk, Chauveau, et Olivier de Sardan 2000). Par le terme « passif », je ne veux donc pas qualifier le comportement des bénéficiaires, mais l'état du rapport que ces derniers entretenaient avec l'activité strictement touristique : ils n'étaient pas passifs d'un point de vue des enjeux liés aux interventions de l'ONG, ils l'étaient par rapport au monde du tourisme.

En outre, les membres n'étaient pas du tout formés (du moins tant que j'étais sur le terrain) pour devenir des hôtes indépendants. Par exemple, alors même que l'ONG avait édité un flyer publicitaire sur lequel figurait une adresse email pour les réservations, aucun membre de l'association ne savait se servir d'internet et aucune formation n'était prévue. Ils n'étaient pas non plus formés pour promouvoir leur association en utilisant les règles du « marché linguistique » (pour reprendre la terminologie de Bourdieu 2002a) du tourisme comme l'anecdote racontée au début de l'introduction de ce travail le montre : le discours d'Eliana s'inscrivait clairement dans le langage du développement et non dans celui du tourisme, car elle n'avait jamais appris à s'en servir. En cela, elle était donc plus proche d'une bénéficiaire d'un programme d'aide que présidente d'une association de TRC voulant se démarquer de la concurrence.

Ce rapport de force entre l'ONG et les membres de l'association avait donc aussi une incidence sur la manière dont l'association entrait en relation avec d'autres acteurs institutionnels. En fait, les membres ne faisaient pratiquement rien dans ce sens et c'était Wara qui entrait en contact avec d'autres agences de voyage ou, en l'occurrence, avec des écoles de langues dans le but de proposer des séjours linguistiques dans la communauté pour apprendre le quechua. Même une fois que le contact avait été établi, cette relation ne transitait absolument pas par les membres de l'association qui étaient réduits à un statut d'observateurs passifs en attente qu'il se passât quelque chose. Cela ressort du témoignage d'Annabel, nouvellement

membre de l'association depuis 2014 qui n'avait pas encore eu l'occasion de recevoir des touristes chez elle :

Wara nous a promis que cette année, il y aurait au moins soixante touristes qui viendraient. Ils disent qu'ils ont contactés des agences de voyage ou je ne sais pas quoi et que nous allons toutes recevoir plusieurs fois des touristes. Alors j'attends, mais jusqu'à aujourd'hui, il n'y en a aucun qui est venu. (Anabel, 17.06.2015)

Je ne veux cependant pas que mes affirmations soient ici sur-interprétées : je ne signifie pas que Wara contrôlait toutes les activités de l'association car j'ai souvent constaté que les membres détournaient les règles du jeu mises en place par Wara : par exemple, l'ONG n'a été consultée que lors de mon premier séjour. Toutes les autres fois, je me suis adressé soit au comité, soit aux membres directement. De même, deux membres de l'association avaient personnellement contacté certaines agences de Cusco. Toutefois, ces comportements étaient rares et absolument pas encouragés voire réprimés dans certains cas par les employés de Wara, qui y voyaient sans doute une menace : si leurs bénéficiaires devenaient trop indépendants, Wara risquait d'être confrontée à des acteurs concurrents qui lui feraient perdre son statut de seul intermédiaire entre les membres et les touristes.

5.3. Le paradoxe du genre : le rôle et l'importance des femmes dans l'association

J'aimerais maintenant aborder la question du statut des acteurs impliqués dans ce projet dans une perspective de genre⁴⁴. En effet, pour Wara, le fait de créer une association regroupant uniquement des femmes était une préoccupation centrale :

[Le projet de *turismo vivencial*] est né de l'initiative d'un groupe de femmes de la communauté de Chacán, en voyant ses potentialités. Cette communauté a effectivement des attractions intéressantes qui peuvent attirer le tourisme dans la communauté et en même temps, cette proposition permet aux femmes de générer un revenu économique depuis leur propre maison et ainsi améliorer leur qualité de vie. (Coordinateur général de Wara, dans le film promotionnel tourné en novembre 2015, Productora Wayruru 2015, 0'56'')

⁴⁴ Le genre est conçu ici selon une approche essentiellement ethnométhodologique inspirée principalement par l'analyse du cas d'Agnes qu'a fait Harold Garfinkel (2007, 203ss). Il ne s'agit donc pas de la définition théorique du genre (voir notamment Fausto-Sterling 1993; Gardey et Löwy 2002; Parini 2010) mais de la manière dont mes interlocuteurs eux-mêmes analysaient la situation. Ainsi, dans le cas particulier de Chacán, le genre pouvait se définir en ces termes :

- Seuls deux genres existaient et étaient pertinents pour classer les individus : les femmes et les hommes ;
- Une différence fondamentale, biologique et naturelle entre les femmes et les hommes existait et était déterminée par les organes génitaux des sujets ; cette règle ne pouvait être transgressée ;
- À ces deux genres distincts étaient assignés des rôles et des comportements sociaux qui structuraient la vie familiale et communautaire des individus.

Cette citation est extraite d'une vidéo faite par Wara et publiée sur Youtube⁴⁵ : il convient donc de considérer cette phrase comme un énoncé officiel qui fait la promotion à la fois de l'association Ñusta Encantada et de l'ONG Wara. On constate que la valorisation du travail des femmes était une préoccupation officielle primordiale pour le projet et que ce dernier était conçu comme une véritable stratégie de valorisation du rôle des femmes. Dans la pratique, ce mécanisme n'était toutefois pas aussi simple à mettre en œuvre et cela pour plusieurs raisons.

Ainsi, cette stratégie se heurtait à plusieurs obstacles, à commencer par une certaine incompatibilité entre le rôle de « femme » et de celui de membre de l'association. Cette incompatibilité peut être illustrée à travers l'exemple d'une ancienne membre de l'association qui m'a raconté pourquoi elle avait renoncé à participer à l'association. En tant que membre, il lui était demandé de s'absenter régulièrement de la maison pour participer aux réunions, aux formations ou à la réception de touristes. Or, pendant ce temps, elle devait s'occuper de ses enfants dont le dernier n'avait pas encore deux ans, de ses animaux et des autres tâches ménagères pendant que son époux travaillait en tant que chauffeur toute la journée. Si elle s'absentait, personne ne pouvait faire le travail à sa place et cela posait de réel problème d'organisation. Lors de notre discussion, elle a d'ailleurs clairement laissé entendre que cette situation avait causé un important conflit au sein du couple et qu'elle avait donc préféré se retirer de l'association plutôt que de prendre le risque de poursuivre alors qu'elle n'était même pas certaines des retombées que cela aurait pour elle.

Toutefois, il existait un autre obstacle beaucoup plus complexe à résoudre. En effet, à Chacán, la majorité des femmes de plus de 30 ans⁴⁶ n'avaient pas pu terminer leur scolarité obligatoire et présentaient des lacunes importantes, notamment au niveau de la maîtrise de l'espagnol. Le contraste avec les hommes était renforcé par le fait qu'il était habituel pour eux de travailler en milieu urbain ou du moins en dehors de la communauté où ils devaient alors parler espagnol et non plus quechua. De plus, plusieurs femmes de l'association m'ont relaté à maintes reprises que beaucoup d'entre elles avaient peur de faire des fautes en espagnol et qu'elles avaient honte de leur accent. Or, cela tendait dans bien des cas à renforcer certains

⁴⁵ <https://www.youtube.com/watch?v=8JdhzAppFLU> (consulté le 22.03.2016).

⁴⁶ Ce constat est une généralité. Mes interlocuteurs m'ont tous affirmé que le système éducatif s'était beaucoup amélioré durant les 20 dernières années et qu'il n'existait plus, au niveau de l'éducation, les mêmes différences entre les genres. Le fait que j'aie rencontré autant de jeunes femmes que de jeunes hommes qui étudiaient à l'université ou dans un institut technique, semble confirmer cela. Je dois également ici mentionner une autre limite à la généralité ci-dessus : plusieurs villageoises de tout âge étaient parties, parfois très jeunes (parfois avant leurs dix ans), travailler comme bonne dans des familles riches, à Cusco, Lima ou Arequipa. Bien que la plupart des femmes qui avaient traversé ce genre d'expériences en retenaient des souvenirs traumatisants, force est de constater qu'elles maîtrisaient très bien l'espagnol et qu'elles avaient acquis certaines compétences et un certain savoir que la majorité des villageois (femmes et hommes) qui étaient restées à Chacán n'avaient pas.

rôles au sein des couples qui participaient à l'association. En effet, il est arrivé plusieurs fois que dans les familles chez lesquelles je logeais, ce fût l'homme qui s'occupait de moi (pour faire la conversation, pour me montrer la maison, pour me montrer le travail des champs ou m'accompagner à un site précis) alors que la femme préparait les repas, lavait le linge ou allait faire les courses au marché. Bien sûr, après six mois passés sur le terrain, j'ai cumulé de nombreux contre-exemples, notamment parmi les jeunes couples de moins de 30 ans. Cela ne change pourtant pas le point sur lequel je veux insister : ce manque de compétences linguistiques n'était pas ciblé par les ONG qui investissaient plus de temps dans le développement de compétences particulières (restauration, tissage, mise en place de la chambre), ce qui tendaient parfois à renforcer les inégalités dénoncées par les ONG elles-mêmes.

Finalement, il convient aussi de mentionner qu'aussi bien Wara que le CBC insistaient sur le fait que cette association pouvait, grâce au tourisme, donner une valorisation morale et économique au travail des femmes. Or, le rôle des femmes était également très stéréotypé dans le tourisme et particulièrement dans le TRC : leur image était en effet utilisée comme une attraction touristique qui devait satisfaire les « standards » du marché touristique régional. Le meilleur exemple concerne le tournage du film publicitaire duquel il a été question ci-dessus et auquel j'ai participé (Productora Wayruro 2015)⁴⁷.

En effet, ce film est un très bon exemple de la façon dont l'image des femmes est utilisée dans le cadre de ce projet. D'un côté, il y a la nette volonté de la part de l'ONG de mettre l'accent sur elles, sur leur rôle primordial dans la gestion de l'association et sur les changements que le tourisme a apporté à leur existence. D'un autre côté, du début à la fin du film, nous voyons des femmes vêtues de manière « traditionnelle » de la tête aux pieds, correspondant parfaitement à l'image stéréotypée utilisée par l'imagerie touristique. Or, ce n'est pas le cas des trois seuls hommes qui apparaissent dans ce film (en dehors du volontaire de Wara et de moi-même qui jouons le rôle des touristes) et qui portent tout au plus un gilet et un bonnet en laine avec l'inscription « CUSCO ». Une immense attention avait été accordée à l'habillement des femmes alors que les hommes étaient complètement délaissés. Il y a donc un net déséquilibre qui s'était d'ailleurs fait au détriment des femmes puisqu'elles ont dû acheter leur costume et tisser elles-mêmes leur *manta* (la couverture qu'elles portent sur le dos). De plus, elles ont dû louer leurs *monteras* (les chapeaux) spécialement pour le tournage et le prix de la location correspondait à l'équivalent du salaire d'une journée passée à travailler dans les champs. Finalement, elles ont dû consacrer trois jours entiers à ce tournage. Au-

⁴⁷ Pour une meilleure compréhension de mon analyse, j'en recommande vivement le visionnage avant de poursuivre la lecture : <https://www.youtube.com/watch?v=8JdhzAppFLU> (consulté le 22.03.2016).

trement dit, elles ont dû fournir un investissement considérable en terme de temps, d'argent et d'efforts, alors que seuls deux de leurs époux ont participé et le troisième homme, celui qui dans le film m'enseigne comment labourer le champ avec ses bœufs, ne faisait pas partie de l'association et n'a été filmé que parce qu'il se trouvait là à ce moment.

L'exemple de ce tournage jette la lumière sur un paradoxe intéressant : d'une certaine manière, ce film met en scène exactement ce contre quoi Wara avait l'intention de lutter : la transformation de la femme en objet passif. J'ai photographié l'image 10 ci-dessous lors du premier jour du tournage, au moment où ce paradoxe m'est apparu de manière très forte. Après avoir « arrangé » la personne interviewée (c'est-à-dire après avoir coiffé ses cheveux, réarrangé ses habits et l'avoir assise « comme il faut »), les deux collaborateurs de Wara étaient en train de lui dicter pratiquement mot pour mot ce qu'elle devait dire face à la caméra. Ils lui expliquaient aussi qu'elle devait filer la laine de manière naturelle pendant qu'elle parlait, de sorte à montrer qu'il s'agissait d'un geste quotidien ordinaire (ce qui n'était pas le cas : elle avait appris à filer la laine une année plus tôt grâce à une professeure engagée par Wara). Cette photographie montre à quel point la personnalité de la personne interviewée disparaissait derrière l'image de « la femme traditionnelle ». Celle-ci apparaît comme un élément du décor, un objet quasi décoratif dans un beau paysage.

Image 10 : une des femmes de l'association et deux collaborateurs de Wara pendant le tournage



Toutefois, je dois ici une fois de plus insister sur l'*agency* des acteurs en question. Certes, cette femme était manipulée (au sens propre comme au figuré) par les collaborateurs de Wara et effectivement, ce n'était pas vraiment elle qui s'exprimait face à la caméra. Toutefois, en parlant avec elle une semaine après le tournage, il est ressorti que non seulement elle était fière d'avoir été filmée, mais retenait surtout de cette expérience la chance d'avoir pu faire entendre un message certes arrangé par l'ONG mais qui correspondait au fond complètement à ce qu'elle voulait dire : grâce au tourisme et à l'action de l'ONG, elle avait eu l'occasion d'améliorer considérablement ses conditions de vie et de trouver une activité valorisante à laquelle se dédier en tant que femme.

Pour conclure cette section, j'aimerais revenir sur le paradoxe suivant : les acteurs s'accordaient sur l'importance de valoriser économiquement et moralement le travail des femmes de l'association et agissaient pour améliorer la situation. Toutefois, le résultat de ces actions n'était pas aussi univoque que les indicateurs de base semblaient l'indiquer : en effet, même si l'association comptait presque exclusivement des femmes, même si c'était elles qui prenaient les décisions, et même si c'était elles qui étaient mise en avant dans la promotion de l'association, les rôles qui leur étaient assignés pouvaient aussi les préteriter. Par exemple, l'investissement économique et temporel qu'avaient nécessité ces trois jours de montage n'étaient, pour plusieurs femmes, toujours pas amorti en juin 2015, faute de touristes visitant la communauté. Cela contribuait en outre à de multiples perturbations au sein du foyer, par exemple à cause de l'indisponibilité des membres durant la journée et même parfois la soirée. Toutefois, le fait que les femmes aient accepté de faire face à cela atteste également d'une certaine émancipation.

5.4. De la concurrence dans l'association

Lorsque j'étais sur le terrain, j'ai été presque quotidiennement confronté à des situations conflictuelles. Qu'il s'agît de luttes entre les villageois, entre les membres de l'association, entre les membres et le personnel des ONG ou entre les ONG, il y avait toujours un élément de tension. Pas que Chacán était un lieu particulièrement tendu, mais j'ai été particulièrement attentif à ces situations car comme le dit Olivier de Sardan (1995, 177) « les conflits sont en effet un des meilleurs “fils conducteurs” qui soient pour “pénétrer” une société, en révéler tant la structure que les normes ou les codes, ou mettre en évidence les stratégies et les logiques des acteurs ou des groupes ».

Dans le cas de l'association Ñusta Encantada, deux conflits ont particulièrement retenu mon attention. Le premier concernait un concours organisé par Wara qui avait pour but

d'offrir une récompense aux membres de l'association dont les maisons avaient les plus belles façades. Tous se référaient à ce concours comme le « concours des façades ». Le conflit a éclaté ouvertement dans le courant du mois de janvier 2015 mais les événements qui l'ont suscité ont eu lieu en décembre 2014. La situation conflictuelle a perduré des mois durant puisque l'affaire n'était toujours pas réglée lors de ma dernière visite en novembre 2015. Quant au second conflit, il était beaucoup moins visible mais non moins intéressant : il s'agissait de discussion quant au potentiel retour d'une ancienne membre de l'association.

Le concours des façades avait été organisé par Wara dans le but de motiver les membres de l'association à avancer dans l'amélioration de leur foyer. L'objectif était d'avoir les plus belles façades extérieures et intérieures, ce qui signifiait devoir « peindre » les murs avec de la boue rosée pour les rendre lisses et « naturels », puis d'y peindre quelques motifs qui rappellent la culture inca (voir l'image 11).

Image 11 : façade d'une des maisons lauréates du concours en décembre 2014



En décembre 2014, un des employés de Wara, Claudio, est allé chez Rebeca, qui était alors membre du comité de l'association. Rebeca détenait chez elle S/. 2000 (CHF 600) qui appartenaient à l'association car elle avait remplacé la trésorière lors d'une réunion de l'association durant laquelle les membres avaient justement dû s'acquitter des cotisations et de quelques autres créances. Par conséquent, cet argent appartenait officiellement à l'association bien qu'il ne fût pas enregistré dans les comptes de la trésorière. Claudio a con-

vaincu Rebeca de l'accompagner en ville pour acheter les récompenses du concours des façades, ce qu'elle a fait. Au final, ils ont acheté six tables de nuits, six porte-manteaux et six supports de lampe et tout l'argent avait été dépensé. Quelques jours plus tard, lors d'une réunion de l'association, Claudio a annoncé qui étaient les vainqueurs et il a voulu distribuer le matériel. Il n'a cependant pas pu le faire car plusieurs personnes ont demandé quand avaient été faites les évaluations et par qui. Claudio a alors expliqué que c'était lui-même et Octavia qui les avaient faites lors des derniers jours. De là est née la première cause du conflit : certains membres n'étaient pas d'accord avec le résultat, notamment parce que Claudio affirmait n'avoir pas seulement tenu compte de la qualité des façades, mais aussi de l'effort qui avait été fourni. Aussi, certains membres qui avaient depuis longtemps de belles façades auraient dû faire des efforts plus importants pour des détails s'ils avaient voulu gagner, ce qui – pour eux – n'était pas correct. Quand je suis parti du terrain au mois de janvier 2015, je n'avais entendu que cette partie de l'histoire : les meubles avaient été stockés chez une des membres de l'association en attendant qu'une nouvelle évaluation des maisons fût faite en présence d'au moins une personne du comité de l'association. Les membres étaient mécontents mais le problème semblait avoir trouvé une solution.

Toutefois, à mon retour en juin 2015, j'ai appris que les meubles n'avaient toujours pas été distribués et que le conflit s'était empiré. En effet, les membres de l'association avaient appris que Claudio avait acheté le matériel avec l'argent de l'association sans demander l'accord à personne si ce n'est à Rebeca qui n'aurait en outre pas dû garder cet argent chez elle. Après cela, plusieurs bénéficiaires s'étaient découragés et avaient perdu toute confiance en Claudio. Parmi les perdants, certains voulaient dénoncer Wara d'avoir utilisé de l'argent qui ne lui appartenait pas et d'autres, parmi lesquels Victor qui avait été écarté de l'association, parlaient de reformer une nouvelle association indépendante de l'ONG. Ce n'était bien entendu pas le cas des vainqueurs qui espéraient toujours recevoir leurs récompenses, ni d'autres membres qui préféraient prendre parti pour l'ONG et contre les contestataires.

Dans tous les cas, ce conflit m'a donné l'occasion d'observer de manière évidente un trait saillant de la vie quotidienne de la communauté : le *miramiento*. Ce terme peut être traduit par « le regard des autres » et comporte une connotation négative liée à la suspicion et à la jalousie, avec une dimension économique⁴⁸. Concrètement, ce terme faisait référence au fait que chacun observait – voire surveillait – ses voisins et faisaient circuler des rumeurs. Dans le cas

⁴⁸ Cette traduction semble propre à la partie rurale des Andes et a un tout autre sens que celui proposé par plusieurs dictionnaires bilingues espagnol-français, où il est souvent traduit par « égard » ou « courtoisie ».

de l'association, ce regard des autres était principalement lié à des enjeux à la fois de distribution des ressources et au manque de confiance dans l'équité du système édifié par Wara. Les membres se plaignaient par exemple d'avoir reçu moins de soutien de la part de l'ONG que les autres bénéficiaires et reprochaient à Wara de ne pas donner la même quantité de biens à chacun :

Il y a du *miramiento* parce qu'il n'y a pas d'équité. Les encouragements que donne Wara ne sont pas donnés de la même manière à tous. Maintenant, avec les touristes, c'est la même chose : Wara ne répartit pas les touristes de manière équitable. (Maite, 15.01.2015)

Pour donner un exemple de *miramiento* lié au conflit du concours des façades et montrer quel type d'alliance pouvait être fait, j'aimerais revenir sur un épisode qui a eu lieu lors de mon deuxième terrain en juin 2015. Un jour que je logeais dans la maison de Victor et Brigida, j'ai reçu la visite de Lupita, une membre qui avait été très active dès les premiers jours de l'association, qui avait, selon Wara, une des plus belle maison de Chacán mais qui n'avait pas gagné le concours. Or, la voisine de Victor, Annabel, une nouvelle membre de l'association qui n'avait encore reçu aucun touriste et qui comptait parmi les lauréates du concours des façades, a vu Lupita entrer chez Victor et s'est empressée de le reporter à l'ancienne secrétaire de l'association, qui gardait les prix du concours chez elle en attendant leur distribution. L'ancienne secrétaire a alors raconté à son tour aux employés de Wara que Victor et Lupita étaient en train de monter un projet contre l'ONG, ce qui a suscité de grandes discussions entre le personnel de Wara, Lupita et Victor, ainsi qu'entre les membres eux-mêmes.

Ce récit permet de se faire une idée des enjeux qui sous-tendaient la circulation de ces rumeurs qui étaient presque toujours liées à une dimension économique au sens large, c'est-à-dire la captation et la distribution des différentes ressources, qu'il s'agît de biens matériels, de services ou encore de touristes. Il était donc question de se positionner stratégiquement par rapport aux acteurs en présence (les employés des ONG, les autres membres de l'association et moi-même, à qui l'on racontait ces événements dans un certain but) et bien entendu, les différents récits qui m'ont été faits de ce conflit n'étaient jamais neutres ni objectifs.

D'après mes observations, ces enjeux de positionnement liés au tourisme et aux interventions des ONG ne dépassaient pas le cadre de l'association. En revanche, le statut social au sein de la communauté entrait en compte : pour reprendre le même exemple, Victor et Lupita étaient tous deux d'une condition relativement aisée (par rapport à l'ensemble de la communauté), n'avaient peu ou plus d'enfants à charge et jouissaient de certaines connexions avec l'extérieur de la communauté (famille, église, etc.). À l'inverse, Annabel et l'ancienne secré-

taire étaient plus pauvres, avaient plusieurs enfants de moins de 10 ans à charge et n'avaient que peu de champs. Les investissements dans le tourisme représentaient pour elles beaucoup plus de risques que pour Victor et Lupita qui avaient d'autres possibilités.

L'autre conflit dont je voulais parler concerne les discussions qu'a suscitées le potentiel retour d'une ancienne membre de l'association, Ana. J'avais déjà beaucoup entendu parler d'elle parce qu'elle avait été la personne à héberger le premier touriste de l'association, en 2012 : selon tous les commentaires des acteurs, c'était à l'époque elle qui possédait la maison la plus belle et la plus adaptée de toutes celles de l'association. Cependant, Ana a quitté l'association au début de l'année 2014, pour différentes raisons. Quand je l'ai rencontrée, en juin 2015, elle m'a expliqué qu'elle avait été déçue par le manque d'équité de Wara qui, selon elle, aidait plus les autres familles de l'association. Ce manque de confiance dans les employés de l'ONG allait de pair avec une baisse de motivation. En effet, après la venue du premier touriste, elle n'en a reçu que trois autres, à des intervalles éloignés dans le temps. De plus, elle trouvait que s'occuper d'un touriste n'était pas une activité aussi rentable que le prétendait l'ONG car les efforts demandés n'étaient qu'en partie récompensés. Il fallait préparer des plats spéciaux, donc aller en ville pour faire des courses spéciales et passer beaucoup de temps à cuisiner. Pendant ce temps, elle ne pouvait s'occuper ni de ses animaux, ni de ses champs, ni même des touristes, de sorte que c'était à son mari de rester avec eux, mobilisant ainsi toute la famille. C'est pourquoi elle avait décidé de ne plus aller aux réunions, cumulant ainsi retards et amendes (chaque absence était punie par une amende de S/. 2, soit environ CHF 0.60). En outre, elle avait acquis depuis son départ une quinzaine de moutons qu'elle gardait dans le patio de sa maison, sans enclos, ce qui était contraire aux instructions de Wara. Aussi, avant de pouvoir revenir, elle devait construire un abri pour ses bêtes ou éventuellement les vendre. Toutefois, malgré tous ces éléments qu'elle m'a rapportés lorsque que nous nous sommes rencontrés, elle m'a assuré qu'elle comptait revenir dans l'association, parce qu'elle aimait beaucoup rencontrer des touristes et discuter avec eux.

Une fois de plus, je dois faire preuve de prudence par rapport à cette dernière affirmation car je n'étais bien entendu pas un interlocuteur neutre pour Ana mais un volontouriste du CBC et il était évident que ses propos étaient orientés par rapport à cela. Toutefois, l'important n'était pas tellement de savoir si elle voulait réellement revenir ou pas dans l'association mais les motifs invoqués et j'aimerais souligner ici deux éléments. D'une part, elle a beaucoup insisté sur le fait que même si elle aimait rencontrer des touristes, c'était une activité qui prenait beaucoup de temps et c'était sans compter l'obligation d'aller aux réunions hebdomadaires de l'association et de fournir maints efforts en vue d'aménager sa mai-

son selon les recommandations de Wara. Le tourisme était donc un investissement contraignant aux retombées économiques incertaines et dont les effets positifs semblaient se résumer à rencontrer des touristes et discuter avec eux. Autrement dit, il semblait que la prise de risque en laquelle consistait la conversion au tourisme ne valait pas la peine pour le moment. D'autre part, il est très probable qu'elle n'ait pas voulu se disqualifier complètement auprès de moi (donc, par extension, auprès des ONG) en affirmant ne plus vouloir revenir dans l'association. Sa stratégie semblait consister à temporiser sur cette situation de *status quo* pour ainsi différer le moment de la décision.

Du côté des agents de développement, les coordinateurs de Wara souhaitaient le retour d'Ana et tâchaient de convaincre Ana de revenir, en proposant d'annuler ses amendes ou en lui promettant une aide matérielle pour l'abri de ses moutons. Pour eux, l'enjeu se situait à un autre niveau et la présence d'Ana était un atout majeur pour l'évaluation du projet. En effet, les employés de Wara ressentaient une forte pression vis-à-vis du bailleur de fonds principal du programme de TRC et les difficultés que rencontrait ce projet ne leur facilitaient pas la tâche pour légitimer leur intervention et donc maintenir en place le projet. C'était directement leur poste de travail qui était menacé si le projet ne fournissait pas rapidement les résultats positifs attendus. Or, le retour d'Ana permettait non seulement d'accroître le nombre de bénéficiaires (un couple et trois enfants à charge) mais également de présenter une nouvelle maison, qui était déjà prête à accueillir des touristes. Il s'agit ici de stratégies des agents de développement qui cherchent à produire le succès du projet afin de pouvoir le maintenir (Mosse 2005).

Il fallait cependant également prendre en compte l'opinion des autres membres actifs de l'association. La situation fourmillait de conflits implicites et explicites, et les protagonistes cherchaient naturellement à protéger leurs propres intérêts. Pour beaucoup, le retour d'Ana, autrement dit l'inclusion d'un nouveau membre, était perçue comme une menace de réduction de l'appui de l'ONG : plus il y avait de membres, plus l'ONG devait partager son attention et ses aides matérielles et moins il y avait de chance de recevoir un touriste à cause du système de rotation mis en place. En outre, certains autres membres étaient également farouchement opposés à ce qu'Ana revînt sans payer ses amendes : par exemple, une membre relativement nouvelle m'a confié qu'elle trouvait injuste qu'Ana pût revenir ainsi car elle-même avait fait l'effort de venir régulièrement sans recevoir aucun touriste ni support matériel de la part de l'ONG depuis plusieurs mois. S'il fallait qu'elle revînt, alors elle devait payer ses amendes et ne pas « prendre la place à ceux qui respectaient les règles ». De plus, elle ne comprenait pas pourquoi l'ONG tenait tellement à ce qu'Ana fît à nouveau partie de l'association.

Cet exemple souligne le niveau de concurrence qu'il pouvait exister entre les membres et permet de comprendre pourquoi l'arrivée d'un nouveau membre (ou en l'occurrence le retour d'une ancienne membre) était une menace, d'autant plus que sa maison était déjà considérée comme l'une des plus belles : l'enjeu était clairement de drainer les ressources extérieures et de se démarquer de ses concurrents.

L'aspect géographique entrainait aussi en compte. En effet, comme je l'ai mentionné, les distances à Chacán étaient relativement importantes. Or, une des membres de l'association, qui habitait à Lucre, m'a expliqué que depuis l'élection du nouveau comité de Ñusta Encantada en décembre 2015, la présidente, la vice-présidente et une troisième membre du comité habitaient dans les hauteurs d'Agua Dulce et Santiago, c'est-à-dire loin de Santa Ana et très loin (plus de quarante minutes de marche) de Lucre et Chacán Chico. Sa crainte était qu'avec le temps, le siège de l'association se déplaçât à Santiago ou Agua Dulce, alors qu'il avait été jusqu'alors dans les bureaux de la Municipalité sur la place centrale de Santa Ana. Si cela arrivait, cette membre allait devoir prendre beaucoup plus de temps pour aller aux réunions, ce qui allait alors lui compliquer la tâche. Toutefois, si Ana, qui habitait Santa Ana, revenait dans l'association, elle renforcerait alors l'importance de son secteur et pouvait peut-être contribuer à éviter cette situation.

Finalement, il convient aussi de signaler qu'un ancien membre de l'association m'a confié qu'il ne voulait pas qu'Ana retournât dans l'association parce que lui-même planifiait de fonder une nouvelle association pour se défaire du contrôle de Wara. Il essayait donc de convaincre Ana et d'autres membres de l'actuelle association de le rejoindre. Il s'agissait ici d'un autre type de stratégie qui cherchait à contourner Wara afin d'être plus libre. L'enjeu était toujours d'ordre économique, mais plutôt que d'être dirigé vers les ressources que fournirait Wara, il s'agissait de se concentrer sur les ressources de l'économie du tourisme en formant une association de TRC plus attractive et détachée des contraintes imposées par Wara.

Ces deux exemples montrent la complexité des rapports de forces qui s'actualisaient au sein de l'association. Si j'ai insisté sur les conflits qui divisaient l'association plutôt que sur les exemples d'ententes et de solidarité, c'est que j'ai voulu montrer que l'arène du développement était traversée par des enjeux liés à des questions économiques au sens large : il s'agissait d'accaparer ou de restreindre l'accès aux produits et services fournis par l'ONG. Dans les exemples ci-dessus, les bénéficiaires n'étaient pas à proprement parler des « courtiers en développement » selon la définition de Bierschenk, Chauveau et Olivier de Sardan

(2000)⁴⁹, car l'association étant relativement petite, ils traitaient directement avec les employés de Wara et n'étaient donc pas des intermédiaires. Mais certaines logiques s'apparentaient clairement à celles théorisées par ces auteurs : en effet, certains membres cherchaient la faveur de l'ONG, que ce fût en respectant les règles (Annabel), en obéissant aux employés de Wara (Rebeca) ou en dénonçant des comportements suspects (l'ancienne secrétaire). Le but recherché était d'accaparer les ressources disponibles et de réduire la concurrence. D'autres (Maite, Victor, Lupita) se positionnaient en victimes face à moi (et donc face au CBC) et dénonçaient le manque d'équité dans les actions de Wara. Il n'y avait pourtant pas de partage clair entre « les gagnants » et « les victimes » car celles-ci ne formaient pas un groupe solidaire et explicite. Il y avait bel et bien des alliances (par exemple entre Annabel et l'ancienne secrétaire ou entre Victor et Lupita) mais ces alliances étaient très dynamiques et se transformaient sans cesse en fonction des intérêts personnels des acteurs : par exemple, Lupita, Rebeca et l'ancienne secrétaire, alors en conflits par rapport au concours des façades, s'étaient « alliées » pour dénoncer le fait que les réunions se faisaient de plus en plus à Santiago ou Agua Dulce, c'est-à-dire loin de chez elles.

5.5. Des ONG partenaires ou rivales ?

La configuration développementiste présentait à Chacán une particularité intéressante car le même groupe de bénéficiaires (l'association de TRC) était soutenu par deux ONG. Wara était l'institution qui avait fondé l'association en 2012 et le CBC a été contactée en 2013 par Yoni Hinojosa Ttito, ex-*alcaldesa* de Chacán et membre de l'association Ñusta Encantada. Yoni m'a expliqué qu'elle avait contacté le CBC avant tout en tant qu'agence de voyage dans le but d'avoir plus de touristes à Chacán mais le CBC a alors proposé un accord avec l'association pour les aider à se former. Pour le CBC, c'était aussi un moyen d'avancer dans la direction de ses propres objectifs institutionnels qui prévoyaient un soutien à au moins trois associations de TRC de la région afin que celles-ci pussent à l'horizon 2016 intégrer la RedTURC Inca, le réseau d'associations de TRC de la région de Cusco.

Comme on peut se l'imaginer, dans les faits, cette situation posait plusieurs problèmes desquels émergeaient des conflits allant de simples brouilles personnelles entre les employés à des contradictions institutionnelles profondes. Le fait que j'aie moi-même fait partie de l'équipe du CBC m'a permis d'observer et de vivre ces conflits de l'intérieur mais cet avan-

⁴⁹ « Les "courtiers locaux en développement" sont ces acteurs sociaux implantés dans une arène locale (dans laquelle ils jouent un rôle politique plus ou moins direct) qui servent d'intermédiaires pour drainer (vers l'espace social correspondant à cette arène) des ressources extérieures relevant de l'aide au développement. » (Bierschenk, Chauveau, et Olivier de Sardan 2000, 7)

tage avait pourtant son corolaire : ma position au sein du CBC m'a empêché d'approcher l'équipe de Wara aussi près que je l'aurais souhaité et mon regard était naturellement fortement marqué par les amitiés que j'avais nouées au sein de l'équipe du CBC. C'est pour cette raison que je ne veux pas entrer dans le détail des querelles personnelles.

En revanche, j'aimerais porter l'attention sur les conflits d'ordre institutionnel qui opposaient les deux ONG. Il convient en premier lieu de remarquer que l'objectif général des deux ONG était relativement similaire : il s'agissait d'améliorer les qualités de vie des membres de l'association Ñusta Encantada d'une part en leur proposant des formations liées à l'accueil de touristes, d'autre part en les aidant à faire la promotion de leur association. Dans les deux cas, le TRC était perçu comme un moyen d'augmenter leur revenu économique et donc d'engendrer une transformation positive des modes de vie. Par ailleurs, les deux ONG voyaient dans le TRC un réel moyen de valoriser ce qu'ils appelaient la « culture » de la communauté grâce à la revalorisation de techniques « traditionnelles » comme par exemple la fabrication de médicaments à base de plante ou le tissage. Finalement, aussi bien Wara que le CBC insistaient sur l'importance de rendre l'association autonome à la fin des projets (respectivement en juin 2016 et août 2016).

Toutefois, les objectifs spécifiques et les stratégies d'action qui en découlaient divergeaient sensiblement. En effet, Wara entendait obtenir une association d'au moins trente membres, en mettant l'accent sur la qualité des maisons et la santé des enfants, ce qui était d'ailleurs lié au projet antérieur des *viviendas saludables*. Quant au CBC, il ne partageait pas cet objectif et ses employés le trouvaient au contraire contreproductif : selon eux, une grande association ne pouvait pas fonctionner aussi bien qu'une petite à cause des conflits que cela générait entre les membres (jalousie, système de rotation trop long entre les hôtes, concurrence). Le CBC n'avait aucune contrainte à ce niveau et préférait dès lors travailler avec peu de personnes mais de manière plus efficace. Une autre différence consistait dans la population ciblée par le projet : Wara avait pour mission de s'adresser aux familles avec enfants, ce qui n'était guère important pour le CBC. Cette situation impliquait par conséquent un déséquilibre : le CBC avait pour but de renforcer les compétences des membres d'une association déjà en place, alors que les objectifs de Wara précisaient certaines caractéristiques de cette association.

Par ailleurs, à cette situation déjà conflictuelle s'ajoutait une autre différence institutionnelle importante : Wara était une relativement petite ONG financée par un bailleur principal qui exigeait des employés l'envoi de rapports réguliers sur les projets mêmes de l'ONG. Ainsi, ne pas parvenir à remplir les objectifs sans pouvoir le justifier mettait en péril les finance-

ments futurs et donc les postes de travail des employés. Il y avait donc un enjeu très important pour les employés de Wara tandis que la situation du CBC permettait plus de flexibilité, car l'ONG n'avait pas de compte précis à rendre sur ses activités à Chacán et l'objectif vraiment important était de renforcer l'association afin de l'inclure au sein de la RedTURC Inca. Les deux ONG n'étaient donc pas sur pied d'égalité et c'est pourquoi certains comportements n'étaient pas compris de part et d'autres.

En outre, le CBC était arrivé alors que le projet de Wara était déjà bien avancé et comme plusieurs membres de Ñusta Encantada étaient entrés en conflit avec Wara et affirmaient préférer travailler avec le CBC, il paraît tout à fait légitime de la part des employés de Wara de craindre que le CBC ne prît trop de pouvoir sur les membres de l'association, faisant ainsi perdre à Wara la maîtrise du projet. C'était par exemple le cas de Magdalena, membre qui avait été très active dès le début mais qui avait reproché à Wara de ne pas l'aider autant que les autres. Plusieurs petites brouilles avaient éclaté entre elle et un des employés de Wara, notamment à cause du conflit lié au concours des façades qu'elle n'avait pas gagné. Elle m'a un jour confié :

Le CBC, c'est l'organisation qui veut le plus nous aider. La *compañera* Clara plus que tout veut nous aider, comme elle nous connaît maintenant. Mais ceux qui ne veulent pas donner pour le moment, c'est Wara. Moi, je ne veux pas me battre avec Wara. [...] C'est que Wara ne veut pas collaborer, alors comment vais-je pouvoir intégrer ma maison à l'offre du CBC si Wara m'en empêche ? (Magdalena, 09.12.2015)

Bien entendu, elle m'a parlé ainsi franchement sans doute parce que j'étais moi-même un volontaire du CBC et elle n'aurait pas tenu de tel propos si j'étais affilié à Wara. Mais ce discours était aussi révélateur d'une stratégie de dissidence (Olivier de Sardan 1995) : elle avait certainement saisi les enjeux de la lutte entre le CBC et Wara et se positionnait clairement (en ma présence du moins) en faveur du CBC. Par ailleurs, comme on le lit notamment dans la citation ci-dessus, Magdalena m'a souvent affirmé que c'était de la faute de Wara, qui ne les laissait pas faire, si le CBC intervenait moins souvent à Chacán. Ce point me paraît important car il souligne que non seulement Magdalena était consciente des luttes entre les ONG, mais qu'elle se positionnait face à elles.

Comme je l'ai notamment montré dans la section précédente, Magdalena n'était pas la seule à vouloir s'affranchir de Wara et plusieurs membres de l'association avaient exprimé leur mécontentement vis-à-vis des pratiques de l'ONG. Je ne veux pas entrer ici dans le détail des accusations émises par ces membres de l'association à l'égard de Wara car cela n'apporteraient à mon sens rien au point important que j'aimerais soulever ici : le CBC était

une menace réelle pour Wara. Cette dernière sentait que son influence baissait à l'intérieur du projet de TRC, que la motivation des bénéficiaires n'était plus la même qu'au début et que le CBC prenait toujours plus d'importance pour les membres.

Finalement, ma présence sur le terrain n'améliorait pas la situation puisque j'étais perçu par Wara plus comme un élément perturbateur que comme un atout. En effet, alors que le CBC comptait sur moi pour mener une évaluation du projet en cours et une analyse des impacts du tourisme à Chacán, Wara voyait en ma présence celle d'un examinateur, d'un fouilleur en quête des dysfonctionnements de l'association. J'avance cela car s'ils n'ont jamais ouvertement refusé de m'aider ou de collaborer avec moi, ils ont eu de nombreuses stratégies d'évitement à mon égard : non seulement il m'était souvent difficile d'obtenir d'eux des informations de base sur le projet ou des documents dont j'avais besoin, mais surtout, ils me tenaient autant que possible à l'écart et ne m'informaient jamais spontanément de leurs activités. La communication était donc très difficile entre nous même si la tension, bien que toujours présente, n'était jamais explicite.

Je veux revenir ici sur un événement qui me paraît symptomatique de la relation que nous entretenions : lors de mon deuxième terrain, en juin 2015, j'ai voulu présenter à l'association les premiers résultats de ma recherche afin d'en discuter avec eux. Comme je savais que Wara organisait une réunion et que les membres de Ñusta Encantada avait beaucoup à faire, j'ai demandé à Octavia si c'était possible de prendre une heure pour parler de ma recherche avec les membres. Elle m'a alors répondu que oui, sans aucun problème et qu'elle préviendrait Claudio. Le jour venu, pourtant, quand j'ai demandé confirmation à Claudio qui m'a répondu que non, cela ne pouvait pas fonctionner ainsi et que je devais adresser une demande écrite au responsable de Wara pour demander une autorisation. Il a ajouté que je n'avais pas le droit d'intervenir parce que je ne faisais pas partie de Wara et qu'il ne voulait pas de problèmes. À l'argument que je m'adressais à l'association Ñusta Encantada non pas en tant que volontaire du CBC mais en tant qu'anthropologue indépendant (en juin, je n'étais plus affilié au CBC) et que j'avais passé beaucoup de temps à faire cette recherche de manière bénévole et que je voulais en faire profiter les principaux intéressés, c'est-à-dire les membres eux-mêmes, il m'a simplement répondu que l'association « appartenait [*es parte de*] » à Wara et que je devais demander une autorisation au responsable.

Il a sans doute été malheureux pour tous que le rapport avec Wara se passât ainsi et je ne veux bien entendu pas mettre la faute sur qui que ce soit. Au contraire, force est de constater que cette anecdote était symptomatique de la configuration développementiste particulière à Chacán. Des ouvrages tels que ceux de Mosse (2005; 2011) et de Fechter et Hindman (2011)

proposent des ethnographies à la fois passionnantes et révélatrices des problèmes qui peuvent se présenter parmi les professionnels d'*Aidland*, selon le terme proposé par Raymond Apthorpe (2005). Il est évident que chacun luttait pour une cause tout à fait légitime de son point de vue, quoique cette légitimité pût s'inscrire dans une problématique tout à fait personnelle (garder son travail, recevoir une augmentation ou une promotion). Lutter contre l'autonomisation des membres n'était pas un signe d'incohérence au sein des institutions mais simplement une pratique normale des travailleurs de développement qui, selon la formule provocatrice de Mosse, chercheraient surtout à œuvrer pour le maintien du projet. En tant qu'anthropologue, mon rôle n'était bien entendu pas de juger ces pratiques selon un code éthique ou moral mais de donner du sens aux interactions entre les acteurs en tâchant de comprendre comment ceux-ci concevaient leurs actions.

5.6. Une situation en transformation constante

En conclusion, la configuration développementiste autour de l'association Ñusta Encantada était marquée par de multiples conflits qui mettaient en évidence certains problèmes qu'affrontaient les deux ONG en présence. Leurs objectifs spécifiques et leurs contraintes internes impliquaient des agendas bien précis qui influençaient beaucoup le terrain. J'ai par exemple montré comment la confusion entre le statut de membre de l'association et celui de bénéficiaire d'un des programmes de développement de Wara était la conséquence directe des obligations de l'ONG qui devait légitimer son action auprès de son bailleur en « produisant » le succès du projet et l'achèvement des objectifs fixés : avoir une association d'une trentaine de femmes qui aient amélioré leurs conditions de vie et l'éducation des enfants grâce à la transformation des foyers en *viviendas saludables*, à une source durable de revenus économiques pouvant être générés depuis leur propre foyer et à la valorisation de la « culture andine ». Du côté du CBC, bien que les objectifs étaient moins contraignants et plus liés au tourisme en tant que tel, la confusion entre membre et bénéficiaire n'en demeurait pas moins problématique car l'ONG faisait face à des acteurs qui nourrissaient des motivations très diverses et le tourisme n'était pour beaucoup pas aussi important que ce qu'aurait espéré le personnel.

Toutefois, les deux projets des ONG partageaient la même construction théorique et la même rhétorique de base : l'idée était en effet d'apporter une nouvelle technologie à Chacán (le tourisme) qui devait engendrer des revenus économiques pour les familles concernées et celles-ci pourraient ainsi améliorer durablement leur condition de vie grâce à l'autonomie visée de l'association. Ce schéma quasi mécanique de causes à effets fait évidemment penser

aux stages du développement économique de la théorie de la modernisation (Rostow 1960) ainsi qu'à la théorie de la base (Hoyt 1954; Davezies 2009). Cette vision schématique était certes parfois discutée et nuancée lors des discussions internes entre employés d'une même ONG (du moins en ce qui concerne le CBC que j'ai pu directement observer) ; mais elle était souvent mobilisée pour légitimer publiquement et officiellement les interventions des ONG (cf. le film de Wara).

Sur le terrain, pourtant, la situation était beaucoup plus complexe et ce schéma théorique avait de la peine à s'intégrer au contexte local où les villageois cherchaient généralement à diversifier leurs sources de revenus tout en minimisant la prise de risque que cela engendrait. Aussi, l'approche technico-scientifique des ONG était difficilement compatible avec les agendas personnels des bénéficiaires. Il est intéressant de remarquer d'ailleurs que les aménagements exigés par Wara afin de parvenir aux objectifs fixés prenaient parfois des apparences disciplinaires qui engendraient des obstacles considérables pour le projet. J'ai donné notamment l'exemple de la volonté de réduire les inégalités de genre en promouvant le travail des femmes. Or, les réaménagements exigés par Wara pouvaient se révéler contreproductifs en allant parfois jusqu'à renforcer les inégalités à cause des exigences de Wara que les femmes n'étaient pas toujours en mesure de remplir sans compromettre l'équilibre des couples. J'ai aussi montré comment les conflits liés au *miramiento* étaient accentués par les interventions des ONG. Ce manque de cohérence entre les objectifs théoriques du projet et les réactions locales qu'ils suscitaient n'est bien entendu pas particulier à Chacán et l'analyse des discours et des pratiques des bénéficiaires du projet et des villageois qui, de près ou de loin, étaient liés au projet, m'a fait mettre à jour différentes logiques d'accaparement, de contournement ou même de dissidence (Olivier de Sardan 1995; Bierschenk, Chauveau, et Olivier de Sardan 2000).

La diversité de ces interprétations et réappropriations au niveau personnel du projet devait être vu en parallèle avec le dynamisme de la situation. Le fait d'avoir pu revenir à deux reprises sur le terrain à plusieurs mois d'intervalle a été d'une grande utilité pour moi car cela m'a permis de me rendre compte que l'état des rapports de force dans l'arène développementaliste pouvait être complètement et très rapidement bouleversé en fonction de nombreux facteurs internes ou externes au projet. En effet, quand je suis revenu en juin 2015, l'association m'a paru en bout de course et ses membres m'ont paru découragés et épuisés par les différents conflits qui régnaient. J'ai donné plus haut les exemples du concours des façades et du retour d'Ana qui étaient à mes yeux les plus représentatifs de la situation mais qui n'épuisaient pas la liste des luttes au sein de l'association. Or, quand je suis revenu en novembre 2015 et mal-

gré la brièveté de mon séjour, aussi bien les membres de l'association et le personnel des ONG m'ont expliqué que la situation s'était grandement améliorée et que l'association s'était beaucoup renforcée, notamment grâce à la perspective d'être affiliée à la RedTRUC Inca. Un des facteurs essentiels concernant l'actualisation des rapports de force concernait l'accès aux ressources, qu'il s'agisse de touristes, du soutien des ONG ou d'autres organisme comme la RedTURC Inca. De plus, comme il en sera question dans le chapitre suivant, le champ du tourisme allait bien au-delà du cercle de l'association et les acteurs s'y positionnaient en fonction d'enjeux plus généraux qui participaient à la reconfiguration de la configuration développementiste.

Aussi, je ne peux donc que spéculer sur l'état dans lequel je retrouverai la communauté de Chacán la prochaine fois que je m'y rendrai : la nouvelle affiliation à la RedTURC Inca allait-elle faire changer la situation ? Wara et le CBC allaient-ils se mettre à travailler ensemble suite à notre rencontre en novembre 2015 et quelles en seraient les conséquences ? Comment les membres de l'association allaient-ils réagir au départ des ONG qui était prévu à mi-2016 ? Ces questions ne peuvent toutefois pas trouver de réponses générales vraies pour tous les acteurs en jeu et on ne comprend dès lors pourquoi les impacts du projet ne se laissent pas énumérer en terme d'effets positifs ou négatifs pour les bénéficiaires. Le dynamisme de la situation ainsi que les multiples interprétations des conséquences du projet attestent de l'impossibilité de juger de manière neutre et objective la situation.

6. Le champ du tourisme

Dans le chapitre précédent, j'ai abordé la configuration développementiste autour de l'association de TRC Ñusta Encantada. J'ai insisté sur les luttes et les enjeux de pouvoir au sein de l'arène du développement en expliquant quelles étaient les stratégies mises en œuvre par les acteurs impliqués pour capter les ressources de l'aide au développement. Cependant, comme je l'ai annoncé dans l'introduction de ce travail, le phénomène de tourismification à Chacán allait bien au-delà du projet de TRC que je devais évaluer dans le cadre de mon stage pour le CBC et impliquait l'ensemble de la communauté de Chacán. En effet, l'association Ñusta Encantada n'était qu'un des deux projets collectifs dans lequel se concrétisait le tourisme. L'autre projet était l'aménagement du camping touristique de Huaypo auquel toute la communauté avait participé lors de la *faena*. Toutefois, derrière ces deux projets collectifs et leurs buts officiels se trouvait une série hétérogène de pratiques et de discours individuels et le tourisme était perçu tantôt comme une promesse de gain financier ou de promotion sociale, tantôt comme une manière d'améliorer les conditions de vie à l'intérieur de Chacán et de bénéficier d'un support matériel de la part des ONG.

Or, j'ai constaté que contrairement à l'analyse de la configuration développementiste, l'étude de la *tourismification* de Chacán mettait les membres de l'association de TRC au même niveau que les autres villageois. L'appartenance à l'association n'était qu'un élément parmi d'autres, mais en aucun cas ses membres ne devaient être considérés comme une part de la population de Chacán particulièrement sensibilisée à la question du tourisme car les mêmes initiatives étaient entreprises par d'autres villageois. Autrement dit, ne pas être membre n'était pas une raison pour ne pas faire visiter sa maison à des touristes, pour ne pas produire de l'artisanat, pour ne pas contacter des guides de Cusco. Parallèlement, les membres de l'association n'étaient pas contraints à ce rôle-ci seulement et rien ne les empêchait de contacter à titre privé des guides de Cusco, de vouloir construire une auberge indépendante de l'association au bord du lac de Huaypo ou de s'engager dans des études supérieures de gestion touristique, comme c'était le cas de la nouvelle secrétaire de l'association qui étudiait dans un institut de Cusco. C'est pourquoi je considère ici toutes ces actions comme complémentaires et potentiellement cumulatives : les acteurs agissaient en fonction des opportunités qui se présentaient à eux et cumulaient plusieurs niveaux de stratégies différentes, à l'instar d'Antonio cité en introduction de ce mémoire. La notion de *tourate* (Causey 2003) est ici utile pour qualifier tous ces acteurs qui cherchaient à avoir accès au tourisme. Bien entendu, la

définition de Causey ne pouvait pas s'appliquer directement à ces acteurs car à cause de la quasi-absence de touristes, les interactions concrètes avec les touristes restaient rares. Toutefois, il est certain que Chacán regorgeait de *tourates* potentiels, parmi lesquels on comptait aussi bien les membres de l'association que d'autres villageois. D'ailleurs, ce manque de touristes induisait des relations concurrentielles entre les acteurs non seulement au sein de l'association mais aussi au sein de l'ensemble de la communauté. De fait, le quotidien de mes observations de terrain était rythmé par des situations de jalousie, de crainte, de lutte pour un meilleur revenu économique, pour une meilleure reconnaissance ou pour une récompense.

La notion bourdieusienne de champ (notamment Bourdieu 2001; 2002b) m'a été d'une grande aide pour poser un cadre théorique sur mes observations empiriques et pour comprendre certaines dynamiques propres à ce que j'ai appelé le « champ du tourisme ». J'en retiens les trois affirmations suivantes :

- Tout champ est traversé par des luttes liées à une situation de concurrence entre les acteurs qui cherchent à s'arroger la meilleure position au sein de ce champ ;
- L'analyse des interactions au sein du champ permet de discerner la structure du champ, c'est-à-dire à l'« *état* du rapport de force entre les agents ou les institutions engagés dans la lutte » (2002b, 114, souligné dans l'original). Cette structure est dynamique et en transformation constante, dépendant des agendas et des trajectoires des acteurs ;
- Finalement, les acteurs engagés dans un champ partagent un enjeu commun fondamental qui est à la base du champ et qui le définit, « le socle des croyances ultimes sur lesquelles repose tout le jeu » (Bourdieu 2002b, 116). Dans le cas qui nous occupe ici, l'immense majorité des acteurs engagés dans le champ du tourisme à Chacán partageaient l'idée commune fondamentale – bien que parfois implicite – que l'arrivée du tourisme améliorerait leur vie et ils devaient s'assurer d'être en mesure de profiter de ce nouveau marché.

Ces trois affirmations théoriques m'ont aidé à structurer mes données et à proposer une analyse de la situation touristique de Chacán. Toutefois, mobiliser la théorie de Bourdieu présentait également quelques difficultés pour moi car le contexte de mon étude était tout à fait différent de l'analyse macrologique de Bourdieu. C'est pourquoi je me suis inspiré de ses écrits avec une certaine souplesse en les adaptant à l'étude interactionniste que je voulais mener. Aussi, dans les pages qui suivent, je propose d'aborder le champ du tourisme à Chacán en restant au plus près des acteurs et de leurs interprétations personnelles du phénomène. Je commence par présenter deux champs de luttes spécifiques liés à la notion de propreté d'une

part et à l'héritage culturel d'autre part. Puis, en prenant appui sur ces situations concrètes, je propose une analyse de l'enjeu à la base du champ en interrogeant les attentes des personnes impliquées dans ce champ.

6.1. Une communauté propre et heureuse

À Chacán, j'ai été confronté à plusieurs niveaux à des questions de « propreté » comme élément de statut social et les notions qui y sont associées constituent une très bonne entrée en matière pour approfondir les relations de pouvoir au sein de la communauté. Il m'a en effet semblé que c'était une préoccupation centrale pour les villageois qui, lors de nos entretiens, revenaient sans cesse et spontanément sur les notions de propreté, d'ordre et de saleté. Comme l'a écrit Mary Douglas (2005), le contexte culturel a une grande influence sur la définition de ces notions qui ne peuvent être que socialement situées : « telle que nous la connaissons, la saleté est essentiellement désordre. La saleté absolue n'existe pas, sinon aux yeux de l'observateur » (Douglas 2005, 24). En suivant cette logique, on comprend que les différentes définitions de la saleté et de la propreté qui circulent au sein d'un groupe social donné ne soient pas équivalentes et respecter ou ignorer certains critères, c'est se positionner face aux différentes normes en vigueur et donc être identifiable socialement dans un contexte donné. Ceci, Norbert Elias (2013) l'a déjà démontré dans son ouvrage *La civilisation des mœurs* qui souligne comment l'évolution de certaines normes à travers l'histoire ont évolué et leur appropriation par certaines couches sociales ont permis à celles-ci de se distinguer et à gagner du pouvoir. Toutefois, la formule que j'utilise ici – « identifiable socialement dans un contexte donné » – ne doit pas être mal comprise. Tout en récusant les thèses déterministes qui postulent un conditionnement des agents selon la classe sociale à laquelle ils appartiennent, je veux souligner le lien bel et bien existant entre les normes d'hygiène et l'échelle sociale. Toutefois, telle que je l'entends, l'échelle sociale est dynamique et repose en partie sur l'*agency* des acteurs, c'est-à-dire sur leur capacité d'agir et de se référer à telle ou telle norme, que ce soit pour la respecter ou l'enfreindre. L'aspect dynamique de l'identification me paraît essentielle ici et c'est dans ce sens que je veux considérer la prise de position par rapport aux normes de propreté.

Douglas poursuit par ailleurs en précisant que « la saleté est une offense contre l'ordre. En l'éliminant, nous n'accomplissons pas un geste négatif ; au contraire, nous nous efforçons, positivement, d'organiser notre milieu » (Douglas 2005, 24). La saleté ne prend donc de sens que par rapport à un « ensemble de relations ordonnées » (p. 55) que constitue la propreté et celle-ci se définit comme un état organisé, ordonné. C'est pourquoi, selon Douglas, on

n'élimine pas la saleté, mais on lui donne un ordre. Cette notion d'ordre est particulièrement intéressante ici car la dichotomie ordre/saleté revenait sans cesse dans mes entretiens et l'ordre était presque systématiquement lié au bonheur.

Cela était particulièrement clair dans l'approche de Wara. En effet, en cherchant à transformer les habitations des paysans en *viviendas saludables*, l'ONG a fait de la propreté et de l'ordre un enjeu central de sa politique d'intervention. Elle a par exemple distribué très largement au sein de la communauté plusieurs brochures, posters ou calendriers sur lesquels figuraient certaines règles de bases (notamment se laver les mains avec du savon et de l'eau courante, boire de l'eau chlorée ou bouillie, ne pas avoir d'animaux dans la cuisine). L'ONG avait également établi une grille de critères afin d'évaluer les maisons de ses bénéficiaires (voir tableau 5).

Tableau 5 : critères d'évaluation des *viviendas saludables*

Premier critère : les familles qui adoptent des habitudes saines	Bien	Moyen	Mal
1) Cuisine propre et ordonnée (four à bois amélioré, sans fumée, armoire et réfrigérateur artisanal ⁵⁰ , évier propre, absence d'animaux de cour ⁵¹)			
2) Organisation du foyer (en ordre et propre, cuisine, salle de bain, douche avec eau chaude [solaire ou électrique], toilettes, chambres, patio, jardin potager et hangar pour les cochons d'Inde)			
3) Patio propre et ordonné (absence d'animaux, zone verte au sol, chemin pavé, jardin fleuri)			
4) Alimentation nutritive (viande rouge, poulet, foie, poisson, cochon d'Inde, céréales, légumes, fruits)			
5) Lavement des mains (avec de l'eau courante et du savon)			
Deuxième critère : les familles qui utilisent du matériel adéquat	Bien	Moyen	Mal
1) Évier : usage et conservation (avec arrivée d'eau et propre)			
2) Jardin potager : usage et conservation (avec légumes de la région, propre)			
3) Hangar à cochons d'Inde : usage et conservation (ordonné, propre, pour la diète familiale)			
4) Salle de bain : usage et conservation (cuvette, lavabo, douche chaude, savon, poubelle, papier hygiénique, propreté)			
5) Consommation d'eau sûre (eau chlorée, réservoir d'eau propre, faire bouillir l'eau plus de 10 minutes)			

⁵⁰ Le « réfrigérateur artisanal » (ou parfois aussi appelé « réfrigérateur andin ») est une armoire souvent construite en adobe et pourvue des portes en verre ou en bois. Les aliments peuvent y être rangés (donc « ordonnés proprement ») et conservés à l'abri des mouches et de la poussière.

⁵¹ De nombreuses familles possèdent des cochons d'Inde qui vivent dans les cuisines. Ils y sont laissés libres et se nourrissent de tous les végétaux qu'ils trouvent sur le sol. De même, plusieurs familles abritent la nuit des poulets dans les cuisines pour les protéger du froid parfois glacial. Pour éviter cela, Wara et la municipalité de Anta ont financé plusieurs hangars pour cochons d'Inde ou poulets.

Source : recopié et traduit de la fiche d'évaluation utilisée par Wara en 2014 et 2015.

Le tableau 5 est à mon sens très révélateur de la manière dont l'ONG définissait la propreté. Le premier constat rejoint tout à fait les remarques de Mary Douglas (2005) : « propreté » et « ordre » sont deux notions qui vont systématiquement ensemble, jusqu'à être parfois utilisés comme synonymes. Un deuxième constat peut être fait à la lecture de certains critères, comme la nécessité d'avoir un jardin en fleur ou celle de peindre les murs : ces derniers ne peuvent pas être justifiés par le caractère pathogène de la saleté mais s'expliquent parfaitement par le caractère ordonné de la propreté. Dans cette logique, l'aspect esthétique de l'hygiène était largement valorisé et contribuait à assimiler la distinction propre/sale à la distinction beau/vilain. Cela renvoie finalement à la subjectivité des critères utilisés pour juger de la salubrité d'un foyer : parlait-on de propreté, d'ordre, du soin apporté aux détails ou encore de beauté ? La réponse à cette question dépendait de la sensibilité de la personne qui devait remplir le questionnaire. Pour illustrer ce point, la citation suivante expose comment la perception subjective de la propreté affectait la manière dont Octavia, une des employées de Wara, qualifiait les maisons des bénéficiaires :

Parfois, je viens très tôt, vers cinq ou six heures du matin. Je n'informe pas les familles parce qu'il y a eu des cas où les familles étaient au courant et commençaient à tout ranger, à nettoyer les choses. Mais maintenant, comme ce sont déjà des familles très sensibilisées au thème de la propreté et comme elles savent qu'un touriste peut arriver à n'importe quel moment dans leur maison, j'ai toujours trouvé leur maison propre. Parfois, pour ceux qui travaillent dans les champs, nous avons trouvé leur maison un peu moins propre. Mais c'est naturel, non ? [...] Les familles vivent déjà beaucoup mieux que les autres familles qui ne participent pas à cette association. (Octavia, 20.01.2015)

Octavia soulève une distinction intéressante : il y aurait une part de la saleté qui serait admissible, la part « naturelle », et une autre part inadmissible. Pourquoi le « naturel » n'était-il pas sale ? Quelle était la différence entre le « naturel » du travail des champs et le « naturel » de l'élevage⁵² ? Cette distinction dépendait en l'occurrence uniquement de la perception d'Octavia qui avait le droit de déclarer acceptable ou non la saleté et le désordre. Cette citation montre également que la notion de contrôle était déterminante et il était nécessaire pour Octavia de vérifier l'état des foyers chaque mois de sorte à surprendre les habitants. Elle utilisait alors son autorité pour superposer sa définition aux critères supposés être objectifs de la fiche d'évaluation. En outre, en énonçant la menace que des touristes pouvaient arriver à

⁵² Des critères stricts liés à l'hygiène empêchaient implicitement les familles de l'association d'élever plus de quatre ou cinq animaux de grosse taille (bœufs, mouton, porc, âne).

n'importe quel moment, elle insinuait que ses critères étaient également importants pour les visiteurs, ce qui contribuait à donner une portée beaucoup plus générale à ses discours : ce n'était pas seulement elle (ou l'ONG qu'elle représentait), mais les touristes (du monde entier) qui voulaient que ces critères fussent respectés. De ce point de vue, la définition de la propreté s'ancrait dans un rapport de pouvoir évident et instituait une distinction entre les membres qui avaient des maisons propres et les non-membres.

En se penchant à présent du côté des membres de l'association, il convient d'abord de signaler qu'eux-mêmes partageaient cette vision. J'aimerais ici donner un exemple qui me paraît emblématique et qui concerne la réaction de certains membres de l'association quand ils ont appris que j'avais passé quatre jours dans une famille qui ne faisait pas partie de l'association. Ils ont d'abord été très étonnés et amusés : leurs rires qu'ils essayaient de cacher et de petites remarques chuchotées derrière mon dos témoignaient de leur incrédulité. Ils me demandaient alors – le sourire aux lèvres – ce que j'avais mangé, si j'avais été malade, si j'avais dormi avec des cochons d'Inde et comment je m'étais débrouillé sans salle de bain. Certains m'ont aussi affirmé que j'avais ainsi eu l'occasion d'expérimenter comment les membres de l'association vivaient à l'époque et j'étais désormais capable de m'imaginer comment la vie avait été dure pour eux. Il est intéressant de constater que leur réaction touchait presque exclusivement au thème de la propreté, alors que d'autres aspects auraient pu retenir leur attention. Par exemple, ils auraient pu se préoccuper de ce que j'avais fait, comment j'avais communiqué avec la famille (dans cette famille, seule une personne était hispanophone, les autres parlaient seulement quechua) ou encore combien j'avais dû payer. Le fait que toute l'attention ait été dirigée unanimement vers des questions d'hygiène est sans doute révélateur de l'importance de ce facteur dans le processus d'analyse de la situation. Il montrait également qu'apparemment, pour les membres, la différence entre eux et les autres villageois se situaient essentiellement dans le rapport à la propreté. Cela ressort également de l'affirmation d'Inez, une membre de l'association :

Grâce au tourisme, nous autres allons apprendre à vivre dans la propreté, tout ordonnés, tout en harmonie avec l'environnement. Voici comment nous pouvons vivre. Avant, nous ne vivions pas comme ça. Totalement dans la saleté.
(Inez, 27.06.2015)

Si l'on regarde à présent les définitions de la propreté utilisées par les membres, on constate sans surprise qu'elle variait d'un acteur à l'autre. Il y avait pourtant certaines constantes qui sont notamment visible dans le témoignage ci-dessous de Felicia, 38 ans, mère de trois

enfants dont seule la cadette vivait encore à Chacán, et membre de l'association Ñusta Encantada depuis 2013.

Avant [que je fasse partie de l'association], je ne vivais pas ainsi. Mais maintenant, comme je fais partie de ce groupe, j'ai changé ma vie, récemment, il y a moins de deux ans. Parce que je suis nouvelle encore, il me manque des choses. Maintenant, je suis en train d'arranger ma maison, je vis plus tranquillement, dans la propreté et de manière ordonnée. Avant, je ne vivais pas ainsi, mais ensemble avec les animaux. [...] Alors je me rends compte que le fait que je participe à cette association me fait vivre mieux. Pour mes enfants aussi : avant, ils étaient sales, avec les animaux. J'ai réalisé récemment que je suis en train de vivre tranquille, heureuse, dans la propreté. (Felicia, 18.06.2015)

La raison pour laquelle j'ai choisi cette citation n'est pas pour attester que Felicia vivait mieux grâce à l'intervention de Wara, mais plutôt pour souligner la manière dont elle me l'a dit, c'est-à-dire en faisant la connexion supposée évidente – et effectivement partagée par tous les membres que j'ai interviewés – entre l'ordre, la propreté et le bonheur. Tout d'abord, son discours présente une palette d'affirmations qui attestent de sa conscience de faire partie d'un groupe social qui la distinguait. Cela est illustré dans l'usage d'expressions telles que « faire partie de ce groupe » ou « vivre ou ne pas vivre ainsi ». Cela était en outre renforcé par la distinction avant/après. Par ailleurs, Felicia avait parfaitement intégré plusieurs éléments clés du discours de l'ONG : les locutions « être propre et ordonné », « vivre mieux » ou « ne pas vivre ensemble avec les animaux » se rapprochaient de la définition de Wara. Pourtant, d'un autre côté, elle se distanciat du discours de Wara : alors que les employés de cette dernière avaient un point de vue essentiellement pathologique et affirmaient que la propreté permettait d'éviter les maladies, le discours de Felicia faisait une connexion beaucoup plus directe entre l'hygiène et le bien-être en général : la propreté rendait heureux, pas seulement parce qu'elle évitait de tomber malade, mais parce que d'une manière générale, elle ordonnait la vie.

Par exemple, pour Felicia, « vivre ensemble avec les animaux » [*vivir juntos con los animales*] n'était pas mauvais seulement à cause du risque de maladies ; cela était mauvais en soi, parce que ce n'était pas digne de l'humanité et parce que c'était laid. Il est intéressant de remarquer l'insistance avec laquelle Felicia soulignait cette séparation de l'homme et des animaux : cette coupure renforce l'idée que l'être humain, pour se « développer », doit s'extraire de la condition naturelle et rejoindre un état de culture, dans le sens de « civilisé ». On se retrouve ici au cœur de l'idéologie de la modernité du progrès qui place l'opposition nature/culture au centre de ses raisonnements (Latour 1991).

De plus, il convient de rappeler que l'histoire de la propreté à Chacán remontait bien avant l'intervention de Wara. Tout d'abord, il faut souligner que le Gouvernement péruvien a mis en œuvre plusieurs politiques publiques dès la fin du XIX^e s., instituant ainsi la double relation entre propre/moderne et sale/archaïque, comme Mannarelli (1999) l'a remarquablement montré dans son livre *Limpias y modernas*. De plus, Wara n'a pas été la première ONG à intervenir à Chacán et il y a notamment eu un projet de Corredor Cusco-Puno, une ONG également active dans le TRC qui n'est intervenue à Chacán que pour un court projet visant à améliorer les maisons des villageois au début des années 2000. Finalement, comme le montre le témoignage de José, membre de l'association Ñusta Encantada, l'origine des opinions sur la propreté était diffuse et se retrouvait autant dans les discours de l'ONG (Wara, CBC, Corredor Cusco-Puno) que dans les discours d'autres proches, en l'occurrence ses fils qui avaient étudié en ville :

Avant, [ma maison] n'était pas comme ça, non. Avant, j'avais des cochons d'Inde ici et ils marchaient comme ça sur le sol de la cuisine [il rit]. Mais moi, mes fils m'ont toujours encouragé. L'ainé, comme il est guide, me disait toujours : "papa, tu dois te faire une belle maison avec des murs recouverts de boue." Quand il était là, il m'aidait à le faire : "papa, il faut faire comme ça ! Il faut nous ordonner !" Et puis, nous avons rencontré l'association civile Wara. Et alors, avec mes fils et Wara en plus, les deux m'ont donné une seule force et j'ai repeint toute ma maison avec de la boue. (José, 15.01.2015)

Finalement, il convient de préciser que la propreté était un thème qui dépassait le cadre de l'association. J'aimerais commencer par donner un exemple éloquent : en octobre 2014, j'ai été invité à célébrer l'anniversaire de nouvel *alcalde* de la province d'Anta, qui habitait à Chacán et qui avait été élu à peine quelques jours plus tôt. Pour célébrer ce double événement (anniversaire et élection), ses fils lui ont offert une machine à laver le linge. D'après les commentaires que j'ai entendus, ce cadeau extraordinaire a été considéré comme très luxueux et prestigieux et confirmait en quelque sorte le haut statut social du nouvel *alcalde*. En outre, c'était sans doute la première personne à posséder une machine à laver dans cette communauté. Malgré sa dimension anecdotique, le fait que les fils aient désiré célébrer la réussite sociale et politique de leur père avec un tel cadeau ne me semble absolument pas anodin et souligne au contraire l'importance de l'enjeu social que représentait la propreté.

Mais la propreté n'était pas réservée à l'élite et tous étaient concernés. En effet, en janvier 2015, l'Assemblée générale de la communauté a débattu durant une trentaine de minutes avant de prendre la décision d'organiser une *faena* pour ramasser toutes les ordures qui jonchaient le sol de Chacán : durant toute une journée, chaque famille devait collecter deux sacs d'environ 120 litres de déchets. Je n'ai pas pu suivre tout le débat qui a mené à cette décision

car il était en quechua. Mais la personne qui m'accompagnait m'en traduisait les idées essentielles. Parmi les personnes qui ont pris la parole pour défendre cette idée, il y avait le président de la communauté qui avançait le fait qu'il était important d'avoir des rues propres pour être fier de la communauté quand des visiteurs venaient. Un autre membre du comité de la communauté, mais non membre de l'association de TRC, a ajouté qu'il était important que la communauté fût propre parce qu'ainsi, des touristes auraient envie d'y venir et cela était bon pour Chacán. Le président de la *Asociación de Adultos mayores de Medicina Andina* a ensuite pris la parole pour faire un sermon passionné sur l'importance de respecter la *Pachamama*⁵³ et d'arrêter de la contaminer avec du plastique car c'était elle qui nous nourrissait. Un membre de l'association a aussi pris la parole pour dire qu'il fallait effectivement nettoyer la communauté, mais surtout qu'il fallait éduquer les personnes qui jetaient des déchets. Finalement, il n'y a pas eu d'argument contre le nettoyage de la communauté mais sur l'importance de le faire à ce moment et plusieurs villageois – que je ne connaissais pas – disaient qu'il était préférable d'attendre la saison sèche où il y aurait moins de travail agricole. L'exemple de ce débat au sein de l'Assemblée générale de la communauté souligne le fait qu'« être propre » était devenu un enjeu important et actuel.

J'ai donné ci-dessus plusieurs exemples mettant en lumière l'importance du thème de l'hygiène au sein de la communauté et j'ai montré en quoi la propreté était un enjeu social important à Chacán. Toutefois, il me reste à expliquer la connexion de ce thème avec le champ du tourisme. Comme je l'ai mentionné, la propreté était un critère pertinent qui jouait un rôle important dans la distinction entre le « bon » et le « mauvais », le « riche » et le « pauvre », le « juste » et le « faux », le « moderne » et le « vieux » ; or, c'était aussi une façon d'opposer « l'indigène » au « touriste ». On voit ainsi clairement apparaître la façon dont la propreté était un thème à l'enjeu *glocal*, c'est-à-dire qui s'ancrait dans un contexte à la fois local et global, avec des aller-retours incessants entre ces deux niveaux.

J'ai moi-même été confronté directement à cette distinction car la plupart des villageois auxquels je rendais visite, membres ou pas de l'association de TRC, s'excusaient quasiment systématiquement du prétendu désordre et de la saleté qui régnaient chez eux. Cela me mettait dans une position très inconfortable car ces excuses me renvoyaient directement à mon statut de « *gringo* venu étudier les indigènes et leur apprendre à se comporter de manière civilisée ». J'avais beau essayer de me départir de cela, en affirmant que ce n'était pas un problème pour moi et que je ne les jugeais absolument pas, je sentais qu'ils ne me croyaient qu'à moitié. De

⁵³ La Terre mère selon la cosmologie inca.

plus, je ne pouvais que constater certains faits qui me plaçaient dans une position de supériorité symbolique face à mes interlocuteurs : par exemple, ils me demandaient souvent des conseils à propos de la manière d'aménager leur maison, me mettant ainsi dans la peau du connaisseur, du savant. Cela m'a alors fait prendre conscience du statut auquel j'étais identifié contre mon gré et duquel je ne pouvais me défaire complètement. Cela m'a aussi fait prendre conscience du système hiérarchique au sein du champ du tourisme à Chacán.

En effet, les membres de l'association Ñusta Encantada que j'ai interviewés percevaient les touristes comme des personnes très propres et ordonnées : ils se douchaient et changeaient de vêtements tous les jours, ils devaient consommer des aliments frais et bien lavés et ils avaient de gros sacs avec tout leur matériel bien agencé à l'intérieur. Cette description stéréotypée était sans doute due au fait que peu de touristes étaient encore venus à Chacán et que la grande majorité de ceux-ci étaient des volontouristes de Wara, une catégorie relativement homogène qui ne donnait qu'un minuscule aperçu de la diversité parmi les touristes qui visitaient la région. Cela étant, la catégorie « touristes » était généralement assimilée à la propreté, à la bonne éducation et à une certaine complication de vie.

Il y avait tout de même quelques contre-exemples intéressants : Sara, une membre de l'association, m'a un jour raconté comment s'était passé la première fois qu'elle avait accueilli des touristes chez elle. Il s'agissait de trois jeunes Argentins qui étaient venus pour trois jours à Chacán. Elle m'a expliqué que ces touristes n'étaient pas comme les volontaires de Wara qui avaient déjà été accueillis par les autres membres de l'association ; au contraire, ils n'avaient pas du tout été compliqués et avaient mangé, dormi et vécu « comme des Cusquéniens ». Quand je lui ai demandé ce qu'elle entendait par là, elle m'a expliqué qu'ils avaient mangé « sans avoir peur d'être malades », « avec les doigts » et « sans avoir besoin d'une table » et qu'ils avaient tous dormi dans la même pièce sans avoir besoin d'un bon matelas ni de draps bien mis car ils avaient des sacs de couchage. Ce contre-exemple est particulièrement intéressant car s'il contraste effectivement avec l'affirmation souvent entendue comme quoi les touristes étaient des personnes propres qui craignaient la saleté, il souligne simultanément l'importance du critère de propreté dans l'appréhension de cette situation.

En suivant ces différents témoignages des membres de l'association et de quelques autres acteurs qui étaient liés au tourisme, il semble qu'un nouveau schéma de hiérarchie sociale était en train de se dessiner à Chacán : tout en bas de l'échelle se trouvaient les familles pauvres (comme celle chez qui j'ai passé quatre jours au grand étonnement des membres de l'association). En effet, les membres de l'association m'ont souvent affirmé que beaucoup de

villageois de Chacán avaient de mauvaises habitudes hygiéniques, par exemple parce qu'ils partageaient les espaces habitables des maisons avec des animaux, parce qu'ils portaient des habits vieux et sales ou parce qu'ils n'avaient pas de toilettes ni la possibilité de se laver chez eux. Pour cette raison, les membres de Ñusta Encantada se plaçaient de ce point de vue parmi « l'élite » et au même niveau que les familles les plus aisées de la communauté. Suivaient ensuite les employés des ONG, les guides touristiques et des services publics participant aux projets « d'assainissement » ; enfin, tout en haut de cette hiérarchie, apparaissaient les « riches touristes du monde entier ».

Bien entendu, cette hiérarchie ne reflète que ce que certains villageois ont affirmé à moi, qui étais tout à la fois touriste, volontaire et chercheur et il convient donc de situer ces discours par rapport à la relation qu'ils voulaient entretenir avec moi. En effet, ces échanges étaient pour mes interlocuteurs une façon de se positionner face à moi et de capter mon attention par des propos qui – ils le voyaient bien – m'intéressaient. Je ne prétends donc pas rendre compte d'une réalité partagée par tous les villageois et je suis conscient que cette hiérarchie pût également reposer sur d'autres systèmes de référence comme la richesse, le niveau de formation, ou même éventuellement le style vestimentaire. Malgré cela, les données empiriques que j'ai récoltées me permettent d'affirmer que l'ordre et la propreté comptaient parmi les critères importants et déterminants, et cela bien au-delà du cercle restreint des bénéficiaires des programmes de développement.

De plus, je retire une deuxième leçon de l'analyse des rapports de force que j'ai abordés ci-dessus : les définitions et les enjeux propres à chaque acteur avaient en commun le fait de ne pas remettre en question la pertinence des deux présupposés de base suivant : « une maison plus propre rendait la famille plus heureuse » et « avant de faire partie du programme, les bénéficiaires vivaient salement ». Ces deux postulats étaient partagés par tous les acteurs interviewés. Toutefois, l'analyse de ces discours m'a montré qu'il n'y avait pas un seul discours officiel dominant, venant d'en-haut et influençant les sphères sociales inférieures : au contraire, j'étais face à un imbroglio d'influences réciproques. Ce n'était pas seulement les bénéficiaires qui se réappropriaient certains éléments de discours de l'ONG (comme l'a notamment fait Felicia dans l'exemple cité plus haut) ; les employés de Wara allaient également puiser dans les discours des villageois des éléments qu'ils se réappropriaient à leur tour. J'ai par exemple entendu plusieurs fois un employé de Wara reprendre à son compte le discours qu'avaient prononcé des bénéficiaires afin de donner plus de poids à ses propos. Ces influences réciproques n'empêchaient naturellement pas que des rapports de pouvoir pesas-

sent sur les relations entre développeurs et développés, ou entre visiteurs et visités. Mais elles étaient le signe de l'ampleur du dynamisme qui caractérisait ces discours sur la propreté.

6.2. De qui hérite-t-on la culture ?

J'aimerais maintenant porter l'attention sur « l'héritage culturel »⁵⁴ si souvent mis en avant non seulement dans les publicités touristiques, mais aussi dans les discours des ONG ou même dans l'arène politique. Je rappelle qu'un des objectifs des deux ONG était justement de « revaloriser le patrimoine culturel des peuples andins ». Autour du supposé « héritage culturel des Incas » se formaient une série d'interprétations qui avaient de multiples origines où les images des catalogues touristiques et les documentaires télévisés se mêlaient aux enseignements d'histoire, aux visites de sites archéologiques ou aux discours des guides, sans oublier les revendications politiques ni la propre part d'imagination de chaque individu. Ici, une approche postcoloniale focalisée sur les « structures économiques, [les] représentations culturelles et [les] relations relevant de l'exploitation [*exploitative relationships*], qui étaient auparavant basées dans le colonialisme » (Tucker et Akama 2009, 506) me paraît essentielle afin de montrer l'importance des influences externes. Des concepts tels que *commoditization of culture* (Cohen 1988), *folklorisation* ou *disneyfication* (Bryman 1999) suggèrent de fécondes questions au sujet de la violence symbolique perpétrée à l'égard des populations hôtes. C'est pourquoi poser la question « de qui hérite-t-on la culture ? » au champ du tourisme est particulièrement intéressant car la culture ne s'héritait pas seulement des ancêtres, mais aussi des ONG et des guides.

Pour faire avancer le problème avec des questions concrètes, je propose ici d'analyser la rhétorique utilisée pour promouvoir la destination de Chacán. Pour cela, je me suis basé principalement sur les entretiens menés avec les villageois de Chacán et le personnel de différentes agences de voyage dont CBCtupay. J'ai aussi inclus le matériel publicitaire de Wara et du CBC, notamment les flyers édités par Wara et le CBC (cf. annexes 9.4 p. 133 et 9.5 p. 135) et les vidéos promotionnelles de Wara (Productora Wayruro 2015; Ayuda en Acción 2013).

Le point commun que présentaient ces différentes données était leur rhétorique prônant une « rencontre authentique » avec les villageois tout en s'appuyant sur les stéréotypes les plus répandus. Dans le tableau 6 ci-dessous, j'ai relevé une liste de ces stéréotypes qui n'est bien entendu pas exhaustive mais qui permet d'identifier les points les plus courants au sujet

⁵⁴ Dans cette section, comme dans le reste de ce travail, la notion « d'héritage culturel » fait systématiquement référence à la catégorie émique.

de la culture andine (première colonne) et de les mettre en perspective avec les stéréotypes qui s'attachent aux touristes (deuxième colonne).

Tableau 6 : liste (non exhaustive) de stéréotypes attachés aux populations hôtes et aux touristes

	Comment sont les hôtes ?	Comment sont les touristes ?
Caractéristiques physiques et ontologiques	De peau foncée	De peau claire
	Petits	Grands
	Forts, endurants	Faibles, fragiles
	Sales	Propres
Caractéristiques liés à la mentalité	Aimables, paisibles	Stressés, désagréables
	Simple	Complicés, jamais satisfaits
	Mystiques, superstitieux	Rationnels, scientifiques
Caractéristiques culturelles	Parlant quechua ou espagnol	Parlant anglais
	Mangent beaucoup	Mangent peu
	Authentiques et attachés aux traditions	Modernes
	Pauvres	Riches
	Titulaires d'un grand savoir artisanal	Peu manuels
	Peu habitué à la technologie	Habitués à la technologie
	Proches de la nature	Qui ont perdu le lien avec la nature
	Solidaires entre eux	Individualistes
	En quête de modernisation	En quête d'authenticité et d'histoire
	Qui veulent partager leur quotidien avec les touristes	Qui sont intéressés à connaître le quotidien de leurs hôtes
	Qui veulent toujours vendre de l'artisanat	Qui veulent toujours acheter de l'artisanat
	Portent encore aujourd'hui le costume traditionnel bariolé en laine tissée	Habits industriels, de bonne qualité

Aussi, on proposait aux touristes de venir rencontrer à Chacán des paysannes et paysans « andins » qui feraient découvrir à leurs « amis » (et non pas touristes) leur vie quotidienne. Dans cette optique, l'image de l'hôte renvoyait irrémédiablement à la figure mythique du « bon sauvage » qui est encore et toujours largement présente dans l'imaginaire touristique (Bruner 2005; Salazar 2013). Je n'ai pas pu le constater directement à Chacán parce que je n'y ai pas rencontré de touristes, mais j'ai eu l'occasion de mener un entretien avec trois touristes françaises dans une autre communauté de la Vallée sacrée. Dans l'extrait ci-dessous, j'ai mis en évidence les valeurs que les touristes projetaient sur leurs hôtes :

Touriste 1 : Nous, nous irions volontiers davantage chez l'habitant. Là, c'est l'**authenticité**. Ce n'est pas du paraître, c'est du vrai.

Touriste 2 : On se rend compte des vraies valeurs : l'être au lieu du paraître.

Touriste 3 : Il y a des gens **heureux avec peu de choses**.

Moi : Pourriez-vous me donner des exemples de valeurs ?

Touriste 2 : La **générosité**, l'**accueil**, le **partage**. Et puis, le **courage** qu'ils ont de travailler. Ils ne sont **pas paresseux**. Tout le monde travaille au

Pérou, il n'y a pas d'assistanat. Même pour faire ces chambres, ils ont dû payer, parce que quand même, ça leur demande beaucoup d'investissement. Et je pense qu'ils sont honnêtes aussi.

Touriste 1 : L'**honnêteté**, oui oui.

Touriste 3 : Mais aussi, comme j'ai vu, depuis que nous sommes arrivés, il y a plein de gens qui sont venus [dans la maison de notre hôte]. La **convivialité**. Il y a plein de jeunes qui sont venus.

Touriste 1 : Le guide nous a aussi parlé de l'irrigation, d'un système pour s'entraider.

Touriste 2 : Oui, l'**entraide**. Ça n'existe plus ça, chez nous...

(Entretien avec trois touristes, communauté de Patacancha, 01.10.2014)

Je ne veux pas ici entrer dans le débat de savoir si ces touristes étaient aussi naïves que leur discours le laissait entendre ; je pense que cet engouement élogieux était aussi dû au fait qu'elles me parlaient à moi, jeune étudiant en anthropologie, qu'elles ont supposé en quête d'exotisme et d'authenticité. Il est aussi vrai que leur guide influençait beaucoup leur perception (Salazar, 2009). Ce qui m'intéresse en revanche, ce sont les relations de pouvoir qui étaient liées à l'usage de ces stéréotypes. Or, la comparaison des deux colonnes souligne le fait que les populations hôtes étaient systématiquement en position d'infériorité (concrète ou symbolique) par rapport aux touristes, d'autant plus que les hôtes, s'ils voulaient travailler dans le tourisme, étaient tenus d'afficher le rôle qui leur était assigné. Toutefois, une telle analyse, centrée sur les discours des acteurs « dominants » (touristes, guides, agences de voyages, ONG), faisait émerger un rapport de pouvoir écrasant pour les villageois. Or, je soutiens qu'en plaçant le regard plus proche des villageois, ce rapport de pouvoir apparaît sous un jour beaucoup plus nuancé. Afin d'illustrer mon propos, j'aimerais ici prendre l'exemple de Paula et de son époux Raúl.

Image 12 : Paula, membre de l'association Ñusta Encantada, posant dans son jardin



En regardant attentivement cette photographie, on y voit une femme, vêtue de façon « traditionnelle »⁵⁵. Elle tient dans sa main gauche un épi de maïs et d'autres épis sont visibles en arrière-plan sous le parasol de paille. Son visage n'est pas spécialement expressif mais quelques-uns de mes amis m'ont affirmé y lire une grande fierté. Cette femme se tient devant sa maison, construite en adobe et recouverte de boue rosée. Les fleurs peintes contre le mur sont des *kantus*, un des symboles des Andes et de la culture inca. Finalement, on voit un jardin très bien entretenu, avec de petites barrières délimitant les zones d'herbe, les sentiers sont nettoyés et beaucoup de fleurs complètent le tableau.

En voyant cette photo, on pourrait se demander « est-ce qu'ils le font pour les touristes ou pour eux-mêmes ? » (Simoni 2004). En effet, on peut voir dans cette image un exemple classique de *disneyfication* d'une hôte et de sa maison : un décor de façade, élaboré pour le plaisir des touristes et pour reproduire un folklore naïf et innocent, attaché avant tout au lien avec la nature (les fleurs, le maïs, la maison faite de terre et de boue). Cette photo n'était-elle pas l'exemple même d'une femme qu'on a habillée de rêves, pour les touristes⁵⁶ et pour elle-même⁵⁷ ? Ne faut-il pas voir dans tous les éléments folkloriques présents sur cette image la matérialisation de la manipulation des hôtes par les acteurs de l'industrie de la *tourismifica-*

⁵⁵ Je tiens ici à préciser que j'utilise le terme « traditionnel » selon sa signification émique.

⁵⁶ « Découvrez la véritable culture andine ! » (Injonction qu'on lit dans la plupart des catalogues touristiques offrant des voyages à Cusco)

⁵⁷ Le rêve de Paula était évidemment de mieux vivre grâce au tourisme.

tion ? Cette photographie ne met-elle pas assez en évidence l'hypocrisie de l'industrie de la *tourismification* qui prétend amener un développement humain, matériel, économique et culturel grâce au tourisme, alors qu'en réalité, elle enferme les hôtes dans une vision stéréotypée et restreinte d'eux-mêmes ? N'y avait-il pas finalement une inéluctable tension entre l'objectif principal du TRC (éradication de la pauvreté grâce à l'amélioration des conditions de vie) et la méthode pour y parvenir (la vente d'éléments réifiés d'une culture imaginaire, dont la valeur essentielle est présentée dans les prospectus touristiques comme une riche culture de pauvres opprimés) ?

Ma réponse à toutes ces questions est toutefois plus que nuancée. En effet, ces questions touchaient à des éléments essentiels mais en présentant le net inconvénient d'être dominocentrées, c'est-à-dire centrée sur les « dominants » et non pas sur les villageois eux-mêmes. Or, mon objectif n'est pas ici de refaire l'histoire du débat sur l'authenticité dans l'étude anthropologique du tourisme (Cravatte 2009; Olsen 2002; Olsen 2007; MacCannell 1973) ni de juger coupable de *folklorisation* un groupe d'acteurs aussi vagues et hétérogènes que ceux inclus dans la catégorie « acteurs de l'industrie de la *tourismification* ». Mon but est de rendre compte de la réflexivité et l'*agency* de Paula et de nuancer le rôle du pouvoir imputé aux acteurs de l'industrie du tourisme, notamment en soulignant d'autres influences déterminantes pour le couple dans la transformation de cette maison.

Avant de commencer, je dois préciser que c'est le couple lui-même qui m'a demandé de faire plusieurs photographies d'eux afin que je puisse les montrer à mes amis et leur dire de venir lui rendre visite. De plus, ils m'ont demandé quelques-unes de ces photos pour que leur beau-fils pût les poster sur internet. Il s'agissait donc d'une entreprise spontanée de la part du couple qui a décidé de la composition et je n'ai fait qu'appuyer sur le déclencheur de l'appareil photo. Bien entendu, l'influence des catalogues touristiques entrait en compte, mais il n'y avait aucune pression directe.

Pour mieux comprendre la relation que le couple entretenait avec le tourisme, l'étude des trajectoires biographiques est une première entrée en matière intéressante : jusqu'à 2012, quand l'association Ñusta Encantada a été fondée, Raúl travaillait régulièrement en tant que cuisinier sur le *camino inca*. Il y avait fréquenté de nombreux touristes et les pourboires qu'il avait reçu l'avaient persuadé que le tourisme était « comme un mine d'or qui ne s'épuise jamais » (Raúl, 08.11.2014), à condition toutefois d'être serviable et de leur donner ce qu'ils attendaient. Ainsi, il avait été particulièrement motivé par cette proposition de former une association de TRC et sa femme et lui avaient compté parmi les personnes qui s'étaient avérées les plus actives. Ils avaient compris qu'avoir une belle maison était un atout qui leur

permettrait de recevoir plus régulièrement des touristes et qui en outre les positionnait favorablement auprès des employés de Wara. À long terme, ils comptaient sur la beauté de leur maison pour en faire la promotion non seulement auprès des volontouristes de Wara, mais aussi auprès d'autres agences de voyage dont celle de CBCtupay. Ils étaient tout à fait conscients de l'importance de ce qui était appelé « l'héritage culturel des Incas » et que l'esthétique qui y était attachée était un argument de taille pour la promotion des destinations touristiques de la région. D'autant plus que Paula et Raúl avaient tous deux eu l'occasion de visiter d'autres communautés qui proposaient des activités de TRC. D'ailleurs, c'est après l'une de ces visites que Paula et Raúl ont décidé de planter toutes les fleurs de leur jardin.

D'autres éléments liés à la biographie du couple entraient aussi en compte. Paula et Raúl ont commencé à transformer significativement leur maison dès que la cadette de leurs filles avait quitté Chacán pour étudier à Cusco, au début de l'année 2013. Ils m'ont expliqué qu'ils s'étaient alors trouvés dans une toute autre disposition d'esprit, avec beaucoup plus de temps et d'espace pour eux-mêmes. L'absence de leurs filles avait laissé un grand vide et la chambre inutilisée a par exemple pu être tout de suite transformée en chambre pour touriste. Le départ de leurs filles avait aussi eu une influence sur leur quotidien puisqu'ils m'ont raconté que c'était à peu près à cette époque qu'ils ont commencé à changer leur manière d'organiser leurs activités productives : plutôt que de vendre leur propre production agricole, ils achetaient en gros plusieurs sacs de 120 kg de divers produits et les revendaient au détail tout au long de la journée. D'après Raúl, son « petit commerce » était non seulement rentable d'un point de vue financier, mais surtout lui évitait de beaucoup travailler dans les champs. Le temps économisé en terme de travail agricole pouvait alors être investi ailleurs, notamment dans l'arrangement de sa maison.

Finalement, il convient aussi de relever que Paula et Raúl étaient de fervents chrétiens qui se rendaient tous les samedis au culte d'une église évangélique de Cusco. Depuis le départ de leurs filles, ils m'ont affirmé avoir été particulièrement assidus et n'avoir que très rarement manqué ce rendez-vous hebdomadaire. Je mentionne ce fait ici car en plus du culte en question, ils participaient à plusieurs ateliers de formation organisés par cette église où on leur apprenait notamment à aménager convenablement leur maison, à cuisiner végétarien et à se soigner de manière naturelle. Ces ateliers n'étaient pas destinés à former de futurs hôtes touristiques mais s'adressaient aux fidèles pour les aider dans leur vie quotidienne à trouver des solutions à leurs problèmes. Toutefois, il était évident que le couple avait un grand intérêt à suivre ses cours justement par rapport à ses espoirs de travailler grâce au tourisme.

Les éléments mentionnés ci-dessus soulignent à quel point Paula et Raúl ont été influencés par des circonstances multiples et il est particulièrement stimulant d'observer comment « l'héritage culturel des Incas » était une notion mobilisée par une multitude d'acteurs qui ne nourrissaient pas les mêmes buts. Par exemple, les ateliers des ONG et ceux offerts par l'église évangélique étaient tout à fait comparables : l'*output* (apprendre à cuisiner des repas végétariens et à utiliser des plantes médicinales locales) ainsi que le but général (aider les familles à améliorer leur quotidien) étaient similaires. La différence se situait toutefois dans l'effet intermédiaire que devaient avoir ces apprentissages sur les participants : dans un cas, la valorisation de cet « héritage culturel » devait aider à la *tourismification*, dans l'autre, il s'agissait d'améliorer la qualité de vie des villageois grâce à des techniques efficaces et économiques pour se nourrir ou se soigner. Aussi, l'apparence actuelle de la maison de Paula et Raúl était le résultat d'influences hétérogènes que le couple avait compilées non pas dans le but de « mettre en scène l'authenticité » (MacCannell 1973), mais afin de travailler sur les notions « d'authenticité » et « d'héritage culturel » en fonction de l'attrait qu'elles pouvaient avoir dans l'industrie du tourisme.

On remarque donc ici que la *tourismification* est un phénomène qui ne peut se comprendre que dans un contexte *glocal*, où des réseaux d'influences réciproques étaient tissés entre les villageois de Chacán, les villageois d'autres communautés, les touristes, d'autres acteurs de l'industrie touristique et des acteurs en apparence éloigné du tourisme, comme l'église évangélique.

J'aimerais à présent revenir à la discussion plus générale liée à « l'héritage culturel » en soulevant les arguments de Stronza (2001), qui insiste sur l'importance de focaliser sur les acteurs eux-mêmes, soulevant notamment les arguments de Nash et de Chambers à propos de l'*agency* des hôtes : d'une part ces derniers peuvent, en partie au moins, décider avec quels types de touristes ils souhaitent travailler (Nash 1981) ; d'autre part ils ne sont pas uniquement un réceptacle passif des dynamiques touristiques (Chambers 2010). Bien entendu, les ONG, les agences de voyage, l'Etat, les touristes et les hôtes inventent, idéalisent voire caricaturent la « culture », et il y a effectivement une ligne de force particulièrement marquée avec la prédominance de certains éléments (les habits « traditionnels », les fleurs, le maïs...). Pourtant, cela ne signifie pas que les populations hôtes soient dupes et complètement dominées par ces discours. En effet, le témoignage d'un membre de l'association montre par exemple qu'il était lui-même conscient du décalage qu'il existait entre les discours idéalisés au sujet de la culture et la façon dont lui-même vivait son quotidien, mais cela ne l'empêchait pas d'instrumentaliser ces images idéalisées dans le but de plaire aux touristes. Il m'a expliqué

pourquoi il était important de s'habiller avec des habits « traditionnels » pour accueillir des touristes, mêmes si ces habits n'étaient plus utilisés à Chacán :

On dit que les touristes aiment ces habits. Je ne crois pas que cela va changer nos habitudes. Nous portons nos déguisements⁵⁸ seulement pour la cérémonie d'accueil et d'au revoir. Mais pour tous les jours, bien sûr que non ! Pourquoi devrions-nous porter nos costumes ? Personne ne va mettre son déguisement. De nos jours, tout le temps et quel que soit le lieu, les gens se changent pour recevoir des touristes et pour les faire prendre des photos. C'est juste pour ça, rien de plus. (Jorge, 22.11.2014)

Bien entendu, j'ai entendu l'inverse également :

Ce serait bien [que tout le monde porte quotidiennement des habits « traditionnels »], parce que c'est un habit typique, beau et chaud. En comparaison avec les habits que nous portons d'ordinaire, ils sont plus chauds. Et pour attirer des touristes aussi. Si un touriste voit une personne en habits « traditionnels », ça va l'attirer. Il va se demander : « Pourquoi elle est vêtue ainsi ? » Et il va se mettre à regarder, à admirer. (Annabel, 17.06.2015)

Le point qui me paraît important ici n'est pas tellement de savoir si pour les villageois, il s'agissait d'une bonne ou d'une mauvaise pratique, mais plutôt de remarquer qu'ils réfléchissaient et se positionnaient face à cette question. Les réponses souvent nuancées que les villageois m'ont données, à propos du port des vêtements « traditionnels » ou d'autres domaines, témoignaient de leur réflexivité vis-à-vis des attentes des touristes et de ce qu'eux-mêmes voulaient et étaient d'accord d'offrir.

Un contre-exemple vient toutefois nuancer mes conclusions : c'est celui d'une femme qui recevait parfois chez elle la visite éclair (environ un quart d'heure) d'un groupe de touristes qui poursuivait ensuite la visite vers le lac de Huaypo. La visite était supervisée par le guide qui dirigeait ses touristes d'abord dans la cuisine où la femme montrait son four à bois traditionnel et en expliquait le fonctionnement en faisant parfois toaster quelques grains de maïs. Puis le guide amenait les touristes dans le hangar des cochons d'Inde où la femme élevait près de 200 bêtes. Là encore, elle expliquait rapidement en quoi consistait cette tâche. D'après ce qu'elle me racontait, les touristes prenaient beaucoup de photos des cochons d'Inde, de sa maison et, de temps en temps, d'elle ; elle m'a aussi dit que les touristes riaient beaucoup et paraissaient toujours contents d'être là.

Ce qui m'a intéressé avec ce récit, c'est que jamais, au cours de nos discussions, cette femme m'a parlé « d'héritage culturel » ; bien entendu, elle reproduisait certains stéréotypes

⁵⁸ Le terme espagnol *disfraz* (déguisement) était souvent utilisé par les villageois pour parler de leurs vêtements « traditionnels » ; mais ils n'y rattachaient pas, à ma connaissance, de signification négative que ce terme revêt souvent. C'est pourquoi j'ai préféré le traduire par costume, terme qui reprend l'ambiguïté entre costume de carnaval et costume de soirée.

de l'imaginaire touristique, mais elle n'y prêtait absolument pas attention. De plus, dans certains cas, il s'agissait de gestes tout à fait quotidiens, comme le fait de porter son fils de deux ans à l'aide d'une couverture fixée sur le dos. Quand je lui ai demandé si le guide l'avait déjà invitée à recevoir les touristes en habits « traditionnels », elle m'a répondu que non et qu'elle n'en avait de toute manière pas. Elle m'a avoué qu'elle les trouvait beaux et qu'elle aimerait bien les porter, mais elle n'en n'avait pas l'occasion. Toutefois, j'ai compris au ton de sa réponse qu'elle me répondait cela plus pour me faire plaisir que par réelle conviction personnelle. Aussi, le plus probable était que ce n'était pas un enjeu important ni un facteur pertinent dans sa relation au tourisme, ou peut-être n'avait-elle pas conscience de ces stéréotypes. Par ce contre-exemple je veux donc nuancer mon affirmation comme quoi les acteurs se positionnaient avec réflexivité face aux stéréotypes de l'industrie du tourisme. Bien entendu, ce n'était pas le cas de tous les acteurs et certains, comme cette femme, étaient simplement indifférents voire ignorants.

En conclusion, j'aimerais revenir sur ce qu'il est possible de déduire du récit de Paula et Raúl. Je ne veux pas minimiser le rôle des discours dominants venant du « haut » de l'industrie touristique et qui tendent à réifier la culture en fonction de certains stéréotypes. Ces rapports de force pesaient notoirement dans le champ du tourisme et j'y ai été confronté à de multiples reprises. Pourtant, j'aimerais une fois de plus souligner que Paula et Raúl n'avaient aucun mal à séparer la façon dont ils vivaient leur vie quotidienne et le supposé « héritage culturel » qu'ils étaient censés représenter. Bien entendu, cela n'empêchait pas Raúl de se réclamer – face à moi – de cet héritage culturel, mais il était clair que pour lui, le passé et le présent ne se mélangeaient pas si facilement. La distinction entre « nous vivions ainsi » et « nous vivons ainsi » était pour lui souvent très claire et explicite, contrairement à certains employés des ONG, à certains guides et même à quelques anthropologues avec qui j'ai pu discuter et qui considéraient, parfois de manière caricaturale, que « la culture paysanne, andine ou inca » était la même depuis avant l'invasion des Espagnols et les changements survenus avec la modernisation des campagnes étaient des pollutions contre lesquelles il fallait lutter. Aussi, comme Paula, Raúl ou Annabel, certains hôtes étaient prêts à changer leurs habitudes pour refléter de manière plus fidèle cet imaginaire culturel idéalisé. Cela ne veut pas dire qu'ils étaient manipulés par l'industrie du tourisme et qu'ils se transformaient en figure de *Disneyland* ; cela signifie plutôt qu'ils étaient ouverts à « l'innovation culturelle » et qu'ils ne s'enfermaient pas dans des pratiques culturelles anciennes, rigides et gelées. Comme le relève Stronza (2001, 273) :

Even in cases where local hosts are changing aspects of their identity or their lives to appeal to tourists, they may not necessarily be losing their culture or their ability to judge for themselves what is spurious and genuine.

6.3. Imaginer la relation entre tourisme et amélioration des conditions de vie

Je souhaite maintenant déplacer l'attention sur l'arrière-plan du champ et focaliser sur les attentes des acteurs au sujet du tourisme. La majorité des personnes que j'ai rencontrées nourrissaient de grands espoirs liés à la *tourismification* de Chacán. C'était évidemment le cas des personnes directement engagées dans des activités liées au tourisme, mais c'était aussi le cas de personnes *a priori* plus éloignées du tourisme. Le témoignage de Tika, une septuagénaire non membre de l'association de TRC, est exemplaire car il atteste d'un engouement certes flou mais affirmé pour le tourisme :

Je crois que l'avenir de Chacán sera encore vraiment meilleur. Comme maintenant il va y avoir une piste asphaltée⁵⁹, il va y avoir beaucoup de touristes par ici. Ils sont aussi en train de réfléchir à construire je ne sais quoi pour les touristes au bord du lac de Huaypo. Alors cela améliorera beaucoup... Oui, ce sera bien. (Tika, 19.06.2015)

Cette opinion sur la capacité du tourisme à améliorer la qualité de vie à Chacán était partagée par de nombreuses personnes, même si les objets des attentes n'étaient pas les mêmes : accroissement des revenus économiques, amélioration de l'infrastructure de la communauté, amélioration de l'aménagement des maisons (pour qu'elles soient plus adéquates, plus propres, plus belles), possibilité d'un travail moins pénible que l'agriculture, opportunité d'accéder à un meilleur statut social, mise en valeur des ancêtres et de leur culture. En bref, le tourisme devait permettre de « mieux vivre »⁶⁰.

Ces opinions n'étaient pas seulement celles des villageois mais aussi de personnes qui ne vivaient pas à Chacán mais qui y travaillaient. Par exemple, le directeur de l'école m'a dit que le tourisme bénéficierait à l'éducation des élèves en les motivant à apprendre d'autres langues et en les sensibilisant à la valeur et à l'importance de leur propre culture. Une des infirmières

⁵⁹ Il s'agit un projet du gouvernement provincial d'asphalter la piste jusqu'à Chacán afin de faciliter le transport, diminuer la quantité de poussière et aussi de favoriser la venue de touristes. Ce dernier argument n'était toutefois pas de première importance.

⁶⁰ Certains de mes interlocuteurs utilisaient parfois l'expression « buen vivir » pour qualifier ce qu'ils attendaient du tourisme. Je ne suis toutefois pas certain que l'utilisation de cette expression fasse explicitement référence aux mouvements populaires revendiquant cette expression. Dans un article de synthèse, Eduardo Gudynas (2011) explique comment ces mouvements veulent proposer une alternative au développement tel qu'il est communément entendu, en plaçant l'accent sur la qualité de vie, l'importance de la vie en communauté et la nécessité de prendre en compte la nature. L'expression était certes parfois utilisée par les acteurs présents sur mon terrain, mais apparemment sans arrière-plan idéologique explicite de leur part : lorsque je leur demandais de préciser ce qu'ils entendaient par là, mes interlocuteurs me donnaient généralement une réponse floue, littéraire : c'est vivre dans de meilleures conditions.

du centre de santé m'a quant à elle affirmé que bien qu'elle craignait que le tourisme n'apportât de nouvelles maladies, elle espérait que les touristes favoriseraient une prise de conscience des problèmes d'hygiène que connaissait la communauté. Ou encore, l'animatrice de l'association de médecine andine, employée par l'ONG du Centro de medicina andina, était dans l'attente de mettre en valeur le savoir des membres de cette association en montrant aux touristes comment ils utilisaient des plantes médicinales de la région pour soigner de nombreuses maladies. Le tableau 7 présente de manière synthétique quelques-unes des attentes liées au tourisme.

Tableau 7 : exemples d'attentes positives des acteurs par rapport au tourisme

Actions	Acteurs	Attentes positives
Participer à l'association Ñusta Encantada	• Tous les villageois	• Améliorer les conditions de vie • Bénéficier du support des ONG • Apprendre • Être conseillé à propos de la tenue de la maison, de l'alimentation et des habitudes d'hygiène • Augmenter les revenus économiques • Rencontrer des touristes • Avoir du bon temps • Exercer un travail plus facile que l'agriculture • Assurer une meilleure éducation aux enfants en ayant des meilleures conditions de vie et profiter d'une condition économique plus propice
	• Acteurs de l'ONG	• Avoir un projet qui rencontre la demande locale • Changer les habitudes des bénéficiaires
Rénover le camping de Huaypo	• Les membres de l'association Ñusta Encantada	• Augmenter l'offre touristique de l'association • Attirer plus de touristes • Y faire des démonstrations de tissage traditionnel
	• Tous les villageois	• Y vendre de la nourriture, des boissons et de l'artisanat et d'autres souvenirs • Bénéficier de l'arrivée de touristes par une amélioration générale de l'ensemble de la communauté
	• Le Président de la communauté	• Commencer son mandat avec un projet stimulant qui ait le soutien de tous les membres de la communauté • Valoriser et protéger le lac de Huaypo et son paysage naturel
S'impliquer dans d'autres activités liées au tourisme	• Tous les villageois	• Gagner de l'argent en faisant moins d'efforts que dans l'agriculture, l'élevage ou la construction • Améliorer sa situation économique en gagnant de l'argent d'une source durable (« Le tourisme est comme une mine qui jamais ne s'épuise » m'a un

		jour confié un villageois) • Améliorer l'infrastructure générale de la communauté ainsi que les moyens de transports
	• Quelques villageois • Président de la communauté • Collaborateurs des ONG • Politiciens régionaux	• Valoriser l'héritage culturel de la région • Limiter l'immigration urbaine • Offrir des perspectives d'emplois à la campagne

Ce tableau ne doit toutefois pas faire croire qu'il n'y avait que des opinions positives. En effet, plusieurs voix s'élevaient contre certains aspects du tourisme et bien qu'elles fussent largement moins nombreuses, il est important de tenir compte de ces appréciations qui provenaient souvent d'expériences vécues. Par exemple, un ex-chauffeur de mini-van pour touristes m'a expliqué que le tourisme pouvait avoir des aspects très négatifs. En effet, son métier l'avait amené à visiter plusieurs grandes villes de la région où le tourisme avait contribué à un accroissement du nombre de bars, de discothèques et « d'autres lieux que fréquentent certains étrangers mauvais » (ses propres mots). Il m'a dit qu'en même temps que le tourisme amenait de l'argent, il apportait drogues, criminalité et problèmes sociaux. Il m'a confié avoir vu des jeunes de quatorze ou quinze ans vendre ou consommer de la drogue et fréquenter des lieux dangereux parce qu'ils voulaient, selon lui, imiter les touristes.

Dans le même esprit, un villageois qui travaillait en tant que porteur sur le *camino Inca* craignait que le tourisme n'amenât des problèmes d'alcoolisme à Chacán. Il m'a expliqué qu'une fois, alors qu'ils étaient à la dernière étape du trek, un touriste espagnol s'était approché du groupe des porteurs et leur avait offert du pisco (une liqueur emblématique du Pérou qui a une concentration d'alcool supérieure à 40°). Lui et d'autres porteurs étaient évangéliques et avaient refusé l'offre, à cause de leur foi qui leur interdisait la consommation d'alcool. Toutefois, le touriste a insisté et les a forcés (selon ses termes) à boire. Cela l'a alors rendu très craintif et méfiant au sujet du tourisme. Pour lui, le tourisme pouvait présenter de bons côtés, notamment d'un point de vue financier, mais était fondamentalement dangereux car les touristes pouvaient « détourner les Péruviens du chemin du juste travail et de l'effort récompensé en les exposant à la débauche ».

L'ancien président de Chacán m'a également confié ses craintes envers le tourisme. Pour lui, le phénomène pouvait amener une fragmentation de la communauté. Il ne faisait pas référence à des tensions concrètes mais parlait de manière abstraite du *miramiento*, des jalousies et des suspicions entre les habitants, ainsi que des longs débats lors des Assemblées générales.

Il avait peur que ces phénomènes s'accroissent avec l'arrivée de touristes qui ne respecteraient pas les règles de vie de la communauté.

Pour d'autres encore, le tourisme n'était pas un sujet important et j'ai notamment constaté qu'une grande partie des jeunes n'était pas du tout intéressée à cela. J'ai été particulièrement marqué par le discours de Wesley, un des fils d'une membre de Ñusta Encantada. Ce dernier avait 25 ans et avait déjà travaillé dans plusieurs domaines, en ville et à Chacán. Il m'a expliqué qu'à Chacán, l'agriculture n'était plus une activité rentable et qu'effectivement, le tourisme était quelque chose de positif pour ses parents parce que le travail était moins fatiguant et plus rentable que le travail dans les champs. Mais pour les jeunes comme lui, ce n'était pas intéressant car il n'y avait pas d'avenir à Chacán pour eux et le tourisme ne pouvait pas être une solution car ils aspiraient à changer de vie. En discutant avec d'autres jeunes, j'ai compris que le tourisme représentait pour beaucoup la quintessence de ce qu'ils désiraient fuir en quittant Chacán : la valorisation de la « culture paysanne », autrement le fait d'être « isolé du monde », de ne pas pouvoir suivre la mode, de ne pas être « modernes ». Pour beaucoup de jeunes, le tourisme était une activité bonne pour la génération de leurs parents qui n'avait pas beaucoup d'autres options, mais inadéquate pour eux qui voulaient absolument quitter la communauté.

Il est bien entendu nécessaire de prendre en compte ces opinions. Toutefois, je le répète, elles sont largement minoritaires dans mes données et les acteurs en question n'étaient pas engagés de manière franche dans les luttes du champ du tourisme que j'ai mentionnées ci-dessus. De plus, ces opinions ne contredisaient guère la conclusion que je tire de l'analyse du tableau 7 : dans tous les cas, le tourisme était perçu comme un objet pouvant affecter (positivement ou négativement) les conditions de vie des habitants et l'enjeu premier du champ du tourisme concernait l'amélioration de la communauté. Cette affirmation était une évidence, un allant-de-soi pour la grande majorité des acteurs ; c'est du moins ce que je peux conclure de l'analyse de mes entretiens. Il est toutefois probable que mon statut de touriste et de volontaire pour le CBC – une agence de voyage – ait incité mes interlocuteurs à abonder dans ce sens.

Certains objectifs du tableau 7 paraissaient évidents. Par exemple, le fait que les acteurs espéraient améliorer leurs conditions économiques en diversifiant leurs sources de revenus grâce au tourisme n'avait rien de surprenant dans le contexte de Chacán. En effet, comme je l'ai expliqué dans le chapitre 4 (p. 31), l'agriculture et l'élevage n'offraient plus de revenus suffisants pour la plupart des familles et ces dernières se trouvaient dans l'obligation de faire preuve d'une grande créativité afin de trouver d'autres sources de revenus (cuisiner lors des

assemblées générales, acheter en gros et revendre au détail lors de la foire d'Izcuchaca ou encore acheter des voitures à Lima et les revendre à Chacán). Le tourisme s'intégrait donc parfaitement dans cette logique de diversification des revenus, comme le montre la citation suivante :

C'est une chance qu'il faut saisir. Parce que regarde : si nous travaillons dans les champs, nous ne pouvons pas avoir une bonne économie. Parce que nous devons attendre une période de cinq ou six mois pour récolter et encore, il faut faire de l'argent avec notre récolte. À l'inverse, si des touristes viennent, tu peux travailler avec le *turismo vivencial*, avec les touristes directement. Et même si tu travailles une fois par mois, une fois par semaine, tu as déjà un petit revenu grâce à ça. (Josefina, 23.06.2015)

Le fait de vouloir bénéficier du support des ONG et d'améliorer ainsi sa maison comptait aussi parmi les motivations qui reviennent le plus dans mes données. Comme je l'ai souligné plus haut, l'ordre et la propreté étaient deux critères importants de distinction sociale et participer au projet de Ñusta Encantada donnait une opportunité intéressante de ce point de vue. Par exemple, une membre m'a expliqué qu'elle avait rejoint l'association parce qu'elle avait vu comment son voisin, qui en faisait déjà partie, avait transformé sa maison :

J'ai participé à l'association des *viviendas saludables* quand j'ai vu comme le *compañero* Victor était en train d'aménager sa maison. Je l'ai visitée à plusieurs reprises, je regardais et ça m'a plu, non ? Alors ça nous a donné envie et nous avons commencé à faire la même chose et [deux employés de Wara] m'ont rendu visite et m'ont soutenu. (Annabel, 17.06.2015)

En revanche, d'autres éléments méritent peut-être une explication plus approfondie. C'est à mon avis le cas de la volonté d'apprendre. Il y avait tout d'abord un intérêt pour les formations organisées par les ONG : celles-ci couvraient de nombreux domaines, allant de la préparation des repas, de la médecine andine et des techniques de tissage traditionnel⁶¹ jusqu'à des ateliers de leadership en passant par des excursions dans la région pour rencontrer d'autres associations de TRC et faire ainsi un échange inter-associations (les *pasantías*). Certaines personnes espéraient également apprendre au contact direct des touristes, qu'il s'agisse de cuisiner à « l'occidentale », de faire des plans pour une future construction destinée au tourisme, d'apprendre à utiliser internet ou encore d'éduquer les enfants, comme l'explique une jeune mère qui faisait partie de l'association :

Je pense que le tourisme est très bien parce que ça nous apporte un changement pour nous-mêmes. Nos enfants aussi perdent leur timidité qu'ils ont ici à la campagne. Ici, dans la plupart des cas, les enfants ne laissent pas échapper

⁶¹ Il est intéressant de constater que le recours à des professionnels était obligatoire pour enseigner ce qui devait être ensuite présenté aux touristes comme des « coutumes antiques et authentiques, héritées directement des ancêtres ».

une seule parole et ne s'expriment pas en présence d'étrangers. Mais cela est en train de changer ici, grâce au tourisme. (Sara, 31.10.2014)

La timidité et la crainte de ne pas savoir s'exprimer touchait également les adultes et plusieurs membres de l'association m'ont affirmé que grâce au tourisme, ils avaient plus confiance en eux et n'avaient plus peur de rencontrer des touristes. C'était par exemple le cas d'Ana :

[Grâce au tourisme] j'ai appris à avoir une conversation. Avant, nous avions peur de parler, mais ce n'est plus le cas. Maintenant, nous savons comment dialoguer avec les touristes. Ce sont les touristes eux-mêmes qui nous ont appris ça. (Ana, 28.06.2015)

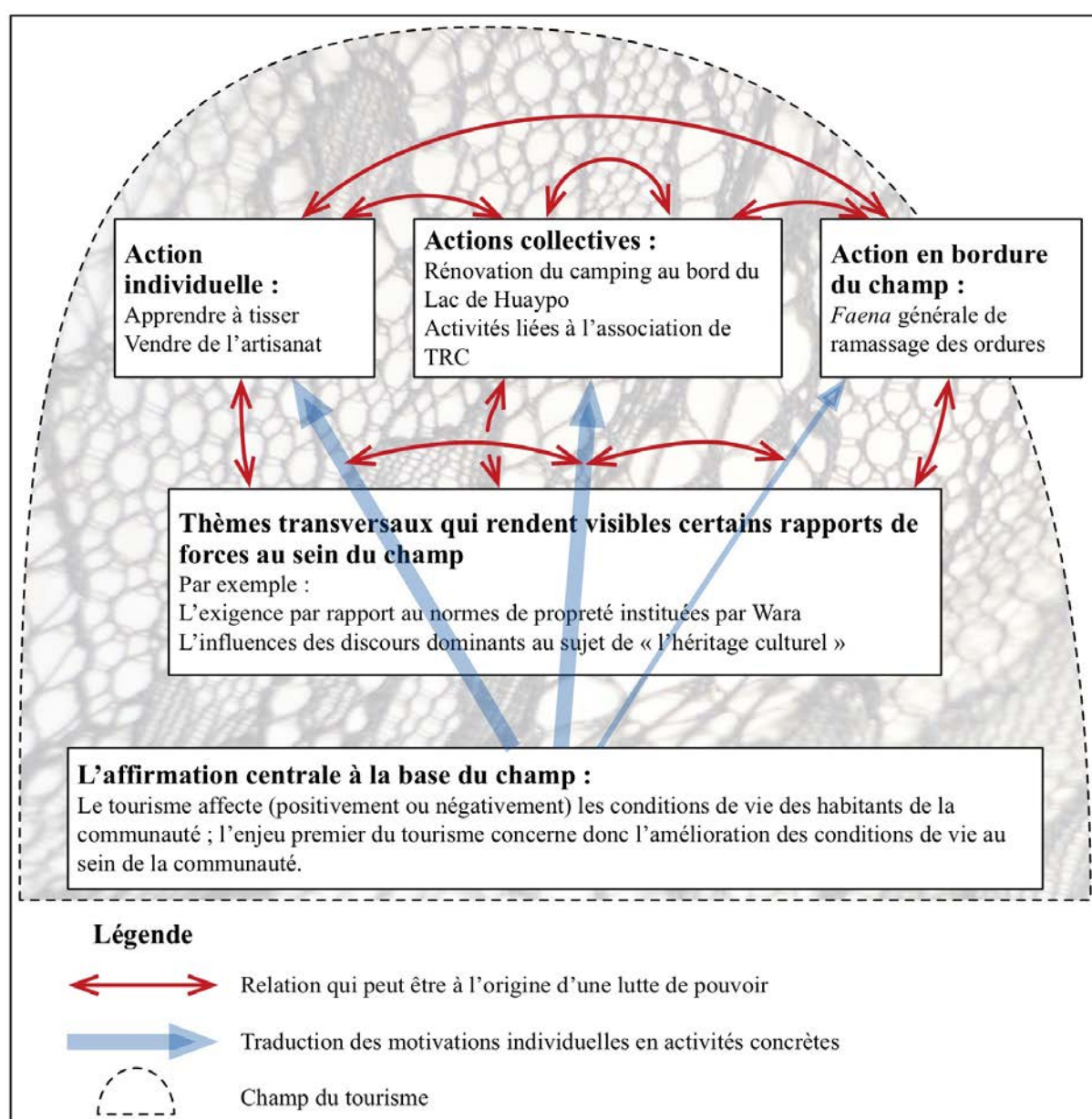
Les exemples de motivations présentés dans le tableau 7 font apparaître une autre dimension : le rôle de l'imagination individuelle. En effet, en m'inspirant des travaux touchant l'imagination (notamment Appadurai 1996) et l'imaginaire (Debarbieux 2015; Salazar 2013; Strauss 2006), je propose de concevoir l'interprétation imaginative de cette relation entre tourisme et amélioration des conditions de vie comme le noyau central qui soude le champ du tourisme. Au vu du nombre relativement restreints de touristes qui ont visité Chacán lorsque j'étais sur le terrain, je trouve fascinant de constater que malgré l'absence de touristes, le tourisme ait eu une si grande influence sur de nombreuses familles, notamment celle de l'association. En effet, ces dernières, en imaginant comment le tourisme améliorerait leurs conditions de vie, s'engageaient dans des activités liées à la *tourismification* ce qui, on l'a vu, comportait une part de risque important.

6.4. Les performances du champ du tourisme

Pour clore ce chapitre, je propose de revenir aux trois assumptions que j'ai retenues de la théorie des champs de Bourdieu. J'ai indiqué dans les deux premières parties de ce chapitre deux thèmes qui traversaient l'entier du champ du tourisme et qui mettaient en lumière certains rapports de pouvoir parmi les acteurs. La circulation de différentes normes de propreté au sein de la communauté a montré comment la question du tourisme pouvait être traversée par un thème beaucoup plus large qui, néanmoins, actualisait les rapports de forces entre les différents acteurs. D'un autre côté, l'analyse de la façon dont Paula et Raúl se positionnaient par rapport aux discours sur le prétendu « héritage culturel » met en avant l'*agency* de ces acteurs qui instrumentalisaient les stéréotypes dont ils savaient être l'objet afin d'arriver à leurs fins. De plus, on peut ajouter ici les luttes qui étaient spécifiques à l'association et dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. Ces luttes formaient alors une structure de laquelle émergeaient certaines alliances : l'exemple du conflit lié au concours des façades avait clai-

rement fait apparaître des alliances stratégiques entre d'une part Annabel et l'ancienne secrétaire qui cherchaient à se rapprocher de l'ONG, et d'autre part entre Lupita et Victor. Dans ce même exemple, Rebeca s'était brouillée avec les autres membres de l'association à cause de son erreur, de même que le coordinateur de Wara. Cette structure était toutefois dynamique et le jeu d'alliance et de conflit en perpétuelle actualisation. Finalement, c'est dans les motivations pour rejoindre le champ du tourisme que j'ai constaté ce que Bourdieu a nommé le « socle des croyances ultimes sur lesquelles repose tout le jeu » (Bourdieu 2002b, 116), en l'occurrence la croyance que le tourisme pouvait améliorer les conditions de vie à Chacán. J'ai représenté cela dans le schéma ci-dessous :

Tableau 8 : la structure du champ du tourisme



Par ce schéma, je veux représenter la structure du champ du tourisme. À sa base – c’est-à-dire ce que soutient l’entier du champ – il y a la volonté d’utiliser le tourisme pour améliorer les conditions de vie au sein de la communauté. Cela motivait alors des actions, que les acteurs concevaient en puisant avec imagination dans leur « stock de connaissance » (Schütz 1998). Ce processus est illustré par les flèches bleues et aboutissait à des actions individuelles ou collectives. Certaines actions mises en œuvre dépendaient bien entendu d’une série de motivations qui dépassaient des considérations uniquement centrées sur le tourisme, d’où mon exemple d’action en marge du champ : la *faena* avait été organisée dans le but de ramasser les ordures de la communauté ; or, s’il est possible que le tourisme ait été un des arguments, il n’a en tout cas pas été la raison principale de la prise de cette décision. C’est pourquoi j’ai mis une flèche bleue plus fine et je l’ai faite chevaucher la frontière du champ. Je précise néanmoins que cette frontière est symbolique et qu’elle s’enchevêtre avec d’autres champs.

Ce processus de concrétisation des croyances en action passait également par la confrontation à certains enjeux transversaux. J’ai donné dans ce chapitre l’exemple de la « propreté » et de « l’héritage culturel » et ces questions transversales avaient parfois une influence importante sur les actions mises en œuvre. Finalement, les flèches rouges indiquent quelques relations – il y en a beaucoup d’autres – qui pouvaient être à l’origine de conflits et de luttes. Les luttes consistent en effet en prises de position par rapport à l’enjeu du champ : tous les choix faits à partir de là pouvaient être questionnés et attaqués. Il aurait donc fallu faire apparaître beaucoup plus de flèches, entre chaque objet et aussi à l’intérieur même des objets.

Bien entendu, il manque à ce schéma un élément central, à savoir les acteurs eux-mêmes. Toutefois, ceux-ci étant sans cesse mobiles et ayant des rôles dynamiques qui changeaient selon chaque situation, je ne les ai représentés sur ce schéma que de manière symbolique : en faisant figurer un motif de dentelle sur le fond du champ, j’ai voulu représenter les nœuds qui se forment à chaque rencontre entre deux acteurs. Ces nœuds peuvent être signe de conflits et de résistances, mais aussi d’alliances et de liens de solidarité. Tout comme sur le dessin de la dentelle, des formes générales se détachent alors, faisant apparaître des lignes de forces particulièrement marquées, sans pour autant qu’une direction unilatérale soit définie. Cela est visible notamment dans le cas de la manière dont « l’héritage culturel » est perçu par les acteurs : les discours des acteurs dominants de l’industrie du tourisme dessinaient une ligne relativement claire ; toutefois, la manière de se positionner face à cette ligne faisait apparaître des situations intéressantes.

Aussi, malgré le manque de touristes, le tourisme était donc une promesse, une idée subjective issue d’un imaginaire où s’entremêlaient récits et métarécits (Bruner 2005) dont la

circulation s'ancrait à la fois dans le quotidien de Chacán et dans un environnement tout à fait globalisé. Bruner a divisé la circulation des récits touristiques en deux catégories : il y a tout d'abord les récits, c'est-à-dire les histoires que les touristes racontent suite à leurs expériences ; d'autre part, il y a les métarécits, qui sont produits et utilisés par l'industrie du tourisme pour vendre des destinations. Je propose ici de reprendre cette distinction entre récits et métarécits tout en renversant la perspective afin de l'appliquer aux récits liés à la *tourismification* et non pas au tourisme. En effet, la communauté de Chacán se situe dans l'une des régions les plus touristiques du pays (Raymond 2001a). Même si la communauté même n'était que peu visitée par des touristes, de nombreux récits issus de l'expérience directe y circulaient sur les succès et échecs du tourisme, sur ses bienfaits et ses méfaits et sur les touristes eux-mêmes. Par ailleurs, des métarécits étaient également en jeu, produits et divulgués par « l'industrie de la *tourismification* » dont les acteurs institutionnels étaient notamment MINCETUR, DIRCETUR, les agences de voyages ainsi que différentes ONG. Ces différents récits formaient donc un imbroglio d'idées dans lequel les villageois puisaient pour entreprendre concrètement certaines actions dans des buts précis.

En conclusion, j'aimerais revenir sur l'aspect performatif de la *tourismification*. En effet, la *tourismification* avait bel et bien des effets tout à fait concrets à Chacán car les enjeux dont elle était porteuse encourageaient les villageois à entreprendre certaines actions et produisaient ou renforçaient certaines tensions au sein de la communauté, notamment liées au *mira-miento*. D'autre part, les activités liées au tourisme transformaient l'esthétique de la communauté : le camping de Huaypo était rénové, les rues étaient nettoyées, la route principale devait être asphaltée et les maisons étaient « améliorées », en partie selon les normes de Wara, en partie selon diverses interprétations de « l'héritage culturel ». La manipulation de cette dernière notion par les *tourates* eux-mêmes est d'un grand intérêt car elle met à jour certains des processus de *glocalisation* en cours, notamment en soulignant l'importance de l'imaginaire touristique qui touchait la région, tout en mettant en valeur la réflexivité des acteurs à ce sujet.

7. Conclusion : cultiver le champ du tourisme

*« Mais je n'ai pas très bien compris : au final,
ce projet de TRC est-il un succès ou un
échec ? »*

Cette question m'a été posée par un ami alors que je lui parlais de ma recherche de terrain. Il ne comprenait pas que j'aie pu passer autant de temps à étudier le tourisme dans une communauté où il n'y avait visiblement que très peu de touristes et il se demandait si le tourisme n'était pas simplement une invention des ONG en vue de recevoir un financement.

Je n'étais toutefois absolument pas en mesure de donner suite à la question de mon ami, non pas parce que je ne disposais pas des données me permettant de le faire, mais plutôt parce qu'il n'existait probablement aucune réponse possible. En effet, alors qu'un grand nombre d'études sur le tourisme se focalisent sur les effets du tourisme et les catégorisent – bien que souvent de manière nuancée – en conséquences positives (augmentation des revenus économiques, valorisation de la culture, protection de l'environnement, amélioration des infrastructures, valorisation du travail des femmes) et conséquences négatives (folklorisation de la population, conflits internes, création d'une nouvelle élite court-circuitant les équilibres sociaux préexistants, exploitation des femmes), mes observations de terrain montraient une situation beaucoup plus complexe.

Tout d'abord se pose la question du point de vue : qui a l'autorité suffisante pour définir les critères et les indicateurs qui permettent de juger un projet ? Sont-ce les chercheurs, les hôtes, les touristes, la population locale (selon quel échantillonnage ?), les ONG ou les partenaires privés du projet ou encore les commanditaires de l'étude ? À cela s'ajoutait aussi le problème que cette dichotomie entre effets positifs et effets négatifs ne pouvait s'appliquer à mes observations car elle tendait à réduire les phénomènes étudiés en une série d'indicateurs « objectifs » qui faisaient dès lors l'impasse sur les multiples interprétations émiqes de la situation. Finalement, le tourisme n'était pas le seul processus de transformation en cours à Chacán et il était très difficile de séparer les conséquences du tourisme à proprement parler et celles des autres interventions d'ONG, de l'État ou d'entreprises privées.

Par conséquent, dans une perspective proche de celle de Goodwin et Santilli (2009) qui, à travers leur article *Community-based tourism: A Success?*, interrogent les différents critères de succès des entreprises de TRC, ce mémoire entend rendre compte des multiples interprétations du phénomène touristique tel qu'il se présentait à Chacán. Comme je l'ai montré dans la

dernière partie de ce travail, les acteurs qui s'engageaient dans le champ du tourisme le faisaient pour des raisons très diverses. Par conséquent, la question du succès ou de l'échec du projet de TRC ne pouvait se poser que de façon subjective en rapportant la manière dont les acteurs se positionnaient face à leur propre projet.

De ce fait, mon analyse a montré que sur le terrain, le projet de TRC n'existait pas en tant que tel, ontologiquement, avec des objectifs bien définis et partagés par tous les acteurs concernés. Au contraire, l'association de TRC était composée de membres dont l'implication dans le tourisme était le fruit d'une stratégie socio-économique personnelle ou familiale et ces membres ne partageaient certainement pas les mêmes objectifs spécifiques. En outre, s'impliquer dans l'association Ñusta Encantada n'était qu'une manière parmi d'autres de se positionner dans le champ du tourisme et pouvait se combiner avec de nombreuses autres initiatives, liées au tourisme ou pas. J'ai notamment mis en évidence la grande variété des attentes et des espoirs que les acteurs nourrissaient et qui poussaient ces derniers à entreprendre certaines actions selon deux enjeux principaux.

L'enjeu premier concernait la captation d'un revenu économique dû à des activités liées au tourisme. En effet, les raisons économiques étaient celles qui revenaient le plus fréquemment, tant dans les discours des villageois engagés dans le champ du tourisme que dans ceux des ONG. Dans un contexte économique marqué par la progressive perte d'importance de la ressource principale de Chacán, l'agriculture, s'engager dans des activités liées au tourisme se présentait à la fois comme une opportunité socio-économique intéressante et comme une prise de risque qui nécessitait des ajustements pouvant entraîner l'abandon de certaines pratiques. En tenant compte du fait que les activités économiques de la communauté étaient très diversifiées et fragmentées et que les familles combinaient généralement plusieurs stratégies professionnelles afin de s'assurer des revenus économiques suffisants, on comprend aisément comment le tourisme pouvait s'insérer parmi d'autres stratégies mises en œuvre par les familles concernées. Attendant à ce premier point s'ajoutait l'opportunité d'être soutenu par une ONG. Il est intéressant de constater que les acteurs luttèrent à la fois par rapport à la répartition actuelle de certaines ressources (contacts avec des guides, soutien des ONG) qu'à l'anticipation de probables futures ressources à venir (touristes, liquidités).

Le second enjeu concernait la distinction sociale (Bourdieu 2015) que pouvait apporter le travail avec le tourisme. J'ai notamment illustré ce point dans la partie consacrée à la propreté qui était un critère fondamental dans la conception émique de la hiérarchie sociale. Ce n'était bien entendu pas le seul critère mais de ceux qui étaient les plus récurrents. Ce point renvoie à l'idée que le tourisme participait ainsi activement à reformuler certains rapports de pouvoir au

sein de la communauté. Bien que je n'ai pas approfondi ce point en profondeur dans le cadre de ce travail, j'aimerais souligner l'exemple de la fierté de Paula et Raúl quand leur maison a été prise comme modèle de *vivienda saludable* dans le cadre de l'atelier organisé en partenariat entre Wara et le *Municipio provincial de Anta*. Le couple devenait un modèle qui pouvait donner son avis et des conseils.

Toutefois, notamment à cause de la sévérité des normes relatives aux *vivendias saludables* imposées par Wara, s'engager dans les activités de l'association Ñusta Encantada représentait une prise de risque importante, puisque cela impliquait un investissement important et, parfois, l'abandon d'autres sources de revenus. J'ai par exemple donné l'exemple d'Ana, une ancienne membre qui, pour avoir le droit de se réinsérer dans l'association, devait soit investir et construire un enclos pour ses moutons, soit les vendre. Cette prise de risque était d'autant plus importante que le statut de bénéficiaire était ambigu voire problématique. Comme mentionné dans le chapitre sur la configuration développementiste, être membre de l'association et être bénéficiaire du programme de Wara étaient, du point de vue de la pratique, deux conditions indissociables. Or, l'ONG poursuivait des objectifs institutionnels qui suivaient une logique différente de celle des membres de l'association. D'une part elle avait des critères relativement stricts d'admissibilité de nouveaux bénéficiaires qui devaient être des femmes avec enfants mineurs et habiter dans une maison potentiellement aménageable pour accueillir des touristes. D'autre part, l'ONG cherchait à garder le contrôle de l'association et encourageait dès lors implicitement un comportement « passif » chez ses bénéficiaires. Ces derniers, s'ils voulaient recevoir des touristes, devaient répondre aux exigences de Wara, ce qui impliquait entre autre de ne pas prendre d'initiatives personnelles cherchant à faire connaître l'association à des agences de voyages de Cusco.

En élargissant mon enquête au reste de la communauté de Chacán, j'ai montré que la *tourismification* de la communauté était un processus dynamique qui s'étendait bien au-delà du contrôle de Wara. La situation que j'ai observée à Chacán m'a montré qu'il y existait de nombreux *tourates* (Causey 2003) potentiels qui se préparaient de manières diverses à l'arrivée espérée de touristes. J'ai alors montré que le tourisme, malgré le manque évident de touristes, était pour mes interlocuteurs une véritable source d'inspiration qui les incitait à agir et c'est justement dans cette attitude que je vois l'intérêt majeur de ma recherche : le tourisme n'avait pas besoin de touristes pour exister, il n'avait besoin que de l'espoir de leur prochaine venue.

Enfin, je désire revenir sur le titre de cette conclusion : l'engagement personnel des acteurs dans des activités touristiques peut être comparé à l'investissement nécessaire pour la

culture d'un champ. L'agriculture nécessite beaucoup de temps, d'argent et d'effort pour cultiver ce qui n'est autre qu'un espoir de récolte. En effet, il faut acheter ou préparer les graines, préparer la terre, semer, labourer, irriguer, surveiller que tout aille bien, faire les ajustements nécessaires au besoin et, finalement, récolter le fruit de ce travail à long terme. Pour que cela se passe bien, il faut être toujours présent et parfois s'associer avec d'autres personnes, car en cas de tempête ou lorsque le temps de la récolte est venu, le travail doit être fait sans tarder. Toutefois, le processus de culture peut être interrompu à tout moment par des facteurs externes (une sécheresse par exemple) ou internes (une maladie de l'agriculteur) et tout ou une partie du travail peut être perdu à cause de ceux-ci. Travailler un champ n'est pas une garantie que ce dernier produira ce qu'on a semé et le savoir-faire, l'expérience et une connaissance théorique sont des conditions déterminantes pour la réussite du projet.

De la même manière, le tourisme est, pour les membres de l'association et plus largement pour une importante partie des villageois de Chacán, une promesse incertaine de profits qui requiert du travail, un apprentissage, un suivi, des ajustements, de la collaboration et de la disponibilité. Cela n'exclut pas des désaccords sur la méthode (quelles graines utiliser et combien en semer ? Quel tourisme promouvoir et avec qui travailler ?), sur la finalité (est-ce une culture vivrière ou destinée à la vente ? Est-ce une activité à temps partiel ou l'activité principale ?) ou encore sur la manière de partager les produits récoltés (le propriétaire du terrain doit-il tout garder ou partager selon l'effort fourni par ses collaborateurs ou selon les besoins de ceux-ci ? Comment répartir les ressources parmi les membres de l'association ?). Cela ne signifie pas non plus que le champ va produire autant que prévu et la récolte peut, jusqu'au dernier moment, être détruite par une tempête ou une sécheresse⁶². Il n'en demeure pas moins que la région de Cusco est sans doute la terre la plus fertile du pays en matière de tourisme et il était parfaitement compréhensible et légitime que l'immense majorité des villageois espéraient beaucoup de cette industrie.

Ce mémoire retrace les diverses stratégies mises en œuvre au sein de Chacán et la diversité des motivations spécifiques des acteurs et, comme je l'ai soutenu dans le chapitre 6, les actions entreprises prenaient racine – pour poursuivre avec la métaphore agricole – dans la conviction des acteurs que le tourisme allait améliorer leurs conditions de vie. Le terreau qu'il s'agissait de travailler était le paysage à commencer par le lac de Huaypo, les quelques restes

⁶² Cela est en effet un souci très important dans le cas de Chacán, compte tenu que le nouvel aéroport de Chinchero était prévu à quelques kilomètres à peine de la communauté. La construction de cet aéroport, bien que décidée officiellement, n'était toujours pas certaine lorsque je me suis rendu pour la dernière fois sur le terrain et je ne veux pas ici me perdre en conjectures à propos des possibles conséquences que pourrait avoir cet aéroport. Je souligne cependant qu'il s'agissait d'un des facteurs externes les plus importants à prendre en considération pour la planification et le suivi des projets touristiques de la communauté.

archéologiques sur le territoire de la communauté, ou la maison des *tourates*. Ce terrain devait être cultivé, c'est-à-dire travaillé, soigné, nettoyé et « rendu culturel » pour s'adapter au marché régional.

Cette métaphore peut encore être élargie puisque le tourisme lui-même était cultivé par les ONG qui en faisaient un axe d'intervention. En effet, en convertissant le tourisme en plan d'action et stratégie de développement, les ONG faisaient de la *tourismification* un objectif de leur projet. Là encore – mais à un autre niveau que pour les villageois – le tourisme était perçu comme une ressource économique, puisque du succès du projet dépendait l'avenir du financement des ONG. Certes, leur objectif officiel était de permettre aux bénéficiaires de tirer profit d'une nouvelle source de revenu qui devait leur permettre d'améliorer durablement leurs conditions de vie. Leur objectif pratique était, à travers la réussite de ce projet, de légitimer leur intervention, notamment auprès du bailleur et des autorités régionales. Les employés des ONG avaient donc un intérêt tout à fait personnel à la réussite du projet car, d'une certaine manière, c'était leur emploi qui était en jeu. Comme le rappelle Mosse dans son ouvrage justement intitulé *Cultivating development* (2005), la pratique du développement et les politiques qui conçoivent et planifient les interventions sont deux choses séparées. Ainsi, le personnel des ONG cherchait à légitimer le tourisme et à l'utiliser pour produire le « succès » du projet, non pas seulement par altruisme, mais aussi pour leur carrière professionnelle.

Cette question de culture du tourisme – tant du point de vue des villageois que de celui du personnel des ONG – mériterait à mon avis un approfondissement plus poussé notamment au niveau de l'analyse de la circulation des récits et des métarécits (Bruner 2005) concernant les supposés bienfaits et méfaits du tourisme pour les populations hôtes. En effet, comme le laisse supposer ce travail, la circulation de ces récits semble alimenter un imaginaire développementiste du tourisme (Salazar 2013) qui s'étendrait à un réseau d'acteurs allant bien au-delà du cadre de la communauté et engloberait des acteurs tels que : les *tourates* de la région – quelle que soit leur profession/activité au sein de l'industrie du tourisme –, les touristes eux-mêmes, les employés des ONG voulant travailler avec le tourisme et leurs bailleurs de fonds, les institutions gouvernementales telle que MINCETUR ou DIRCETUR, les politiciens locaux, régionaux et nationaux, sans oublier les agences internationales telles que la UNWTO ni les milieux scientifiques. La circulation des récits et métarécits au sein de ce réseau global n'est pas unidirectionnelle mais faite d'incessants aller-retours.

Par conséquent, il me semblerait très stimulant d'étudier comment ces récits et métarécits se forment, s'interprètent, interagissent et s'influencent. Comment certaines notions issues des milieux académiques circulent et sont interprétées concrètement par les acteurs locaux ?

Comment les discours de villageois circulent bien au-delà de leur communauté, notamment dans des rapports de projets ou des productions scientifiques comme ce présent travail de mémoire ? Et finalement, comment tous ces récits et métarécits sont mobilisés pour concevoir des stratégies et légitimer des actions concrètes comme décorer sa maison pour imiter le « style inca », pour intervenir dans un village pour y fonder une association de TRC ou pour partir six mois à l'étranger pour y étudier ledit projet ?

Ces questions renvoient à la dimension *glocale* (Robertson 1995; Salazar 2013) du phénomène touristique et alimentent un imaginaire lié au supposé rapport entre tourisme et amélioration des conditions de vie des populations hôtes. Ce mémoire est un premier pas dans la compréhension de ce rapport émique qui n'est pas dépendant de la venue concrète de touristes mais de l'attente de cette venue. Dans ce travail, j'ai montré que le tourisme pouvait bel et bien être présent malgré l'absence notoire de touristes et que s'engager dans des activités touristiques était une façon de cultiver son avenir selon des pratiques et planifications métaphoriquement très proches de l'agriculture. En effet, le constat que seuls quelques touristes aient visité Chacán ne changeait rien aux attentes que les villageois avaient lorsqu'ils cultivaient leurs espoirs de récolte dans le champ du tourisme.

8. Bibliographie

- Abarca, Alfredo. 2005. « Willoq: un caso de turismo vivencial ». *The bi-annual academic publication of Universidad ESAN* 10 (18-19): January - December 2005.
- Abélès, Marc. 2012. *Anthropologie de la globalisation*. Paris: Payot.
- Aisner, Pierre. 1988. « Les effets économiques, sociaux et politiques du tourisme international. Une étude de cas régionale: la ville de Cusco (Pérou) ». *Loisir et Société / Society and Leisure* 11 (1): 81-98.
- Appadurai, Arjun. 1996. *Modernity at large: cultural dimensions of globalization*. Vol. 1. U of Minnesota Press.
- Apthorpe, Raymond. 2005. *Postcards from Aidland*. Conférence présentée à l'Institute of Development Studies : Brighton.
- Ayuda en Acción. 2013. *Yoni Hinojosa, alcaldesa de Chacán*. [En ligne] <https://www.youtube.com/watch?v=8JdhzAppFLU> (consulté le 22.03.2016).
- Barrio de Mendoza, Rafael. 2012. « La construcción del gobierno municipal en el espacio comunal: la transición territorial e institucional en la comunidad de Chacán ». In *Tensiones y transformaciones en comunidades campesinas*, édité par Alejandro Diez, 119-45. Lima: CISEPA.
- Bendezú Aybar, Edmundo, éd. 1993. *Literatura quechua*. Biblioteca Ayacucho. Caracas: Fundacion Biblioteca Ayacuch.
- Berger, Peter L., et Thomas Luckmann. 2014. *La construction sociale de la réalité*. Bibliothèque des classiques. Paris: A. Colin.
- Bierschenk, Thomas, Jean-Pierre Chauveau, et Jean-Pierre Olivier de Sardan (éd.). 2000. *Courtiers en développement : les villages africains en quête de projets*. Hommes et Sociétés. Paris: Karthala.
- Blumer, Herbert. 1969. *Symbolic interactionism: perspective and method*. Englewood Cliffs: Prentice-Hall.
- Bourdieu, Pierre. 2001. *Langage et pouvoir symbolique*. Points. Paris.
- . 2002a. « Le marché linguistique ». In *Questions de sociologie*, 121-37. Paris: Editions de Minuit.
- . 2002b. « Quelques propriétés des champs ». In *Questions de sociologie*, 113-20. Paris: Editions de Minuit.
- . 2015. *La distinction: critique sociale du jugement*. Le sens commun. Paris: Éditions de Minuit.
- Bruner, Edward M. 2005. *Culture on tour: ethnographies of travel*. Chicago: The University of Chicago Press.
- Bryman, Alan. 1999. « The Disneyization of society ». *The Sociological Review* 47 (1): 25-47.
- Caballero, Jose Maria. 1977. « Sobre el Caracter de la Reforma Agraria Peruana ». *Latin American Perspectives* 4 (3): 146-59.
- Carpentier, Julie. 2011. « Tourisme communautaire, conflits internes et développement local ». *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, n° 40 (2) (août): 349-73.

- Causey, Andrew. 2003. *Hard bargaining in Sumatra: western travelers and Toba Bataks in the marketplace of souvenirs*. Southeast Asia : politics, meaning, and memory. Honolulu: University of Hawai'i Press.
- Chambers, Erve. 2010. *Native Tours: The Anthropology of Travel and Tourism, Second Edition*. Waveland: Waveland Press.
- Chaumeil, Jean-Pierre. 2009. « El comercio de la cultura: el caso de los pueblos amazónicos ». *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, n° 38 (1) (avril): 61-74.
- Cohen, Erik. 1988. « Authenticity and commoditization in tourism ». *Annals of tourism research* 15 (3): 371-86.
- Cravatte, Céline. 2009. « L'anthropologie du tourisme et l'authenticité ». *Cahiers d'études africaines*, n° 1: 603-20.
- Crick, Malcolm. 1989. « Representations of international tourism in the social sciences: Sun, sex, sights, savings, and servility ». *Annual Review of Anthropology* 18: 307-44.
- . 1995. « The anthropologist as tourist: an identity in question ». In *International tourism: identity and change*, par Marie-Françoise Lanfant, John B. Allcock, et Edward Bruner, Sage, 205-23. London.
- Davezies, Laurent. 2009. « L'économie locale « résidentielle » ». *Géographie, économie, société* 11 (1): 47-53.
- Debarbieux, Bernard. 2015. *L'espace de l'imaginaire: essais et détours*. Paris: CNRS.
- De Kadt, Emanuel Jehuda. 1979. *Tourism: Passport to Development?* New York: Oxford University Press.
- Doan, Tiffany M. 2000. « The effects of ecotourism in developing nations: An analysis of case studies ». *Journal of Sustainable Tourism* 8 (4): 288-304.
- . 2011. « Sustainable Ecotourism in Amazonia: Evaluation of Six Sites in Southeastern Peru ». *International Journal of Tourism Research* 15 (3): 261-71.
- Douglas, Mary. 2005. *De la souillure: essais sur les notions de pollution et de tabou*. Traduit par Anne Guérin. Paris: La Découverte.
- Eguren, Fernando. 2006. « Reforma agraria y desarrollo rural en el Perú ». In *Reforma agraria y desarrollo rural en la región andina*, édité par Fernando Eguren, 11-31. CEPES.
- Elias, Norbert. 2013. *La civilisation des mœurs*. Paris: Pocket.
- Equipe MIT. 2008. *Tourismes : Tome 1, Lieux communs*. Paris: Belin.
- Fausto-Sterling, Anne. 1993. « The Five Sexes: Why Male and Female Are Not Enough ». *The sciences* 33 (2): 20-24.
- Fechter, Anne-Meike, et Heather Hindman, (éd). 2011. *Inside the everyday lives of development workers: the challenges and futures of Aidland*. Sterling: Kumarian Press.
- Figueroa Pinedo, Jessica, Alexandra Arellano, et Sonia Tello-Rozas. 2014. « Développement touristique ou reproduction sociale de la pauvreté. Les leçons de Cuzco, Pérou ». *Téoros. Revue de recherche en tourisme* 33 (33, 2).
- Fletcher, John. 2009. « Economics of International Tourism ». In *The SAGE Handbook of Tourism Studies*, édité par Tazim Jamal et Mike Robinson, 166-87. Los Angeles, London, [etc.]: SAGE.
- Gardey, Delphine, et Ilana Löwy. 2002. *L'invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*. Paris: Éditions des Archives contemporaines.
- Garfinkel, Harold. 2007. *Recherche en ethnométhodologie*. Paris: Quadrige / PUF.

- Geertz, Clifford. 1973. *The interpretation of cultures: selected essays*. New York: Basic Books.
- Goodwin, Harold, et Rosa Santilli. 2009. « Community-based tourism: A Success? » *ICRT Occasional Paper* 11 (1): 37.
- Gordillo, Javier, Carter Hunt, et Amanda Stronza. 2008. « An ecotourism partnership in the Peruvian Amazon: the case of Posada Amazonas. » In *Ecotourism and Conservation in the Americas*, édité par Amanda Stronza et William H. Durham, 30-48. Cambridge: CABI.
- Graburn, Nelson H. H. 1980. « Enseignement de l'anthropologie du tourisme ». *Revue Internationale des Sciences Sociales* 32 (1): 59-73.
- Gudynas, Eduardo. 2011. « Buen Vivir: Today's Tomorrow ». *Development* 54 (4): 441-47.
- Hall, Derek, et Greg Richards, éd. 2003. *Tourism and sustainable community development*. Routledge advances in tourism 7. London [etc.]: Routledge.
- Hannerz, Ulf. 1996. *Transnational connections: culture, people, places*. Comedia. London ; New York: Routledge.
- Harrison, David H. 1988. *The sociology of modernization and development*. New York: Routledge.
- Holden, Andrew. 2013. *Tourism, Poverty and Development*. London, New York: Routledge.
- Hoyt, Homer. 1954. « Homer Hoyt on Development of Economic Base Concept ». *Land Economics* 30 (2): 182-86.
- Inda, Jonathan Xavier, et Renato Rosaldo, éd. 2008. *The anthropology of globalization: a reader*. 2nd ed. Blackwell readers in anthropology 1. Malden, MA: Blackwell Pub.
- INEI. 2016a. « Afluencia turística internacional mensual al parque arqueológico de Machu Picchu ». Instituto Nacional de Estadística e Informática. [En ligne] <https://www.inei.gob.pe/estadisticas/indice-tematico/tourism1/> (consulté le 22.03.2016).
- . 2016b. « Afluencia turística nacional mensual al parque arqueológico de Machu Picchu ». Instituto Nacional de Estadística e Informática. [En ligne] <https://www.inei.gob.pe/estadisticas/indice-tematico/tourism1/> (consulté le 22.03.2016).
- Jaime, Vicente, Cristina Casas, et Domingo Amparo. 2011. « Desarrollo rural a través del turismo comunitario: análisis del valle y cañón de colca ». *Gestión Turística*, n° 15 (juin): 1-20.
- Knafou, Rémy, et Mathis Stock. 2006. « Tourisme ». In *Dictionnaire de géographie et des sciences de l'espace social*, édité par Jacques Lévy et Michel Lussault. Paris: Belin.
- Lanfant, Marie-Françoise. 1994. « Identité, mémoire, patrimoine et "touristification" de nos sociétés ». *Sociétés*, n° 46: 433-39.
- Latour, Bruno. 1991. *Nous n'avons jamais été modernes*. Paris: La découverte.
- Lavigne Delville, Philippe. 2000. « Impasses cognitives et expertise en sciences sociales. Réflexions à propos du développement rural en Afrique ». In *Sciences sociales et coopération en Afrique : les rendez-vous manqués*, édité par Jean-Pierre Jacob, 69-99. Paris, Genève: Presses universitaires de France, IUED.
- Le Breton, David. 2008. *L'interactionnisme symbolique*. Paris: PUF.

- Leite, Naomi, et Nelson Graburn. 2009. « Anthropological interventions in tourism studies ». In *The SAGE Handbook of Tourism Studies*, édité par Tazim Jamal et Mike Robinson, 35-64. Los Angeles, London [etc.]: SAGE.
- Lewis, David, et David Mosse, éd. 2006. *Development brokers and translators: the ethnography of aid and agencies*. Bloomfield: Kumarian Press.
- Long, Norman. 2001. *Development sociology: actor perspectives*. London, New York: Routledge.
- MacCannell, Dean. 1973. « Staged Authenticity: Arrangements of Social Space in Tourist Settings ». *American Journal of Sociology* 79 (3): 589-603.
- . 2013. *The Tourist - A New Theory of the Leisure Class. With a New Introduction*. New Ed. Berkeley: University of California Press.
- Mannarelli, María Emma. 1999. *Limpas y modernas: Género, higiene y cultura en la Lima del novecientos*. Ediciones Flora Tristán: Lima.
- Marcus, George E. 1995. « Ethnography in/of the world system: The emergence of multi-sited ethnography ». *Annual review of anthropology* 24: 95-117.
- Michaud, Jean. 2001. « Anthropologie, tourisme et sociétés locales au fil des textes ». *Anthropologie et Sociétés* 25 (2): 15-33.
- MINCETUR. 2016. « Turismo Rural Comunitario ». [En ligne] <http://www.mincetur.gob.pe/newweb/Default.aspx?tabid=2333> (consulté le 22.03.2016)
- Mitchell, Jonathan, et Caroline Ashley. 2010. *Tourism and Poverty Reduction: Pathways to Prosperity*. London, New York: Routledge.
- Molinié, Antoinette, éd. 2005. *Etnografías de Cuzco*. Lima: Institut français d'études andines.
- Mosse, David. 2005. *Cultivating development: an ethnography of aid policy and practice*. Anthropology, culture and society. London, Ann Arbor: Pluto Press.
- , (éd). 2011. *Adventures In Aidland: The Anthropology of Professionals in International Development*. New York: Berghahn Books.
- Nash, Dennison. 1981. « Tourism as an Anthropological Subject ». *Current Anthropology* 22 (5): 461-81.
- . 1996. *Anthropology of tourism*. Tourism social science series. Bingley: Emerald.
- Núñez, Theron A. 1963. « Tourism, Tradition and Acculturation. Weekendismo in a Mexican Village ». *Southwestern Journal of Anthropology*, n° 34: 328-36.
- Olivier de Sardan, Jean-Pierre. 1995. *Anthropologie et développement: essai en socio-anthropologie du changement social*. Paris: KARTHALA Editions.
- . 1996. « La violence faite aux données ». *Enquête. Archives de la revue Enquête*, n° 3 (novembre): 31-59.
- . 2001. « Les trois approches en anthropologie du développement ». *Revue Tiers Monde* 42 (168): 729-54.
- Olsen, Kjell. 2002. « Authenticity as a concept in tourism research The social organization of the experience of authenticity ». *Tourist studies* 2 (2): 159-82.
- . 2007. « Staged Authenticity: A Grande Idée? » *Tourism Recreation Research* 32 (2): 83-85.
- Organisation des Nations Unies. 1963. *Recommandation sur les voyages internationaux et le tourisme*. Genève: Nations Unies.

- Parini, Lorena. 2010. « Le concept de genre : constitution d'un champ d'analyse, controverses épistémologiques, linguistiques et politiques ». *Socio-logos*, n° 5. [En ligne] <http://socio-logos.revues.org/2468> (consulté le 22.03.2016).
- Picard, David. 2007. « Friction in a Tourism Contact Zone ». *Suomen Antropologi* 32(2): 96-109.
- Productora Wayruro. 2015. *Turismo Rural Comunitario, Chacán - Cusco, Perú*. [En ligne] <https://www.youtube.com/watch?v=8JdhzAppFLU> (consulté le 22.03.2016).
- Raymond, Nathalie. 2001a. « Cuzco : du “nombril du monde” au coeur tourisitque du Pérou ». *Cahiers des Amériques Latines*, n° 37: 121-39.
- . 2001b. *Le tourisme au Pérou: de Machu Picchu à Fujimori : aléas et paradoxes*. Paris: L'Harmattan.
- Rist, Gilbert. 2013. *Le développement. Histoire d'une croyance occidentale*. 4^{ème} édition revue et augmentée. Paris: Presses de Sciences Po.
- Robertson, Roland. 1992. *Globalization: Social theory and global culture*. Vol. 16. Sage.
- . 1995. « Glocalization: Time-space and homogeneity-heterogeneity ». *Global modernities*, 25-44.
- Rostow, Walt Whitman. 1960. *The Stages of Economic Growth. A Non-Communist Manifesto*. Cambridge University Press. Cambridge.
- Salazar, Noel B. 2009. « Imaged or Imagined? Cultural representations and the “tourismification” of peoples and places ». *Cahiers d'études africaines* 193/194: 49-71.
- . 2013. *Envisioning Eden: Mobilizing Imaginaries in Tourism and Beyond*. New York, Oxford: Berghahn Books.
- Schütz, Alfred. 1996. *Collected papers. Vol 4. The problem of social reality*. *Phaenomenologica* 136. The Hague, Dordrecht [etc.]: M. Nijhoff ; Kluwer Academic Publ.
- . 1998. *Eléments de sociologie phénoménologique*. Logiques sociales. Paris: L'Harmattan.
- . 2011. *Collected papers. Vol. 5. Phenomenology and the social sciences*. Édité par Lester Embree. *Phaenomenologica* 205. Dordrecht: Springer.
- Simoni, Valerio. 2004. « “Mais est-ce qu'ils le font pour les touristes ou pour eux mêmes ?” : Performances verbales des touristes et constructions de l'authenticité au Ladakh. Mémoire de licence en ethnologie. » Mémoire de licence en ethnologie. Neuchâtel: Université de Neuchâtel.
- . 2016. *Tourism and informal encounters in Cuba*. New York: Berghahn Books.
- Simoni, Valerio, et Scott McCabe. 2008. « From ethnographers to tourists and back again. On positioning issues in the anthropology of tourism ». *Civilisations* 57 (1-2). 173-89.
- Smith, Valene L. 1989. *Hosts and Guests: The Anthropology of Tourism*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Strauss, Claudia. 2006. « The imaginary ». *Anthropological theory* 6 (3): 322-44.
- Stronza, Amanda. 2001. « Anthropology of tourism: Forging new ground for ecotourism and other alternatives ». *Annual review of anthropology* 30: 261-83.
- . 2005. « Hosts and Hosts: The Anthropology of Community-Based Ecotourism in the Peruvian Amazon ». *NAPA Bulletin* 23 (1): 170-90.

- Telfer, David. 2009. « Development Studies and Tourism ». In *The SAGE Handbook of Tourism Studies*, édité par Tazim Jamal et Mike Robinson, 146-65. Los Angeles, London, [etc.]: SAGE.
- Terry, Cristian. 2011. « Tourisme et réduction de la pauvreté. Étude des impacts socio-économiques de l'agro-écotourisme du Parque de la papa (Cusco-Pérou) ». Mémoire de Master, Genève: Institut de Hautes Études Internationales et du Développement.
- Tribe, John. 2016. *The Economics of Recreation, Leisure and Tourism*. London, New York: Routledge.
- Tucker, Hazel, et John Akama. 2009. « Tourism as Postcolonialism ». In *The SAGE Handbook of Tourism Studies*, édité par Tazim Jamal et Mike Robinson, 504-20. Los Angeles, London [etc.]: SAGE.
- Turner, Louis, et John Ash. 1975. *The Golden Hordes. International Tourism and the Pleasure Periphery*. London: Constable.
- Ugarte, Walter, et Víctor Portocarrero. 2014. « Impacto del turismo vivencial en el departamento del Cusco caso: provincia de Anta, distrito de Mollepata ». *Gestión en el Tercer Milenio* 16 (32): 29-36.
- UNESCO. 2016. « Historic Sanctuary of Machu Picchu - UNESCO World Heritage Centre ». [En ligne] <http://whc.unesco.org/en/list/274> (consulté le 22.03.2016).
- UNWTO. 2006. « UNWTO's Declaration on Tourism and the Millennium Goals: Harnessing Tourism for the Millennium Development Goals ». *UNWTO, Madrid*.
- . 2011. *Recommandations internationales 2008 sur les statistiques du tourisme*. Madrid, New York: Publication des Nations Unies. [En ligne] http://unstats.un.org/unsd/publication/SeriesM/seriesm_83rev1f.pdf (consulté le 22.03.2016).
- . 2015. « Faits saillants OMT dz tourisme. Édition 2015 ». [En ligne] <http://www.e-unwto.org/doi/pdf/10.18111/9789284416882> (consulté le 22.03.2016).
- Urry, John. 2011. *The Tourist Gaze 3.0*. 3rd Revised edition. Thousand Oaks, CA: SAGE.
- van den Berghe, Pierre L, et Jorge Flores Ochoa. 2000. « Tourism and nativistic ideology in Cuzco, Peru ». *Annals of Tourism Research* 27 (1): 7-26.
- Viceministerio de Turismo. 2008. *Lineamientos para el desarrollo del turismo rural comunitario en el Perú. Documento de trabajo para la actualización*. San Isidro: MINCETUR.
- . 2013. *PENTUR - Plan estratégico Nacional de Turismo 2012-2021. « Consolidando un Turismo Sostenible »*. San Isidro: MINCETUR.
- . 2014. *Turismo Rural Comunitario. Experiencias Vivas. Catálogo de productos*. Lima.
- Wahab, Salah, éd. 1997. *Tourism, development and growth: the challenge of sustainability*. London [etc.]: Routledge.
- Wang, Ning. 1999. « Rethinking authenticity in tourism experience ». *Annals of tourism research* 26 (2): 349-70.
- Wearing, Stephen. 2001. *Volunteer Tourism: Experiences That Make a Difference*. Wallingford: CABI.
- Zhao, Weibing, et J. R. Brent Ritchie. 2007. « Tourism and Poverty Alleviation: An Integrative Research Framework ». *Current Issues in Tourism* 10 (2-3): 119-43.

9. Annexes

9.1. Accord-cadre de mon volontariat au CBC



a la escucha del mundo andino



voluntariado responsable

**Convenio marco del voluntariado de Sylvain Besençon
entre el voluntario y el "Centro Bartolomé de Las Casas" (CBC)
del 20 de octubre 2014 hasta el 30 de enero 2015**

Motivo del voluntariado
Elaborar una visión de utilizar el rubro económico de turismo rural comunitario (TRC) / community based tourism (CBT) como medio –y no como fin– al servicio del desarrollo personal y comunitario de las comunidades campesinas, como instrumento que contribuya a la mejora de la calidad de vida de las personas y de su entorno social. Una concepción que hunde por tanto sus raíces en una consideración antropológica del pensamiento y de la actividad turística, que coloca a la persona y a la comunidad nativa en el centro del desarrollo.

Se desarrollará el voluntariado como parte de la maestría de Sylvain Besençon en la asignatura de "Socio-antropología del Desarrollo" de la Universidad de Neuchâtel / SUIZA bajo la coordinación con la tutora de la tesis de maestría Sra. Marion Fresia con el apoyo del CBC como institución local de acogida y asesoría en Cusco / PERU.

Actividades y tareas acordadas

- Convivencia en 1 a 3 comunidades (con preferencia Chari, Chacán y Ccamahuara y otros según disponibilidad y voluntad de Sylvain) de tres a cuatro días en una semana durante el tiempo del voluntariado establecido.
- Estadía acordada de al menos 1 día de la semana en la oficina del área "Economía Solidaria" y al final del voluntariado 1 semana o más para la sistematización de los datos recogidos.
- Contar con una presentación de resultado al final de la estadía, que incluye una presentación (en PPT) de lo realizado al personal del CBC.
- Lograr tener un análisis cualitativo de cómo se incluye el turismo en la vida cotidiana de las comunidades visitadas y medir las consecuencias sociales del TRC sobre las dinámicas sociales, políticas y económicas de la comunidad. *(tarea principal)*,
- Investigar las relaciones entre los diferentes tipos de actores del TRC (otros comuneros de la comunidad, personal turístico desde afuera y adentro de la comunidad, turistas, empresas, ONGs, asociaciones, etc.) y como los actores representan el TRC.
- Acompañamiento del equipo del área "Economía Solidaria" del CBC en viajes, capacitaciones y talleres del campo para observar la intervención y proponer un análisis crítico de la metodología de las intervenciones del CBC.

Con respecto a **enfoques sectoriales** entorno a la actividad económica del TRC se investigará que tipo de emprendimiento y / o actividad afines del turismo se beneficiara más según los comuneros entrevistados y como es la organización de los sectores afines.

Como **enfoque territorial**, en la medida de lo posible y del tiempo disponible, se tomará en cuenta la dimensión geográfica y como las actividades de TRC dinamizan o afectan cuestiones de empleo, flujos migratorios y un dinamismo territorial para investigar si el TRC se puede tomar como estrategia se traduce como el desarrollo local de una gama de servicios para la población, incluyendo posibilidades de empleo.

Con respecto a **enfoques hacia los beneficiarios** la investigación está orientada hacia todos los comuneros de la comunidad. Más allá del sector de actividad de TRC o del territorio, el objetivo es de responder como el TRC influye a las necesidades específicas la comunidad con los flujos económicos que llegan y como es la retribución de ellos (si por ejemplo el TRC cambia la gama de surtidos de tiendas, como es la dinámica de competencia etc).

Como **enfoque de intervención** se realizará un mapeo de actores participando en la actividad de TRC para analizar dinámicas de red entre intervinientes de diferentes ámbitos (otros comuneros de la comunidad, personal turístico desde afuera y dentro de la comunidad, turistas, empresas, ONGs, asociaciones, etc.).

9.2. Programme du Congrès national de TRC à Lima





Encuentro Nacional turismo rural comunitario

MODELOS GLOBALES DE GESTIÓN DE TURISMO DE BASE COMUNITARIA
Lima, 26, 27 y 28 de noviembre de 2014
Universidad Nacional Mayor de San Marcos - UNMSM
Auditorio principal: Ella Dunbar Temple

- **¿Qué es el Encuentro Nacional de Turismo Rural Comunitario - ENTRC?**
El Encuentro Nacional de Turismo Rural Comunitario es el espacio de formación, diálogo e intercambio de experiencias para las organizaciones de base comunitaria, gestores y otras instituciones involucradas con el desarrollo del Turismo Rural Comunitario.
- **Público objetivo**
Emprendedores y gestores de Turismo Rural Comunitario de todos los destinos turísticos del Perú, y delegaciones de países vecinos.
- **Eje temático de la 8va edición:**
Esta edición busca presentar y analizar las principales experiencias nacionales e internacionales, en la gestión del turismo de base comunitaria. Realizará un especial énfasis en los mecanismos de gestión que dirigen los países latinoamericanos, buscando escalar las buenas prácticas hacia la consolidación de un modelo de gestión pública del turismo.

1ER DÍA

Miércoles 26 de noviembre de 2014 - De 08:00 a 18:15 hrs.
Conferencias

08:00 Registro de participantes

09:00 Bienvenida

- Apertura ancestral de estilo e himno nacional
- Palabras de Inauguración del VIII Encuentro Nacional de Turismo Rural Comunitario
A cargo de la Ministra de Comercio Exterior y Turismo, Sra. Magali Silva Velarde-Álvarez

09:45 EL TURISMO DE BASE COMUNITARIA: UN APOORTE EFECTIVO A LA NUEVA GOBERNANZA

Ana García Pando – Consultora internacional

----- 10:30 PAUSA – COFFEE BREAK -----

TEMÁTICA #1: “EL TERRITORIO RURAL Y LA POTENCIALIDAD TURÍSTICA”

10:45 Turismo Rural en España

Covadonga Vigil - Decana de la facultad de Turismo de Oviedo, Asturias

11:30 Turismo Rural, el modelo israelí

Leoshua Levi - Experto israelí en Turismo Rural

12:15 Agroturismo en Italia

Filippo Legnaioli – Miembro del Consejo de Directoria de PromoFirenze

----- 13:00 ALMUERZO -----

TEMÁTICA #2: “REDES DE TURISMO DE BASE COMUNITARIA”

14:30 Turismo de Base Comunitaria: un modelo exitoso de responsabilidad. Vietnam

Peter Gilbert - Associate Director de The Sapa O'Chau Project, Vietnam

15:15 Red de Turismo Rural Comunitario de la Araucanía. Chile

Carlos Guerrero - Coordinador del Plan Estratégico para el Desarrollo de Turismo Patrimonial de Malleco Norte – Región de la Araucanía – Chile

16:00 Articulación de comunidades, operadores y sector público en la Gran Ruta del Himalaya. Nepal

Mónica Oliveras - ex Coordinadora de Ejecución de The Great Himalaya Trail Development Programme, Nepal

----- 16:45 PAUSA – COFFEE BREAK -----

TEMÁTICA #3: “MESA NACIONAL DE TURISMO RURAL COMUNITARIO - I PARTE”

17:00 Posada Amazonas, Joint Venture entre Rainforest Expeditions y la Comunidad Ese'Eja de Infierno

Jesús Duran - Asociación Rainforest Expeditions y Comunidad Nativa Ese'Eja de Infierno

17:25 Granja Porcón y el modelo cooperativo de gestión del Turismo Rural Comunitario

Pedro Chillon - Cooperativa Agraria Atahualpa Jerusalén LTDA. – Granja Porcón

17:50 El Parque de la Papa, un modelo comunitario de gestión

Ricardo Pacco - Asociación de Comunidades del Parque de la Papa

----- 18:15 EXPLICACIÓN DE TRABAJO DE CAMPO -----

2DO DÍA

Jueves 27 de noviembre de 2014 - Full day
Pasantías

- **Objetivo**
Se realizarán **visitas técnicas** a los principales emprendimientos de la región, con el propósito de conocer de primera mano el modelo de gestión aplicado en cada uno de ellos y generar un intercambio de experiencias de trabajo entre visitantes y anfitriones.
- **Emprendimientos a visitar**
Caral
Lomas de Lúcumo
Antioquía

3ER DÍA

Viernes 28 de noviembre de 2014 - De 08:00 a 18:30 hrs.

Talleres simultáneos de trabajo y conferencias

08:00 Asignación de talleres

08:30 Realización de talleres (*)

Talleres temáticos	Financiamiento del Desarrollo y los Negocios Inclusivos	Servicio Holandés de Cooperación al Desarrollo - SNV	Auditorio de la Biblioteca Central "Pedro Zulen"
	Comercialización sostenible del Turismo de base comunitaria (**)	Planeterra Foundation	Auditorio Ella Dunbar Temple
	Identidad comunicacional de Turismo Rural Comunitario	PNTRC	Auditorio de la Facultad de Educación
	Herramientas para la Inversión Pública en Turismo Rural Comunitario	Ministerio de Economía y Finanzas - MEF	Aula - Facultad de Educación
	Gestión de Productos Turísticos	Swisscontact	Aula - Facultad de Educación
	Desarrollo territorial y Patrimonio Alimentario Regional	Consultora 'Cocina, Identidad y Territorio'	Aula - Facultad de Educación

(*) La elección de los talleres de interés será efectiva durante el día 26 (cupos limitados).

(**) Taller dirigido sólo a emprendedores de Turismo Rural Comunitario.

----- 09:30 PAUSA - COFFEE BREAK -----

TEMÁTICA #4: "ESTRATEGIAS PARA LA OPERACIÓN TURÍSTICA"

10:00 El papel de los touroperadores para el turismo sostenible

Sean Benner - Product Contracting Manager, South and Central America. G Adventures

10:45 Estadías de turismo rural, desarrollo local y lazos estrechos con las comunidades locales. La Experiencia de Terre des Andes y ATEs

Paul Llonguet - Director de Terre des Andes y miembro del Consejo de administración de ATEs. Francia

TEMÁTICA #5: "MESA NACIONAL DE TURISMO RURAL COMUNITARIO - II PARTE"

11:30 Chaparrí, un modelo asociativo de gestión del Turismo Rural Comunitario

Esau Monteza - Asociación para la Conservación de la Naturaleza y el Turismo Sostenible Chaparrí - ACOTURCH

11:55 Sibayo y la apuesta por un consorcio de Turismo Rural Comunitario

Ruth Supa - Asociación de Servicios Turísticos Rumillacta Sibayo - ASETUR

12:20 Uros Qhantati y el modelo multifamiliar de gestión

Cristina Sualña - Uros Qhantati

----- 12:45 ALMUERZO -----

TEMÁTICA #6: "MODELOS DE GESTIÓN PÚBLICA DEL TURISMO RURAL COMUNITARIO"

14:15 Gestión del Turismo Comunitario en México

Julio Mantaño Reséndiz - Sub Director de Gestión de Destinos. Secretaría de Turismo de México - SECTUR

15:00 Gestión y desarrollo del Turismo Comunitario en Bolivia

Ruth Suxa Martínez - Unidad de Gestión y Desarrollo de Turismo Comunitario. Viceministerio de Turismo de Bolivia

15:45 Políticas para el desarrollo del Turismo Comunitario en Colombia

Clara Sánchez Arciniegas - Directora de Calidad y Desarrollo Sostenible del Turismo. Viceministerio de Turismo de Colombia

----- 16:30 PAUSA - COFFEE BREAK -----

16:45 Gestión del Turismo Comunitario en Ecuador

Carlos Chango Uñog - Asesor en Turismo Comunitario. Ministerio de Turismo de Ecuador

17:30 Programa Nacional de Turismo Rural Comunitario - logros y perspectivas de desarrollo

Leoncio Santos España - Coordinador del Programa Nacional de Turismo Rural Comunitario. Perú

18:15 Entrega de Diplomas a Emprendedores - primeros puestos en el Proceso de Mejora Continua hacia la calidad en Turismo Rural Comunitario

18:30 CEREMONIA DE CLAUSURA

A cargo de la Viceministra de Turismo, Sra. María del Carmen de Reparaz Zamora

----- FIESTA DE CIERRE -----

9.3. Resolución ministerial del 7 de marzo de 2007 para el desarrollo del TRC

Source : http://www.mincetur.gob.pe/newweb/Portals/0/RM_No054_2007_MINCETUR_DM.pdf
(consulté le 22.03.2016).

RESOLUCIÓN MINISTERIAL

N° 054-2007-INCETUR/DM

Lima, 07 de marzo de 2007

Visto el Memorandum N° 1078-2006-MINCETUR/VMT del Viceministro de Turismo, solicitando la aprobación de los "Lineamientos para el desarrollo del Turismo Rural Comunitario en el Perú";

CONSIDERANDO:

Que, el Ministerio de Comercio Exterior y Turismo – MINCETUR es el órgano rector en materia de comercio exterior y turismo, competente para definir, dirigir, ejecutar, coordinar y supervisar la política de turismo, siendo responsable de promover, orientar y regular la actividad turística con el fin de impulsar su desarrollo sostenible;

Que, el artículo 2° de la Ley N° 26961 – Ley para el Desarrollo de la Actividad Turística, establece como principios básicos de la actividad turística, entre otros, el estimular su desarrollo como un medio para contribuir al crecimiento económico y desarrollo social del país, generando las condiciones más favorables para el desarrollo de la iniciativa privada; así como contribuir al proceso de identidad e integración nacional con participación y beneficio de la comunidad;

Que, en la actualidad el turismo presenta una faceta no convencional que comprende, entre otros, al turismo rural, el cual constituye un importante componente de la oferta turística en nuestro país, con oportunidades de crecimiento pues el Perú posee una diversidad de atractivos naturales y culturales que permiten diseñar nuevos programas turísticos;

Que, el desarrollo del turismo rural en el Perú permitirá forjar un producto turístico diferenciado y alternativo a otros productos convencionales, al promover la participación de las comunidades nativas y campesinas en el desarrollo del turismo nacional, preservando y difundiendo su identidad, evitando la migración de las zonas rurales mediante el desarrollo económico, a través del manejo responsable de sus recursos naturales, culturales y humanos, mejorando las condiciones de vida de las comunidades locales implicadas y preservando el medio ambiente;

Que, el Viceministerio de Turismo a través de la Dirección de Desarrollo del Producto Turístico, ha elaborado los "Lineamientos para el desarrollo del Turismo Rural Comunitario en el Perú", cuyo objetivo es diversificar la oferta turística nacional, a través del desarrollo de productos turísticos competitivos en el ámbito rural, garantizar la participación, generación de empleo y mejora de ingresos en las poblaciones involucradas, promover la conservación de los recursos existentes, así como complementar las actividades ejecutadas en el marco del Programa Sierra Exportadora, a través de una labor concertada con los diferentes actores involucrados;

De conformidad con lo establecido en la Ley N° 27779 – Ley Orgánica que modifica la Organización y Funciones de los Ministerios, Ley N° 27790, de Organización y Funciones del Ministerio de Comercio Exterior y Turismo, y su Reglamento aprobado por Decreto Supremo N° 005-2002-MINCETUR;

SE RESUELVE:

Artículo 1°.- Aprobar los "Lineamientos para el Desarrollo del Turismo Rural Comunitario en el Perú", que aparecen en el Anexo, en sesenta y un (61) folios, que visados y sellados forman parte integrante de la presente Resolución.

Artículo 2°.- La Secretaría General adoptará las medidas necesarias a fin de que los Lineamientos, que se aprueban mediante la presente Resolución Ministerial, se incorporen para su difusión en la página web del Ministerio: www.mincetur.gob.pe.

Regístrese, comuníquese y publíquese.

9.4. Dépliant publicitaire de Chacán édité par Wara

We welcome you to share our homes and culture

- Clean, comfortable rooms, private bathrooms and hot showers
- Food prepared for you by your host family (veggie options available)
- Learn to cook typical andean dishes
- Tours of local archeological sites and beauty spots
- Knitting and weaving demonstrations and clases
- Fishing trips at the Huaypo lake
- Andean Medicine and ceremonies for Pachamama.
- Horse riding

And lots more...

Be more than a tourist, make a difference

For more information and to book

turismovivencialenchacan.wordpress.com

Call Savina or Vignalia on
+51 98 48 40 590

Email:
turismovivencialenchacan@gmail.com

We speak Quecha or Spanish.

Find us on Facebook

Welcome to

CHACÁN

Ñusta Encantada
Community Tourism
Anta - Cusco - Peru



Experience the real Peru and meet our families.










We left a family in Chacán, thanks very much and despite the distance you are in our hearts.

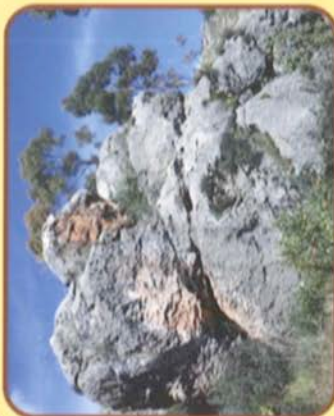
Ñusta Encantada

We are an organization of farm families that we have been working with Wara and AID IN ACTION to improve our homes and living standards of our families. Coexistence tourism helps us cover the costs of education and food, especially our children, and motivates us to continue improving our homes. We love meeting people from other parts of the world, learning about their cultures, and share with them our way of life.

We welcome you to Chacán!

www.wara.org.pe

It's been a delightful experience and left an unforgettable memory.



9.5. Dépliant publicitaire de Chacán édité par le CBC (version provisoire)



Comunidad
de **Chacán**



**Agencia
de turismo responsable
CBC tupay**

CONTACTO

Dirección:
Pasaje Santa Monica 466, Cusco

Tel: +51 84 245656
+51 989 630460 (RPC)

Email:
reservas@cbctupay.com

 www.cbctupay.com

PRINCIPIOS

- Desarrollamos un turismo sostenible como actividad económica complementaria e inclusiva.
- Contribuimos a un turismo más equitativo, solidario e inclusivo en beneficio de la sociedad Peruana.
- Promovemos la equidad de género y étnica
- No promovemos una mentalidad de asistencialismo
- Contamos con una estructura de costos y precios transparente, que contiene un fondo de desarrollo comunitario para las comunidades indígenas donde intervenimos
- Apoyamos a la asociación central de artesanas y artesanos del Sur Andino "Inkakunaq Ruwaynin"
- Fortalecemos las comunidades a través de la construcción de saberes.
- Contribuimos al desarrollo local de las comunidades pagando precios justos y estableciendo fondos comunitarios
- Ofrecemos viajes ecológicos, incluyendo actividades de conservación como parte de nuestros productos turísticos
- Minimizamos nuestro impacto ambiental utilizando insumos locales y servicios con responsabilidad ambiental.

